14e Année

N° 148



Chaque mois

Mars 1966

Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.

Couverture de Lucien Lepiez.

A notre prochain sommaire :

Le Monde Supérieur

par JACK VANCE

La petite fille et les collines

par ZENNA HENDERSON

Quatre roses pour Lucienne

par ROLAND TOPOR

Un système infaillible

par MIRIAM ALLEN DeFORD

Lorelei

par JACQUELINE OSTERRATH

Parution le 24 mars

UNE ŒUVRE PRESTIGIEUSE

Après le succès de **Fondation, le Club du Livre d'Anticipation** se propose d'éditer régulièrement les meilleurs titres de la science-fiction, et ses auteurs les plus marquants, en volumes reliés de présentation luxueuse.

Le nouvel ouvrage qui vient de paraître est un chef-d'œuvre de van Vogt, deux romans se faisant suite et réunis en un seul volume : **Les Armureries d'Isher** et **Les Fabricants d'Armes.**

Il s'agit du premier des trois grands cycles écrits par van Vogt et, aux dires des critiques américains, du meilleur ; il est par contre beaucoup moins connu en France que le cycle du non-A, et ce sont ces deux raisons qui nous l'ont fait choisir comme second titre. Son sujet — apparemment simple — est celui d'un immortel qui, durant trente siècles, essaie de guider les premiers pas de l'humanité vers les étoiles, mais se heurte aux intrigues humaines et doit lutter contre des intelligences venues d'un autre univers. Van Vogt, alors au sommet de son talent, y fait preuve d'une maîtrise incomparable. Le premier de ces deux romans est une sorte d'exposition du thème qui prend toute son ampleur dans le second.

Seul le premier de ces romans avait jadis paru en France. Le second était jusqu'ici inédit. L'un et l'autre constituent un ensemble qui passionne de bout en bout.

(Voir annonce au dos de la couverture et bon de commande page 139.)

Au prochain sommaire de "Galaxie" :

Echec à la colonie

par JACK SHARKEY

In vino veritas

par ROBERT BLOCH

Capital jeunesse

par JOHN BRUNNER

L'autre jungle

par BRIAN W. ALDISS

Et la deuxième partie de

L'Enfant des Etoiles

par JACK WILLIAMSON
et FREDERIK POHL

Parution le 10 mars

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

Vous lirez bientôt dans "Fiction" :

ROMANS

Robert Heinlein La route de la gloire
Damon Knight L'arbre du temps
Theodore Sturgeon Le scoubidule, le chosistor et Boff

NOUVELLES

Brian W. Aldiss L'arbre à salive
Isaac Asimov Mon fils le physicien
Avram Davidson Le mal du roi
Avram Davidson Les nécrophages
Miriam Allen DeFord La corde au cou
Michel Demuth Haine-Lune
Philip K. Dick Cantate 140
Gordon R. Dickson L'immortel
Nathalie Henneberg Portés disparus
Jacqueline Osterrath Tanaële
Thomas Owen Le grand amour de Mme Grimmer
Christine Renard La sainte alliance
Jack Sharkey Pièce de collection
Evelyn E. Smith On fait chanter l'ambassadeur
William Tenn La révolte des mâles
Roland Topor Le jeu
Jack Vance Les montagnes de Magnatz

POUL ANDERSON

Amirauté

Et voici le récit final de la grande trilogie de Poul Anderson, entamée avec **Corsaire de l'espace** (novembre 1965) et poursuivie avec **Arsenal** (janvier 1966). Bien qu'étant une suite à ces deux précédentes œuvres, **Amirauté** est aussi un court roman complet, se suffisant à lui-même — d'autant que l'auteur a pris le soin, dans l'introduction, de situer l'ensemble de l'action au point où il l'a menée jusqu'ici. Le ton de Poul Anderson prend ici une ampleur et une dimension épiques. Nous sommes en pleine aventure spatiale — ce qui n'exclut pas, bien au contraire, les fines notations réalistes qui donnent à l'intrigue un ton de vraisemblance inusité, notamment dans la façon dont sont campés les personnages. Le décor : une région hostile à cent cinquante années-lumière de la Terre, où la suprématie de l'Homme est défendue, coûte que coûte, par un unique astronef et un équipage doté de la volonté de combattre. Par son envergure et ses résonances, par la maturité qui s'en dégage, cette trilogie est, sans doute, l'une des œuvres les plus importantes que nous ait donné Poul Anderson à ce jour.

EXAMINONS le problème avec lequel était confronté Gunnar Heim. La région de la Constellation du Phénix se trouvait à quelque cent cinquante années-lumière du Soleil. Dans ce système, seule la planète Nouvelle-Europe, satellite de l'astre Aurore, abritait des êtres humains, des colons français. La race non humaine issue d'Alérion s'en était emparée et s'activait à la munir de défenses orbitales qui la rendraient inexpugnable. Heim ne disposait que d'un seul vaisseau. Le *Fox II* était effectivement un croiseur, qui pouvait, grâce à ses gravitrons, atteindre des accélérations fantastiques. D'autre part, son armement automatique le mettait à l'abri du feu des lasers et de l'artillerie nucléaire, tout en lui permettant de traverser les défenses similaires de l'ennemi. Mais il était seul, n'ayant obtenu les lettres de marque et représaille qui lui octroyaient le statut de corsaire que par le biais d'un artifice juridique. Son équipage avait été attiré moins par l'appât du butin que par la perspective de porter des coups très rudes à l'ennemi héréditaire de l'homme. Néanmoins, il ne pouvait se réapprovisionner qu'en vendant ses prises. C'est ainsi que chaque nouveau vaisseau alérionien pris d'assaut amenuisait ses forces. Le corsaire ne disposait d'aucun port d'attache où négocier ses pri-

ses, car sa sécurité dépendait des manœuvres imprévisibles que lui imposaient les circonstances, à travers l'immensité. Pas la moindre nouvelle ne parvenait de la Terre natale. Et cela minait lentement le moral de l'équipage.

Les prisonniers qu'il interrogeait continuaient à lui dire que la Terre n'avait pas bougé, qu'elle se contentait de surveiller Alérion d'un œil vigilant, dans les Marches. Il avait foi en leurs déclarations. A mesure que passaient les mois, ses propres espoirs commençaient à s'évanouir.

Pourtant il infligeait des pertes terribles à l'ennemi. Aurore n'était pas tellement près de l'Eith, soleil autour duquel gravitait Alérion. Les occupants de la Nouvelle-Europe se trouvaient à l'extrémité d'une ligne de ravitaillement fortement étirée ; ils ne pouvaient pas détourner des forces importantes pour la défense de cette planète, tant que les forces supérieures dont disposait la Terre étaient susceptibles de frapper. Heim n'avait tué personne — ce dont il était fier — mais il avait neutralisé des équipages de valeur qu'il avait envoyés à des camps d'internement ; il avait saisi des vaisseaux et du matériel dont l'absence se ferait cruellement sentir ; il provoquait l'immobilisation d'un nombre considérable d'unités de guerre pour la garde des convois et la poursuite de son propre vaisseau. A la fin, Alérion avait confié à l'un de ses meilleurs chefs militaires la mission de mettre fin à cette situation. Le premier soin du nouveau venu fut d'armer les transports de fret qui voyageaient sans escorte.

Le *Fox* ne rencontra qu'un seul de ces vaisseaux. Eût-il été muni d'un équipage moins sérieusement sélectionné et entraîné qu'il eût peut-être trouvé sa fin dans cette aventure. Mais ses hommes réagirent avec souplesse à l'effet de surprise, parèrent habilement les coups et tinrent finalement l'ennemi à la merci des canons du *Fox*. Le commandant du *Meroeth* capitula.

Cependant, d'une certaine manière, il avait accompli sa mission. Nul ne s'en aperçut sur le moment. Mais la guerre de course que Gunnar Heim avait menée jusque-là venait de prendre fin.

1

La joie régnait dans le vaisseau, perdu dans l'immensité, en compagnie de sa capture. Les humains qui s'étaient trouvés à bord du *Meroeth* avaient été libérés.

Le mess était en ébullition. Les corsaires n'étaient plus qu'au nombre de vingt-cinq, auxquels étaient venus se joindre une douzaine de colons de la Nouvelle-Europe, dans une pièce qui en avait hébergé autrefois une centaine ; mais ce qu'ils avaient perdu en effectifs ils le rattrapaient largement par la turbulence, criant, chantant, heurtant leurs verres, à faire trembler les cloisons. Endre Vadasz — troubadour errant de l'espace et frère d'aventure du capitaine — bondit sur une table. Sa mince silhouette domina la salle tandis que ses doigts volaient sur les cordes de la guitare. Petit à petit, la plupart des Français présents se mirent à chanter avec lui.

C'est une fleur, fleur de prairie,
C'est une rose de Provence... (1)

Au début, Heim, qui riait à se décrocher la mâchoire de la dernière plaisanterie de Jean Irribarne, n'avait rien entendu. Puis le chœur prenant du volume, il se laissa emporter sur les ailes de la musique. Le souvenir d'une certaine nuit, à Bonne Chance, lui revint à la mémoire. Soudain il se retrouva dans le décor familier. Des toits se penchaient autour du jardin, se découpant en noir sur le fond des étoiles, mais la lumière jaune qui tombait des fenêtres rivalisait d'éclat avec Diane qui montait au firmament. Une petite brise faisait bruire les taillis et mêlait le parfum des lilas et des roses aux senteurs inconnues des plantes aborigènes.

La main de Madeleine reposait, confiante, dans la sienne. Le gravier crissait sous leurs pas tandis qu'ils s'approchaient de la serre. Quelque part, un magnétophone lançait dans l'air tiède la douce romance d'amour si évocatrice de la Terre.

Il sentit un picotement dans les yeux et secoua violemment la tête.

Irribarne jeta sur lui un regard scrutateur.

Le colon de la Nouvelle-Europe était de taille moyenne, délicatement charpenté, les cheveux noirs, la tête longue et les traits bien modelés. Il portait encore les mêmes vêtements qu'au moment de sa capture ; pantalon et tunique verts, bottes souples, le béret passé dans la ceinture de cuir écaillée, l'uniforme d'un constable planétaire devenu maquisard. Les galons de lieutenant brillaient sur ses pattes d'épaules.

(1) En français dans le texte. (N. D. T.)

— « *Pourquoi cette tristesse soudaine ?* » (1)

— « Comment ? » demanda Heim. Le tumulte, ses connaissances rudimentaires en français, et le fait que la Nouvelle-Europe avait déjà commencé à forger son propre dialecte, autant de raisons qui l'avaient empêché de comprendre.

— « Votre visage révèle immédiatement votre trouble, » dit Irribarne. Les visiteurs anglophones débarquaient autrefois sur sa planète en nombre suffisant pour que les citadins eussent une connaissance assez bonne de la langue.

— « Ce n'est rien. Un souvenir. J'ai passé plusieurs permissions de détente sur la Nouvelle-Europe, lorsque j'étais dans la Marine. Mais il y a de cela — Seigneur ! — il y a de cela vingt et un ans. »

— « Et vous pensez sans doute que les Alérioniens circulent dans des rues désertées par les hommes. Et avec quelle souplesse ils se déplacent ! On dirait des panthères à l'affût ! » Irribarne considéra son verre d'un œil sombre et le vida d'un geste nerveux. « Ou peut-être vous souvenez-vous d'une jeune fille et vous demandez-vous si elle est morte ou si elle se cache dans les forêts ? »

— « Prenons un autre verre, » dit Heim avec brusquerie.

Irribarne posa une main sur son bras. « Un moment, s'il vous plaît. La population de la planète ne dépasse guère cinq cent mille habitants. Les citadins sont encore beaucoup moins nombreux. Je la connais peut-être. »

— « Madeleine Duchamp ? »

— « Elle était originaire de Bonne Chance ? Son père n'était-il pas médecin ? Mais certainement ! Elle a épousé mon propre frère, Pierre. Aux dernières nouvelles, ils vivaient encore. »

Un nuage passa devant les yeux de Heim. « *Gud ske lov.* » C'était la phrase la plus proche d'une prière qu'il eût prononcée depuis son enfance.

Irribarne examina son interlocuteur. Le capitaine était un homme gigantesque, haut de deux mètres, aux épaules et aux traits massifs, aux cheveux poivre et sel, aux yeux d'un bleu de glace ; mais en cet instant, il semblait curieusement faible et désarmé.

— « Je vois que la question vous intéresse. Venez, peut-être aimeriez-vous me parler seul à seul ? »

— « Je veux bien, merci. » Heim le conduisit à sa cabine. Lors-

(1) En français dans le texte. (N.D.T.)

qu'il referma la porte, le bruit des chants et de la guitare fut coupé comme s'ils venaient de pénétrer dans un autre univers.

Irribarne s'assit et parcourut du regard la pièce, nette et compacte, les livres, un modèle réduit de vaisseau de guerre, les photographies d'une femme et d'une jeune fille.

— « Votre famille ? » s'enquit-il.

— « Oui. Ma femme est morte, mais ma fille habite avec son grand-père, sur la Terre. » Heim détourna son regard de l'image de Lisa. Elle avait quatorze ans à son départ et serait méconnaissable à son retour. S'il revenait jamais. Il offrit à son hôte l'un de ses derniers cigares et bourra une pipe. Ses doigts n'avaient pas une fermeté absolue. « Comment va votre propre famille ? »

— « Très bien, je vous remercie. Bien entendu, je vous parle d'il y a environ deux semaines, lorsque la troupe dont je faisais partie a été capturée. » Irribarne alluma son cigare et se renversa sur son siège avec un soupir de béatitude. Heim demeura debout.

— « Comment cela s'est-il produit ? Nous n'avons pas encore eu le temps d'en discuter. »

— « Un coup de malchance, je suppose. Nous avions entrepris de faire sauter une mine d'uranium sur la Côte Notre-Dame, que les Alérioniens exploitaient pour leur compte. Nous avions mis la main sur un sous-marin de sport, car nous savions que ces maudits ne possèdent pas d'appareils de détection sous-marine. Mais la mine était mieux gardée que nous ne pensions. Lorsque nous fîmes surface pour atterrir de nuit, le bâtiment a été atteint par un obus. Il s'agissait d'un explosif uniquement chimique, sans quoi je ne serais pas là, à vous parler. Leurs soldats nous cueillirent lorsque nous gagnâmes la rive à la nage. Il fut tout d'abord question de nous fusiller sur place, pour l'exemple, où ce qui est pis encore, de nous interroger pour obtenir de nous des renseignements. Mais le nouveau commandant en chef fut averti de ce qui se préparait et opposa son véto. Nous allions être conduits sur Alérion. Il était question d'un échange de prisonniers. »

— « Je vois. »

— « Mais ce n'est pas cela qui vous intéresse. Vous désirez des nouvelles de Madeleine, je suppose ? »

— « J'ai horreur de parler de moi... mais enfin. Nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre au cours de l'une de mes permissions de détente sur la Nouvelle-Europe. Rien de plus innocent,

je vous assure. Au point que je l'ai quelque peu évitée par pure timidité. Lorsque je suis revenu, elle était partie. »

— « En effet. Pour Château Saint-Jacques. J'ai toujours pensé que Pierre l'avait obtenue... par contrecoup. De temps en temps, elle riait en pensant au grand Norvégien qu'elle avait connu dans son adolescence. Mais il y avait dans ce rire autant de tristesse que de bonheur. Les souvenirs de jeunesse ne sont-ils pas toujours teintés de mélancolie ? » Le regard d'Irribarne devint fixe. « Pierre est un bon mari. Ils ont quatre enfants. »

Heim rougit. « Ne vous méprenez pas, » dit-il sans tirer sa pipe de sa bouche. « J'ai moi-même fait le plus heureux mariage. Seulement... elle se trouvait dans la détresse, et je nourrissais l'espoir de lui venir en aide. Une vieille amitié, rien de plus. »

Il n'avait pas conscience de mentir. Il avait organisé cette expédition, convaincu que le moment était venu pour la Terre de rendre coup pour coup, au lieu de donner à l'adversaire le temps d'accroître ses forces. Quelques autres pensées avaient traversé son esprit, mais il n'avait pas eu trop de mal à les ensevelir. Et cela d'autant plus, s'avouait-il, que Jocelyn Lawrie l'attendait. C'était une belle femme, élégante, qui ne laissait rien à désirer. Elle n'était plus de la première jeunesse, il est vrai, mais Madeleine et lui-même étaient logés à la même enseigne.

— « A présent que vous connaissez les nouvelles de nous tous, » reprit Irribarne cordialement, « j'aimerais bien que vous me donniez quelques éclaircissements, avant de retourner à la fête. Pourquoi n'y a-t-il qu'un seul vaisseau d'engagé dans ce secteur ? Quand verrons-nous arriver la Marine ? »

Le ciel vienne à mon aide, pensa Heim. *J'aurais tant voulu les épargner jusqu'à demain.*

— « Je ne sais pas, » répondit-il.

Irribarne se dressa comme un diable sortant de sa boîte. « Nom d'un chien ! Que me dites-vous là ? »

Lentement, presque avec peine, Heim raconta l'histoire ; comment un sincère désir de paix s'était trouvé empoisonné par la couardise et le désir de croire, envers et contre tout, les protestations hypocrites d'Alérion, les puissants de la Terre demeurant aveugles devant les preuves évidentes que l'ennemi avait résolu de chasser l'homme de l'espace. Après le dramatique épisode de la Nouvelle-Europe, la Fédération s'était jetée avec un empressement quasi servile sur une offre de négociation. Un délégué de

haut rang, l'amiral Cynbe ru Taren lui-même, avait avoué en privé à Heim que son gouvernement n'avait, ce faisant, d'autre but que de consolider ses gains, avant d'entreprendre une nouvelle étape ; mais qui pourrait croire sur parole cet extrémiste, ce belliciste méprisé de Gunnar Heim ? Endre Vadasz n'avait-il pas ramené de ses pérégrinations à travers l'espace un témoignage oculaire sur les événements qui s'étaient déroulés dans la colonie, pour voir ses allégations repoussées comme mensongères ? La plupart de ceux qui occupaient le pouvoir avaient à ce point peur de la guerre qu'ils préféraient croire en la sincérité d'Alérion, lorsqu'elle affirmait que la Nouvelle-Europe avait été accidentellement dépeuplée à la suite d'un incident de frontière qui avait tourné au tragique en raison d'un malheureux concours de circonstances. Ils en avaient conclu qu'il était inutile de sacrifier de nouvelles vies pour venger le sang déjà versé et que rien n'était plus urgent que de réduire la tension qui régnait dans le monde ; en conséquence de quoi ils s'apprêtaient à négocier un pacte qui abandonnait toute la région du Phénix à Alérion.

Seule ou presque dans son indignation, la France avait fait la démonstration devant le Parlement Mondial, qu'on le veuille ou non, que la Terre était juridiquement en état de guerre ; elle avait accordé à Heim des lettres de marque et représaille et celui-ci avait pris le large avant qu'on ait pu l'arraisonner. Mais cette initiative n'avait été suivie d'aucune action ultérieure. La grande Flotte Spatiale demeurait enchaînée et muselée pendant que le Parlement poursuivait ses tergiversations, et rien, si ce n'est la guerre de course menée par le *Fox*, n'empêchait la reprise des pourparlers, qui, du point de vue d'Alérion, n'était qu'une façon plus efficace de poursuivre les hostilités.

— « Mais... mais... vous... cet astronef, » bégaya Irribarne, puis il domina son trouble et reprit avec plus de calme : « Ce vaisseau a parcouru le système aurorien. N'avez-vous recueilli aucune preuve de notre survivance ? »

— « J'ai bien essayé, » dit Heim. Il allait et venait, tirant des nuages de fumée de sa pipe, faisant sonner ses talons, les mains crispées derrière le dos au point que les ongles en devenaient blancs. « Les prisonniers que j'ai renvoyés à la Terre en même temps que mes prises auraient pu être interrogés. Ce n'est pas facile, je le sais ; les Alérioniens ne réagissent pas comme les humains ; mais on aurait bien trouvé un moyen de leur arracher

la vérité ! Nul ne s'en est donné la peine, j'en suis persuadé.

» J'ai également survolé la Nouvelle-Europe. La chose ne présente guère de difficultés si l'on opère rapidement. La plupart de leurs satellites de défense ne sont pas encore équipés, et nous n'avons pas détecté la présence de vaisseaux de guerre. J'ai donc pris des photographies, de qualité excellente, qui montrent clairement que, seule, la ville de Cœur d'Yvonne a été détruite, mais qu'au contraire Garance n'a pas subi le feu atomique. Je les ai fait parvenir à la Terre. Sans doute ont-elles convaincu quelques rares personnes, mais pas celles qui ont de l'influence. N'oubliez pas qu'actuellement, nombre de politiciens ont édifié leur carrière sur la paix. Et nombre d'hommes intègres qui seraient prêts à confesser leur erreur et à démissionner, si cet acte n'engageait que leur responsabilité personnelle, hésiteraient à entraîner leur parti dans leur chute.

» Oh ! je n'ignore pas que le sentiment public commence à pencher en notre faveur. Le mouvement avait déjà commencé lorsque je suis parti. Lorsque j'ai fait escale sur Staurn, pour me ravitailler en munitions, j'ai rencontré des voyageurs qui venaient d'arriver de la Terre. Ils m'ont déclaré que les partisans de la guerre commençaient à imposer le respect. Mais cela se passait il y a quatre mois ! »

Il secoua sa pipe, s'immobilisa et poursuivit avec moins de véhémence : « Je devine quels sont les nouveaux arguments que font valoir les partisans de la paix à tout prix. « Oui, oui, » disent-ils, « je vous accorde que les colons de la Nouvelle-Europe sont encore vivants. Mais notre devoir le plus impérieux n'est-il pas de les sauver ? Ce n'est pas la guerre qui nous permettra d'épargner leurs vies. Alérion est en mesure de les anéantir quand elle le voudra. Echangeons donc la planète contre leur existence. » C'est probablement ce qui se dit au Parlement cette nuit même. »

Le menton d'Irribarne s'affaissa sur sa poitrine. « Un demi-million d'hommes, » murmura-t-il. « Mais ils n'en mourront pas moins, » s'écria-t-il subitement. « Ne le voit-on pas ? Il nous reste à peine quelques semaines de répit. »

— « Comment ? » s'écria Heim. Son cœur avait bondi dans sa poitrine. « L'ennemi se préparait donc à vous détruire ? »

Rien n'était plus facile, se disait-il avec horreur. *Un millier de mégatonnes explosant en altitude de satellisation, par une claire journée, suffiraient à mettre en feu la plus grande partie d'un continent. Madeleine !*

— « Non, non, » répondit le colon. Les ressources de la planète leur sont nécessaires pour fortifier le système. L'incendie d'un continent ou la pollution radioactive leur causeraient également de graves ennuis. Mais il y a la vitamine C. »

Pièce par pièce, le tableau de la situation s'édifia sous ses yeux. Ne doutant pas que la Terre se précipiterait à leur secours, les populations maritimes du Pays d'Espoir, refusant de se rendre, s'étaient enfuies à l'intérieur, dans les montagnes et les forêts de Haute-Garance. Cette région à peu près inexplorée était aussi riche en gibier et en végétation comestible que l'Amérique du Nord avant l'arrivée de l'homme blanc. Grâce à sa technologie évoluée, à son petit nombre, la population était riche ; rares étaient ceux qui ne possédaient pas un attirail complet de pêche, de chasse et de camping, de même qu'une vedette susceptible de les conduire n'importe où. Grâce aux vertus du camouflage et de la prudence, cinquante mille habitations et résidences d'été disséminées sur le territoire constituaient un gibier que les Alérioniens auraient trop de mal à débusquer. Dans les rares occasions où la chose se produisait, ils avaient toujours la ressource de se réfugier dans les grottes ou d'aller vivre sous la tente.

Des accumulateurs portatifs, susceptibles d'utiliser indifférement les rayons solaires, le vent l'eau courante, constituaient également l'équipement normal qui permettait d'alimenter les cellules d'énergie. Des transmetteurs miniaturisés maintenaient un réseau de communication. Les tables d'écoute installées par l'ennemi lui procuraient peu d'avantages. Il s'était fait accompagner par des agents connaissant le français, mais la cristallisation de sa propre culture ne lui avait pas permis de s'initier aux dialectes provinciaux tels que le basque ou même la langue verte. Les plus hardis parmi les colons organisaient des raids sur ses installations et les autres se cachaient.

L'axe de la planète étant peu incliné, la Nouvelle-Europe jouissait d'un hiver doux et pluvieux dans la région tempérée, même à des altitudes assez élevées. Il semblait que les humains fussent capables de tenir indéfiniment.

Mais après tout, ils ne se trouvaient pas sur Terre. La vie avait surgi, s'était développée au cours de deux ou trois milliards d'années. Des conditions similaires engendraient une similitude chimique. La plupart des besoins de l'homme trouvaient à se satisfaire dans les organismes autochtones. Mais similitude n'est pas iden-

tité. Certaines substances faisaient défaut sur la Nouvelle-Europe, et particulièrement la vitamine C. Les fugitifs avaient emporté une provision de pastilles. Actuellement les réserves étaient très basses. Alérion tenait les terres arables où poussaient les plantes terrestres, les villes qui abritaient les industries biochimiques.

Le scorbut est un mal lent qui chemine à travers les gencives, les muscles, les organes de la digestion, le sang, les os. La plupart du temps, le patient meurt d'une affection différente, à laquelle son organisme ne peut plus résister. Mais d'une façon ou d'une autre, il succombe.

— « Et ils le savent, » grinça Irribarne. « Ces démons connaissent les faiblesses de l'organisme humain. Il leur suffit d'attendre. La Terre a-t-elle oublié ? »

— « Non, » dit Heim. « Il faudra bien qu'un jour on se souvienne. Mais il règne une telle confusion sur la Terre... »

— « Allons-y, sur cette Terre ! » dit Irribarne. « Moi-même, tous mes hommes pourrons témoigner. Nous pourrons peut-être leur faire honte de leur inertie, les amener à agir. »

— « Je ne sais pas, » dit Heim avec désespoir. « Nous pouvons essayer, bien sûr. Mais je devine déjà leur réponse : « Rien ne peut vous sauver que la négociation. Et Alérion refusera de négocier à moins de promptes concessions de notre part. »

» Je sais parfaitement qu'une fois à l'intérieur du système solaire, on ne permettra plus au *Fox* de repartir. On invoquera la loi ; seules des unités relevant de l'Autorité du Contrôle de la Paix peuvent être équipées d'armes nucléaires, ou même de rampes de lancement. Notre vaisseau possède un tel équipement qui se trouve légalisé par un artifice de procédure, mais ce ne sera plus le cas lorsque nous pénétrerons dans l'espace fédéral. »

— « Ne pourriez-vous pas démanteler votre armement ? »

— « Cela prendrait des semaines. Il a été intégré dans le navire. Et pour aboutir à quoi ? Votre apparition sur la Terre pourrait empêcher la guerre, ce qui permettrait à Alérion de préparer la prochaine agression, » dit Heim dont la pensée se reporta vers Madeleine. « C'est du moins ce que je crois. Je peux me tromper, bien entendu. »

— « Non, vous avez raison, » dit Irribarne sombrement.

— « Et si la capitulation était la seule issue possible ? »

— « Il doit en exister une autre ! Je ne pousserai pas le fanatisme jusqu'à précipiter des femmes et des enfants vers une mort

certaine. Mais risquer la mort en échange de l'espoir de garder nos foyers, c'est ce que nous avons tous accepté en nous rendant dans le maquis. »

Heim s'assit, secoua sa pipe, la tourna et la retourna entre ses mains en fixant le modèle réduit du vaisseau sur lequel il avait exercé son premier commandement. Inexplicablement, ses tourments s'apaisaient. Il se sentait moins lourd, moins déprimé ; il avait l'impression de tâtonner dans les ténèbres vers une vague lueur qui se précisait petit à petit.

— « Ecoutez, » dit-il, « essayons de raisonner. Le *Fox* maintient l'état de guerre en refusant d'abandonner la lutte. Tant que nous combattrons ici, les Terriens qui pensent comme nous pourront prétendre que nous affaiblissons Alérion sans qu'il en coûte un sou au contribuable. Et cet argument peut leur servir de thème de propagande, faire de nous des héros populaires, réveiller les anciennes rivalités tribales. Ils ne possèdent pas l'influence politique suffisante pour amener l'Autorité à donner à la Marine l'ordre d'appareiller ; mais assez pour s'opposer à notre rappel. Je tire cette déduction du fait que la Marine n'a pas appareillé et que nous n'avons pas été rappelés.

» De toute évidence, c'est là une situation instable. Elle n'a tant duré, j'en suis persuadé, que parce que la France a immobilisé le Parlement sur le point de savoir si oui ou non nous étions légalement en état de guerre. Ce point de droit sera bientôt tranché d'une manière ou d'une autre. A nous de faire pencher la balance de notre côté.

» Pour y parvenir, il faut que vous fassiez savoir que vous êtes vivants — sans qu'il soit possible d'émettre le moindre doute là-dessus — et que vous laissiez clairement entendre que vous ne capitulerez pas. Que vous préférez la mort à la soumission. Comment y parvenir ?... voyons, laissez-moi réfléchir... oui. Nous disposons du *Meroeth*. Au prix de quelques réparations, il pourra accomplir le voyage ; sinon, nous ferons une nouvelle prise. Personnellement, nous demeurerons sur place. Nous enverrons... non pas une poignée d'hommes... une centaine de femmes et d'enfants. » La paume de Heim vint claquer contre son genou. « Voilà de quoi flatter vos sentiments ! »

Irribarne ouvrit des yeux ronds. « Comment ? Seriez-vous devenu fou ? Vous ne pouvez atterrir sur la Nouvelle-Europe. »

— « Les défenses spatiales ne sont pas encore prêtes. »

— « Mais... non, ils ont bien quelques satellites détecteurs, et des vaisseaux de guerre en orbite... »

— « Je sais bien que c'est risqué, » dit Heim, mais en réalité il n'avait pas conscience du danger. Tous ses doutes étaient emportés par la fièvre de l'enthousiasme. « Nous laisserons le *Fox* dans l'espace avec la plupart de nos hommes à bord. Si nous échouons, il pourra s'emparer d'une autre prise et renvoyer vos hommes par ce moyen. Mais je crois que j'ai trouvé la façon de poser le *Meroeth* et de le faire décoller ensuite, tout en gardant le contact. Nous ferons appel aux ordinateurs pour être plus sûrs mais je crois que tout se passera très bien. Dans le cas contraire, vous m'enseignerez l'art de la guérilla. »

— « Ah... » Irribarne tira une large bouffée de son cigare. « Puis-je vous demander si l'idée vous paraîtrait aussi séduisante si elle ne vous offrait pas le moyen de revoir Madeleine ? »

Heim le regarda bouche bée.

« Pardon, » balbutia Irribarne. « Je ne voulais pas vous offenser. Il s'agit d'une vieille amitié, comme vous l'avez dit. J'apprécie la loyauté chez un homme. » Il tendit la main.

Heim la prit et se leva. « Venez, » dit-il d'un air un peu troublé. « Nous ne pourrons rien faire avant demain. Retournons à la fête. »

2

Le *Fox* plongeait dans les ténèbres, tous moteurs éteints ; seuls fonctionnaient le minimum d'appareils nécessaires à l'entretien de la vie à bord. Le navire se dirigeait vers le côté extérieur de Diane. L'astéroïde ne comportait pas de garnison, et un diamètre de 1.275 kilomètres constitue un large bouclier. Néanmoins la vedette qui quittait ses flans emportait des hommes braves. Ils auraient pu se faire repérer par quelque croiseur alérionien, surtout au moment où l'engin entrait en décélération avant l'atterrissage. Une fois sur cette surface tourmentée, dépourvue d'atmosphère, ils dissimulèrent l'appareil dans un cratère éteint, revêtirent leurs scaphandres et poursuivirent leur voyage à pied. Leur randonnée jusqu'à l'hémisphère faisant face à la planète fut assez épique ; qu'il suffise de dire qu'il menèrent leur entreprise

à bien et revinrent à leur point de départ. Un rendez-vous orbital avec le vaisseau était bien trop dangereux pour être tenté. Ils s'installèrent dans la vedette pour attendre.

Peu de temps après, un météore géant s'abattit sur la Nouvelle-Europe, traçant une route de feu dans le ciel nocturne pour venir plonger dans l'Océan du Destin, à quelques centaines de kilomètres à l'est de la côte de Garance. Les turbulences atmosphériques crachèrent dans tous les détecteurs alérioniens.

Puis elles s'apaisèrent ; les vedettes alertées retournèrent à leurs berceaux ; la nuit retrouva son calme.

Sauf pour les hommes du *Meroeth.*

Lorsque les cinquante mille tonnes auxquelles il était arrimé vinrent heurter les premières couches de l'atmosphère, il se laissa distancer. Mais pas de très loin. Trop de kilomètres par seconde devaient se résorber sur une trop courte distance pour que cette seule manœuvre fût suffisante. Il fallut faire appel à une véritable explosion de puissance, à un coup de bélier mettant en œuvre toutes les réserves d'énergie d'une centrale poussée jusqu'à ses extrêmes limites. Le système de détection orbitale de l'ennemi était toujours insuffisant, mais il existait néanmoins, et d'autre part il disposait d'instruments sur le sol. Rien ne pouvait celer une telle arrivée, si ce n'est l'orage déchaîné sur le passage du météore.

Le radar ne percerait pas la muraille d'ions qui bouillonnaient sur la surface de la pierre et dans le sillage. Les objectifs optiques et infra-rouges étaient devenus aveugles. Les détecteurs à neutrinos ou gravitroniques, pointés et réglés avec précision, auraient pu enregistrer la présence d'un objet qui n'était pas d'origine locale. Mais qui chercherait un vaisseau dans un tel déchaînement de fureur ? L'impact de l'air seul, à cette vitesse, suffirait à faire voler sa coque en mille fragments, que la friction de l'air transformerait en autant d'étoiles filantes.

A moins de suivre exactement le sillage du météore, en utilisant sa masse comme pare-chocs et bouclier anti-calorifique, et sa queue brûlante comme un manteau.

Jamais pilote automatique n'avait été construit pour une semblable tâche. C'était à Gunnar Heim de s'en charger. S'il s'écartait tant soit peu de l'étroite dépression où il s'était réfugié, il serait mort avant même d'avoir eu le temps de s'en apercevoir. Pour se guider, il ne disposait que de l'incandescence extérieure, du cadran de ses instruments, de l'intuition acquise en des années

d'expérience, de l'indication de sa position et de sa vitesse relatives à chaque instant, se déroulant sur un ruban devant ses yeux. Il faisait corps avec le navire, ses mains faisant une vague tache sur la console, il ne remarquait pas les vagues de chaleur, les soubresauts et les coups de boutoir que les turbulences imprimaient au navire, sauf sous forme de tempête intérieure.

Son cosmos se réduisait à un trait de feu, sa raison d'être était de maintenir cette masse sur sa trajectoire. Il était devenu un robot exécutant les ordres que lui lançaient un tourbillon d'électrons.

Non : il était davantage. La perception des informations par ses sens, leur appréciation par son jugement, l'exécution des corrections correspondantes par sa volonté, rendaient l'opération possible. Mais tout cela demeurait à l'état de réflexe inconscient. Il n'avait pas le temps de réfléchir !

Cela valait mieux d'ailleurs. Une chair vivante eût été incapable de satisfaire à tant d'exigences pendant plus de quelques secondes. Le météore, à peine ralenti par l'atmosphère dans laquelle il plongeait, gagna le navire de vitesse et piqua dans la mer — et cela avec une telle force que la mer ne rejaillit pas sur son passage mais se trouva littéralement atomisée. Le *Meroeth* se trouvait encore à plusieurs kilomètres d'altitude, ayant réduit sa vitesse à des proportions acceptables pour le métal. La bande programme fit paraître le mot COUPEZ, et Heim abaissa un levier. Le grondement des moteurs s'éteignit.

Il vérifia ses instruments. « Tout va bien, » dit-il. Sa voix sonnait étrangement à ses oreilles, et c'est lentement qu'il reprit possession de lui-même, comme si son âme s'était échappée de son corps, qu'elle devait maintenant réintégrer. « Nous nous trouvons sous l'horizon de Bonne Chance, nous dirigeant vers le sud-ouest, sensiblement sur la trajectoire que nous avions prévue. »

— « *Ououououf*, » dit Vadasz à mi-voix. Les cheveux lui collaient au crâne, tombant de chaque côté de son visage aux pommettes hautes, et ses vêtements étaient littéralement trempés.

— « Passerelle à chambre des machines, » dit Heim. « Rendez compte. »

— « Tout va bien, commandant, » dit la voix de Diego Gonzales. « Dois-je mettre les réfrigérateurs en route ? »

— « Cette atmosphère de fournaise vous plaît-elle ? » grommela Irribarne. Les cloisons irradiaient de la chaleur.

— « Allez-y, » dit Heim. « Si quelqu'un se trouve assez près pour détecter l'anomalie que nous sommes, le mal est déjà fait. » Il gardait les yeux sur la console devant lui, mais il fit un geste du pouce à l'adresse de Vadasz : « Que dit le radar ? »

— « Rien à signaler, » répondit le Hongrois. « Je crois que notre incognito est intact. »

Ils étaient les seuls hommes à bord. Il n'en fallait pas davantage pour réussir un atterrissage ; et en cas d'échec, Heim ne tenait pas à sacrifier des existences dont la présence était essentielle à bord du *Fox*. Gonzales était un bon troisième mécanicien ; Vadasz s'était révélé un stewart fort compétent, et un ménestrel possède une influence certaine sur le moral. Néanmoins le vaisseau aurait pu se passer d'eux. Un seul colon aurait suffi pour diriger le *Meroeth*, et Irribarne s'était mis sur les rangs pour briguer ce dangereux honneur. Les autres ramèneraient leur histoire à la Terre, si la présente entreprise venait à échouer. Quant à Heim lui-même... le Premier Officier Penoyer avait protesté mais on n'avait pas tenu compte de sa protestation. Penoyer ferait un bon capitaine. Il n'avait pas compris pourquoi Heim tenait tant à faire partie de l'expédition.

Madeleine...

Non, non, c'était ridicule. Peut-être est-il vrai que l'amour que l'on a éprouvé pour quelqu'un ne disparaît jamais complètement ? Mais le cœur demeure accessible à de nouvelles amours, et tant que sa femme avait vécu, il avait rarement pensé à la Nouvelle-Europe. Dans le même ordre d'idées, sa rencontre avec Jocelyn Lawrie avait chassé de son esprit la plupart des autres préoccupations. Pour un temps.

Sans doute avait-il été attiré vers Madeleine par... il ne savait trop quoi. Un sot retour vers sa jeunesse perdue, probablement. Elle avait atteint la maturité à présent, fait un mariage de raison et pris du poids, selon les dires de son beau-frère. Il serait heureux de la revoir, bien entendu, mais il suffirait de demander au pilote du *Meroeth* de s'assurer qu'elle se trouvait bien parmi les évacués.

Non. Impossible. Trop d'événements imprévisibles peuvent se produire. Il faut que je demeure, en personne, au centre de l'affaire.

La coque du navire vibra avec une sonorité nouvelle, le déchirement de l'air qui s'enflait petit à petit pour prendre un son

creux : c'était l'indice que le navire venait de passer en vitesse subsonique. Heim jeta un regard par le hublot de proue. L'océan étendait son immensité au-dessous de l'appareil, avec ses vagues phosphorescentes, tandis qu'au loin on distinguait une ombre qui devait être l'une des Iles des Rêves. Il donna juste la poussée nécessaire pour maintenir un plané stable.

La trajectoire adoptée pour atteindre la Haute-Garance n'était pas idéale. Mais si les météores sont nombreux, le sien devait réunir un certain nombre de conditions. Il devait être important, mais pas trop, afin de se placer en orbite en un temps raisonnable ; le point auquel le *Fox* devait accoster et se faire remorquer devait se trouver à proximité de la planète, sans être dangereusement proche. La trajectoire, après séparation, devait sembler naturelle : elle devait aboutir à une région inhabitée, et de nuit. On ne pouvait explorer à jamais le système aurorien, à la recherche d'un bloc de rocher à demi acceptable. Dans l'intervalle on pourrait reconvertir le *Meroeth*, modifier l'éclairage, la température, le système d'aération au mieux du confort humain, débarrasser l'intérieur des plantes et des symboles alérioniens les moins compréhensibles, remplacer les commandes par un système terrestre. La passerelle semblait avoir été livrée au pillage. Heim pensait à quel point, plus qu'aucune attaque, ce spectacle aurait frappé d'horreur et de rage son vieil adversaire Cynbe.

Le vaisseau poursuivait sa course descendante, de plus en plus lente, jusqu'au moment où la mer parut monter vers sa coque et la lécher. Vadasz interrogeait le ciel au moyen de ses instruments avec application et gaucherie, car il avait subi un entraînement accéléré. Ses lèvres étaient entrouvertes comme s'il s'apprêtait à crier : « Feu ! » à l'adresse d'Irribarne, posté dans sa tourelle. Mais il ne trouvait que la nuit, la brise tranquille et d'étranges constellations.

Il n'eût pas été possible de survoler pendant aussi longtemps une contrée civilisée sans se faire découvrir. Mais la Nouvelle-Europe possédait une surface équivalant à 72 % de celle de la Terre. Cœur d'Yvonne avait été presque l'unique avant-poste créé sur tout autre continent que le Pays d'Espoir, et la ville avait été anéantie. Les Alérioniens occupaient Garance où se trouvaient les mines et les machines : une simple bande de terre au bord de l'immensité. Par ailleurs, ils ne pouvaient s'appuyer que sur des stations détectrices dispersées, des rondes de vedettes et le sys-

tème satellite toujours incomplet. Son arrivée étant passée inaperçue, les chances étaient en faveur de Heim.

Néanmoins, prudence... prudence !

Il remit les moteurs en route. A faible puissance, le *Meroeth* franchit le Golfe des Dragons. Diane monta au firmament, presque en son plein. Le satellite avait un diamètre apparent moindre que celui de la Lune vue de la Terre — un diamètre angulaire de 22 minutes d'arc — il était aussi moins brillant, mais c'était une corne d'abondance fauve, marquée de bleu, qui éparpillait des échardes de métal sur l'eau.

Puis le continent apparut, collines et bois qui montaient en pentes rapides vers les sommets couronnés de neige. Irribarne, abandonnant son canon, parla dans la radio en un basque sonore et coloré. Il ne s'agissait pas d'essuyer le feu des Français lorsque ceux-ci verraient apparaître le grand vaisseau alérionien. Ou, ce qui était plus probable, de les voir disparaître dans la nature. Les forêts sauvages dissimulaient un quartier général entier.

Au-dessous d'eux, le terrain devenait de plus en plus accidenté. Des torrents s'échappaient des glaciers, tombaient en cascades dans les ravins, dévalaient les collines pour s'enfoncer dans des vallées profondes où ils se perdaient sous la végétation. Un vol d'oiseau s'enfuit à l'approche du navire... obscurcissant la moitié du ciel. Vadasz poussa un sifflement : « *Isten irgalmazzon !* Je me suis demandé combien de temps les gens pouvaient se cacher dans le maquis. Mais seraient-ils trois fois plus nombreux qu'ils y parviendraient encore. »

— « Ouais, » grommela Heim, « mais il n'y a qu'un obstacle à cela. »

Le Lac aux Nuages apparut, vaste miroir pâle parmi les arbres sombres, entouré de loin par les montagnes dont les glaciers luisaient sous les rayons de Diane. Irribarne transmit les instructions. Heim découvrit l'endroit indiqué, immédiatement à proximité de la rive nord, et commença les manœuvres d'atterrissage. Les eaux tutélaires se refermèrent sur lui. Il entendit le faible gémissement des poutrelles, sentit une résistance d'une douceur infinie se transmettre du navire à son corps, coupa les moteurs et laissa la coque s'asseoir sur l'eau. Lorsqu'il coupa le champ gravitationnel interne, il s'aperçut que le pont avait de la gîte.

Son cœur bondit mais il ne trouva que la plus banale des

phrases : « Rendons-nous à la rive. » En dépit d'une attraction qui n'était que les sept dixièmes de la pesanteur terrestre, il fallait déployer des efforts assez comiques pour atteindre sans tomber le sas de secours. Lorsque les quatre hommes furent réunis dans le compartiment étanche, les vêtements rassemblés en paquet sur le cou, Heim boucla la porte intérieure et ouvrit le panneau extérieur. L'eau glacée pénétra aussitôt dans le réduit. D'un coup de jarret il remonta à la surface et se mit à nager de toute sa vitesse vers la terre. Le clair de lune jetait des éclairs sur les armes des hommes qui l'attendaient.

3

LA tente était vaste. Mais les arbres qui l'entouraient étaient encore plus hauts. Au sommet des troncs rouge-brun, les branches se rabattaient en parasols, dont les feuilles entrecroisées dissimulaient le pavillon sous des ombres fraîches mouchetées de lumière. Les frondaisons avaient cette teinte mordorée qu'elles partageaient avec les herbes aborigènes et qui avait valu son nom au pays de Garance. Le vent les faisait bruire. A travers l'ouverture, Heim apercevait la voûte des arbres qui menait aux berges du lac. Il scintillait à perte de vue. A part quelques îles boisées, on n'apercevait dans cette direction que la sierra couronnée de blanc. Teintés de bleu par la distance, les pics se découpaient sur un ciel d'un bleu profond.

Aurore n'était pas levée depuis longtemps. Les montagnes au levant baignaient encore dans la pénombre, tandis qu'à l'ouest, elles commençaient à peine à se dessiner. Cette situation se prolongerait un certain temps ; la Nouvelle-Europe accomplissait sa révolution en plus de 75 heures. Le soleil ne paraissait guère différent de l'astre du jour terrestre. Son diamètre apparent était sensiblement le même, un peu moins brillant toutefois, et tirant davantage sur l'orangé que sur le jaune. Heim avait découvert Vadasz dans la rosée de l'aube, contemplant la lumière qui jouait sur les brouillards au-dessus du lac et complètement sans voix.

Ce moment était passé. Le colonel Robert de Vigny, ex-commandant de la Police Planétaire, actuellement roi du maquis couronné du béret, croisa les doigts, pencha son buste raide au-dessus du

bureau et dit : « Grâce à vous, la situation est claire et il semble que nous avons mis au point un plan d'action. Passons en revue les décisions qui ont été prises. »

Heim avait peine à suivre le français rapide et concis de son interlocuteur : « Votre vaisseau corsaire a trouvé le moyen de se tenir incognito à proximité, et vous pouvez l'appeler par un moyen de votre invention d'une admirable ingéniosité. Nous disposons du grand transport *Meroeth.* Nous y logerons quelque deux cents femmes et enfants, avec les approvisionnements nécessaires, qui seront chargés de porter à la Terre un message pressant, auquel il lui sera difficile de résister. Ils pourront s'y glisser deux par deux, ou individuellement, pendant les quelques jours qui vont suivre, pendant que mes hommes construiront un tube d'accès sous-marin communiquant avec le sas.

» Dans l'intervalle, il faut que nous vivions, nous autres habitants des forêts. Je vais donc entrer en communication radiophonique avec les Alérioniens pour leur demander une conférence. Ils accepteront sans aucun doute, car le nouveau chef des opérations navales semble assez bien disposé à notre égard. Je pense qu'ils recevront nos représentants dès demain.

» Nous tenterons de parvenir à un accord qui nous laissera les mains libres. Cessation des opérations de guérilla en échange de vitamines — ils penseront sans doute que cette condition les avantage, car ils comptent bien en finir avec nous lorsque les fortifications spatiales seront terminées. Vous, capitaine Heim, à cause de votre coup d'œil professionnel, et Mr. Vadasz, dont le tempérament de poète lui permet de mieux comprendre la psychologie des extra-terrestres, ferez partie de la délégation en vous faisant passer pour des colons ordinaires. Peut-être tirerez-vous de cette rencontre des enseignements utiles.

» Quel que soit le résultat de l'entrevue, nos représentants reviendront ici même.

» A ce moment, vous appellerez le *Fox* qui se chargera d'une opération de diversion pour permettre au *Meroeth* de prendre l'air et le convoiera ensuite jusqu'à une distance convenable d'Aurore, où ses moteurs Mach le propulseront ensuite à une vitesse supérieure à celle de la lumière.

» Après cela, si nous obtenons les vitamines, vous poursuivrez votre guerre de course dans l'espace. Dans le cas contraire, si le

Fox ne peut nous aider à les voler en nous procurant une couverture aérienne, je proposerai à l'ennemi de mettre un terme à vos opérations de harcèlement à condition qu'il consente à nous fournir les vitamines en question. Il est à peu près certain qu'il acceptera cette proposition. Ainsi... pour un prix plus ou moins grand, nous aurons gagné du temps pendant lequel la Terre se sera peut-être décidée à nous porter secours. Sommes-nous bien d'accord ? »

Heim inclina la tête et sortit sa pipe de sa poche. Les narines du colonel de Vigny se dilatèrent. « Du tabac ? » murmura l'officier. « Encore un luxe que nous avons pratiquement oublié ! »

Heim jeta sa blague sur le bureau avec un petit rire. De Vigny agita une sonnette. Un aide de camp parut à l'entrée de la tente et salua.

— « Trouvez-moi une pipe, » dit le chef des partisans, « et si le capitaine n'y voit pas d'objection, tâchez d'en dénicher une seconde pour vous. »

— « Tout de suite, mon colonel ! » L'aide de camp disparut.

— « Des remerciements sont peu de chose, monsieur. Si la Nouvelle-Europe peut faire quelque chose pour vous... ? »

Heim sentit sur lui le regard mi-ironique mi-compréhensif de Vadasz, rougit et répondit d'un ton bourru : « J'ai laissé une vieille amie sur cette planète, qui est à présent la belle-sœur d'Irribarne. Assurez-vous qu'elle se trouve au nombre des évacués en même temps que sa famille. »

— « Pierre refusera de partir si ses compagnons d'armes restent, » dit le Basque doucement.

— « Mais ils viendront certainement vous voir ici, si vous le désirez, » assura de Vigny. Il sonna un second aide de camp. « Lieutenant Irribarne, pourquoi n'accompagneriez-vous pas le major Legrand jusqu'à ma vedette personnelle ? Elle possède un émetteur qui peut communiquer avec tous les postes de Haute-Garance. Il vous suffira de nommer le lieu où ils se trouvent et l'opérateur fera le reste... » Ceci fait, il se tourna vers Heim et Vadasz. « Je serai très occupé aujourd'hui, cela ne fait aucun doute. Mais je vais m'accorder quartier libre jusqu'au déjeuner. Nous avons beaucoup de choses à nous raconter. »

Ainsi fut fait.

Lorsque enfin de Vigny dut se séparer d'eux, Heim et Vadasz se trouvèrent sans but. Il y avait peu de choses à voir. Un certain

nombre d'hommes campaient bien autour du lac, mais leurs retraites étaient largement disséminées et bien cachées, les signes d'activité fort peu apparents. De temps à autre une vedette faisait son apparition, se faufilant le plus souvent entre les troncs d'arbres, sous le couvert du feuillage. De petits radars, soigneusement camouflés, guettaient d'improbables vaisseaux alérioniens. Les mécaniciens ne pourraient monter leur tube de communication avec le vaisseau avant la nuit, à moins qu'un des fréquents brouillards ne se lève pour dissimuler leurs travaux. Des hommes étaient assis çà et là, bavardant, jouant aux cartes ; d'autres vaquaient à de petits travaux. Tous brûlaient de parler aux Terriens, mais les Terriens se lassèrent bientôt de se répéter. Vers midi, ils éprouvaient déjà une certaine fatigue physique. Il y avait dix-huit bonnes heures qu'ils étaient debout.

Vadasz étouffa un bâillement. « Rentrons à notre tente, » suggéra-t-il. « Le rythme de rotation de cette planète nous fait mener une vie extravagante. Il nous faut dormir pendant le tiers de la journée et veiller pendant les deux tiers de la nuit. Mais j'ai une bouteille d'eau-de-vie dans la tente et... »

Ils traversaient à ce moment une prairie où des fleurs couleur de flamme dodelinaient au milieu de l'herbe dorée, non loin de leur campement. Jean Irribarne sortit du couvert.

— « Ah ! vous voilà ! » cria-t-il. « Justement je vous cherchais ! »

— « De quoi s'agit-il ? » interrogea Heim.

Le lieutenant s'épanouit : « Vos amis viennent d'arriver. » Il se retourna et cria : « Ohéééé ! »

Ils débouchèrent dans la prairie, tous les six. Heim sentit son cœur se vider d'un coup. Il se trouva soudain dans un nuage tourbillonnant éclairé de soleil.

Elle s'approchait de lui timidement. La tenue de camp déteinte et informe avait fait place aujourd'hui à une robe qu'elle avait emportée dans les bois et miraculeusement préservée. Celle-ci flottait, légère et blanche, autour de sa taille mince et de ses longues jambes. Aurore avait décoloré ses cheveux bruns coquettement tressés, au point de les rendre plus pâles que sa peau ; mais ils avaient conservé leur lustre, et une mèche folle flottait au-dessus de son visage en forme de cœur.

— « Madelon, » dit-il d'une voix étranglée.

— « Gunnar. » La belle femme bien en chair lui prit les deux

mains. « *Je suis tellement heureuse de te revoir. Sois le bienvenu !* » (1).

Un son indistinct sortit de la gorge de Heim. Il rejeta les épaules en arrière. « J'ai été surpris, » articula-t-il avec peine. « Votre fille vous ressemble tellement. »

— « *Pardon ?* » (1) Faute d'avoir pratiqué l'anglais depuis si longtemps, le sens de la phrase lui avait échappé.

Son mari, qui ressemblait étrangement à Jean, mais en plus vieux et plus massif, traduisit en serrant la main de Heim. Madeleine se mit à rire. « *Oui, oui, tout le monde le dit. Quand j'étais jeune, peut-être. Danielle, je voudrais que tu fasses la connaissance de mon vieil ami, Gunnar Heim.* » (1)

— « *Très honorée, monsieur !* » (1). C'est à peine si sa voix dominait le bruit du vent dans les feuilles, qui faisaient derrière elle un ballet d'ombres et de lumières. Ses doigts étaient minces et frais entre ceux de Heim et furent promptement retirés. On lui présenta vaguement Jacques, Cécile et Yves, encore adolescents. Madeleine parlait d'abondance, mais les traductions des frères Irribarne ne lui apportaient guère qu'un flot d'aimables banalités. Pendant tout ce temps, Danielle demeurait silencieuse. Mais au moment de se séparer, promesse étant faite de célébrer dignement ces retrouvailles après le sommeil, elle lui sourit.

Heim et Vadasz les regardèrent s'éloigner avant de reprendre le chemin de leur tente. Lorsque la forêt se fut refermée sur elle, le ménestrel laissa échapper un sifflement.

— « Cette jeune fille est-elle bien l'image de votre douce amie d'autrefois ? » demanda-t-il.

— « Plus ou moins, » dit Heim, à peine conscient de s'adresser à un interlocuteur. « Il doit bien exister quelques dissemblances, je suppose. La mémoire n'est jamais très fidèle. »

— « Cependant, on comprend très bien ce que vous vouliez dire par... Pardonnez-moi, Gunnar, mais puis-je me permettre de vous conseiller la prudence ? Tant d'années vous séparent. »

— « Juste ciel ! » s'exclama Heim avec colère. « Pour qui me prenez-vous ? J'ai été surpris, rien de plus. »

— « Ma foi, si vous êtes certain. Voyez-vous, je ne voudrais pas... »

— « Suffit ! Allons goûter cette eau-de-vie. » Et Heim ouvrit la marche en faisant des enjambées gigantesques.

(1) En français dans le texte. (N.D.T.)

Le jour tirait à sa fin. Mais la vie se poursuivait à son propre rythme, qui peut être rapide en temps de guerre. Au lever du soleil, il se trouvait sur un promontoire s'avançant dans le lac, seul à seul avec Danielle.

Par quel concours de circonstances ? Il n'aurait pu le dire avec certitude. Il y avait eu la réunion, puis un repas aussi soigné que le permettaient les circonstances, dans l'appentis érigé à proximité de la vedette d'Irribarne. Le champagne qu'il avait pris soin d'embarquer à bord du *Meroeth* avait coulé à flots. La contrainte s'était dissoute dans la chaleur du vin. Bientôt ils étaient allés s'étendre sur l'herbe, Vadasz avait préludé sur sa guitare et rapidement la plupart des voix s'étaient jointes à la sienne. Mais Heim et Madeleine s'étaient tenus à l'écart, faisant des efforts pour entretenir la conversation, tandis que la fille aînée, qui s'était jointe à eux, demeurait silencieuse.

Ils ne pouvaient guère parler du passé. Heim ne le regrettait pas et se doutait que Madeleine partageait son état d'esprit. Cette rencontre, après tant d'années, montrait bien à quel point leurs chemins avaient divergé ; à présent, un sourire, un regard, un petit rire pouvaient seuls combler la distance qui les séparait. C'était une excellente personne, pensait-il, mais qui ne pouvait se comparer à Connie ni même à Jocelyn. Et d'autre part, il n'était pas Pierre.

Ils se contentaient donc d'échanger le récit de leurs années passées. Madeleine avait coulé des jours sans histoire jusqu'à l'arrivée des Alérioniens. Pierre, qui était ingénieur, construisait des digues, des centrales, tandis qu'elle édifiait leur vie. Heim se trouva ainsi amené à raconter la plupart de ses aventures, en leur donnant un tour coloré.

Cependant, ses yeux étaient invinciblement attirés par Danielle.

Finalement — et c'est ici que commençait la réelle confusion sur la suite des événements — la réunion se disloqua. Il n'avait pas sommeil, bien que le vin bouillonnât dans sa tête et que son corps réclamât de l'exercice. Il parla d'une promenade. Avait-il proposé à la jeune fille de l'accompagner ?... Etait-ce elle qui avait sollicité la permission de le suivre ?... Madeleine les avait-elle expédiés ensemble, avec ce rire de gorge dont il gardait le souvenir, en l'assurant qu'il avait besoin d'un guide ? Tout le monde avait parlé, mais

avec son mauvais français et le sang qui lui battait aux tempes, il ne savait qui avait dit quoi. Il se souvenait cependant que la mère leur avait donné une petite poussée en direction de la forêt, par un mouvement conjugué de ses mains.

Un chant les avait poursuivis pendant quelque temps : *Auprès de ma blonde, qu'il fait bon, fait bon, fait bon...* (1). Mais en parvenant sur les rives du lac, ils n'entendaient plus que le clapotis des vagues, le bruissement des feuilles, le cri flûté d'un oiseau. Aurore s'enfonçait à l'ouest derrière les pics, qui se profilaient en noir sur un banc de nuages tout feu et or. Le même rayon de lumière formait sur l'eau un pont en fusion, qui, partant du soleil, venait mourir à leurs pieds. Mais du côté de l'est, le brouillard s'avançait en roulant, lent comme le soleil déclinant, mur de topaze qui, à son sommet, se déchirait en oriflammes d'un jaune pissenlit, dans un ciel toujours clair. La brise lui rafraîchissait la peau.

Il la vit croiser les bras. « *Avez-vous froid, mademoiselle ?* » (1) demanda-t-il, craignant fort d'être obligé de rentrer. Elle sourit avant même qu'il eût retiré son manteau, sans doute de la manière dont il prononçait le français. Il le jeta sur les épaules de la jeune fille. Lorsque ses mains frôlèrent le cou délicat, il sentit ses articulations se raidir et les retira précipitamment.

— « Merci ! » Sa voix, trop légère pour l'anglais ou le norvégien, transformait le français en musique. « Mais vous-même, n'allez-vous pas prendre froid ? »

— « Je me sens très bien. Je suis... » (il cherchait péniblement ses mots) « trop vieux et trop velu pour craindre les intempéries. »

— « Vous n'êtes pas vieux, capitaine, » dit-elle gravement.

Il enfonça ses poings dans ses poches. « Quel âge avez-vous ? J'ai une fille plus jeune que vous de quelques années. »

— « Eh bien... » Elle mit un doigt sur sa joue. Il admirait l'ovale délicat du visage, le petit menton, la bouche tendre ; et même son nez gaiement retroussé, saupoudré entre les yeux de quelques taches de rousseur. « Je sais que vous avez l'âge de ma mère, mais vous ne le paraissez pas et vous avez accompli des choses dont aucun homme ne serait capable. »

— « Merci, merci. Ce n'est rien. »

— « Maman était tellement émue en apprenant la nouvelle de votre arrivée, » dit Danielle. « J'ai l'impression que papa était un peu jaloux. A présent, vous lui plaisez. »

(1) En français dans le texte. (N. D. T.)

— « Votre père est un brave homme. » Il enrageait d'en être réduit à prononcer des phrases élémentaires.

— « Puis-je vous poser une question, capitaine ? »

— « Je vous en prie. » L'unique mèche rebelle avait de nouveau recouvré son indépendance.

— « J'ai entendu dire que deux d'entre nous qui se rendront sur Terre auront pour mission de demander du secours. Pensez-vous que notre intervention aura une telle influence ? »

— « Euh... notre présence ici était devenue nécessaire. C'est-à-dire que nous avons établi la communication entre votre peuple et mon équipage qui se trouve dans l'espace. Si bien que nous pouvons évacuer également des personnes telles que vous. »

La perplexité plissa son front, entre les sourcils. « J'ai entendu parler des difficultés énormes que présentait l'introduction d'un vaisseau de cette importance dans l'atmosphère de notre planète, à l'insu de l'ennemi. N'eût-il pas été préférable d'avoir recours à un petit appareil ? »

— « Vous êtes très intelligente, mademoiselle, mais... » Avant qu'il ait pu trouver une explication plausible, elle lui effleura (ô combien légèrement) le bras et dit :

— « N'est-ce pas pour ma mère que vous avez choisi ce moyen, que vous avez risqué votre vie ? »

— « Mon Dieu, naturellement, j'ai bien un peu pensé à elle. Ne sommes-nous pas de vieux amis ? »

Elle sourit. « Dites plutôt d'anciens amoureux, si j'ai bien compris. Tous les preux chevaliers ne sont pas encore morts. Je suis restée près de vous aujourd'hui, capitaine, au lieu de me joindre aux chanteurs, parce que vous êtes si beaux à regarder, vous et les vôtres. »

Son cœur avait fait un fond dans sa poitrine. Puis il se rendit compte qu'elle parlait au pluriel. Il espéra que le crépuscule dissimulait la rougeur qui avait envahi son visage. « Mademoiselle, nous ne sommes, votre mère et moi, que des amis, rien que des amis. »

— « Bien entendu. Je comprends. Néanmoins nous vous sommes reconnaissants de tout ce que vous avez fait pour nous. » L'étoile du soir s'alluma au-dessus de leurs têtes. « Et maintenant vous allez nous ramener à la Terre. J'ai rêvé de ce voyage depuis ma plus tendre enfance. »

L'occasion s'offrait à lui d'affirmer que la Terre serait à ses

pieds en posture implorante plutôt que le contraire, mais il n'arrivait qu'à pencher sur elle sa taille imposante en cherchant une manière d'exprimer sa pensée avec grâce. Elle poussa un soupir et son regard se perdit dans le lointain.

— « Vos hommes aussi sont des chevaliers, » dit-elle, « ils n'ont même pas vos raisons pour lutter en faveur de la Nouvelle-Europe. Sauf peut-être Mr. Vadasz ? »

— « Non. Endre n'a personne ici, » dit Heim. « C'est un troubadour. »

— « Il chante de façon si merveilleuse, » murmura Danielle. « Je n'ai pas cessé de l'écouter un seul instant. Serait-il Hongrois ? »

— « De naissance. A présent il n'a plus de foyer. » *Endre, tu es un chic type, mais on commence à parler de toi d'une manière trop dithyrambique.* « J'ai... j'ai... Lorsque vous débarquerez sur Terre, vous pourrez disposer de ma maison, avec votre famille. Je rentrerai dès que je pourrai et je vous emmènerai dans mon vaisseau. »

Elle claqua des mains. « Magnifique ! » s'exclama-t-elle. « Nous deviendrons les meilleurs amies du monde, votre fille et moi. Et ensuite une croisière à bord d'un vaisseau de guerre... Quels hymnes de victoire nous chanterons en rentrant chez nous ! »

— « Eh bien... euh... si nous revenions au campement ? La nuit va bientôt tomber. » Vu les circonstances, mieux valait se montrer gentleman.

Danielle serra le manteau autour de ses épaules. « Si vous voulez. » Il n'aurait pu dire si cet acquiescement contenait ou non quelque réticence. Mais, comme elle se mit en route sans plus tarder, il n'émit aucun commentaire et ils n'échangèrent que de rares paroles pendant toute la durée du trajet.

La réception était en train de se disloquer à leur arrivée. Le retour de Danielle et de Heim coïncida avec un échange de « Bonne nuit ». Lorsqu'elle lui rendit son manteau, il lui serra la main. Vadasz la baisa cérémonieusement.

En rentrant à leur tente dans le bleu crépuscule, sous les feuillages, le ménestrel lui dit : « Ah ! Vous êtes toujours l'éternel don Juan. »

— « Que voulez-vous dire ? » répondit Heim d'un ton rogue.

— « Voilà que vous enlevez les jeunes vierges à présent ? »

— « Pour l'amour du ciel ! » grommela Heim. « Nous n'avions d'autre intention que de nous détendre les jambes. Je n'en suis pas encore à les prendre au berceau. »

— « Êtes-vous parfaitement sincère, Gunnar ?... Non, attendez, ne me transformez pas en corde à nœuds. Mademoiselle Irribarne est séduisante. Me permettriez-vous de la voir ? »

— « Que diable voulez-vous que ça me fasse ? » riposta Heim avec colère. « Seulement, c'est la fille d'une amie et ces colons français ont des conceptions médiévales en matière d'éducation. Vous me suivez ? »

— « Parfaitement. Inutile d'en dire davantage. »

Vadasz siffla gaiement pendant tout le reste du chemin. Il s'endormit aussitôt après s'être glissé dans son sac de couchage. Heim trouva le sommeil beaucoup plus difficilement.

C'est probablement pour cette raison qu'il s'éveilla tard et se retrouva seul dans la tente. Diego prêtait sans doute la main aux sapeurs de Robert de Vigny et, pour ce qui est d'Endre, il était parti à l'aventure... Un horaire de repas régulier ne convenait guère à des partisans, et le fourneau du camp, éclairé par une lumière parcimonieuse, montrait qu'un petit déjeuner avait été préparé. Heim se servit lui-même : café, gibier et une tranche de pain de campagne qui n'était pas fait pour des gencives délicates. Après quoi il fit sa toilette, se rasa tant bien que mal, passa les premiers vêtements qui lui tombèrent sous la main et sortit.

Pas un mot pour moi, évidemment. S'il en vient, ce sera pour de bon. Je ne tiens pas en place. Si j'allais prendre un bain ?

Diane s'était levée. Le peu de lumière qui passait à travers les feuillages faisait de la forêt un kaléidoscope en noir et blanc, où le pinceau de sa torche dansait, solitaire. L'air s'était attiédi, éclairci. Une rumeur estivale parvenait à ses oreilles, sifflets, pépiements, croassements, bruits d'ailes, dont aucun ne rappelait la Terre natale. Lorsqu'il parvint sur la berge, le lac sombre était parsemé de traits d'argent, dont chacun était la crête d'une vaguelette. Il se souvenait qu'étant sur Staurn, il avait tenté de découvrir Achernar ; cette nuit il pouvait le faire sans difficulté, car elle brillait avec éclat dans ce ciel. Son triomphe, à peu près à l'époque où naissait Danielle... « *Vous n'êtes pas vieux, capitaine !* »

Il quitta ses vêtements, laissa sa torche allumée pour marquer l'endroit, et pénétra dans le lac. L'eau était froide mais il lui fallut un moindre effort de volonté que de coutume pour plonger, lorsque l'élément liquide lui parvint à la ceinture. Il se débattit pendant quelques instants pour se réchauffer, puis s'éloigna vers le large à

longues brasses tranquilles. Les rayons de lune serpentaient dans son sillage. Le fluide glissait sur sa peau comme une caresse.

Les événements commencent à prendre tournure, pensa-t-il avec une satisfaction croissante. *Nous avons une chance de sauver cette planète. Et si je dois, en échange, renoncer à la guerre de course... eh bien, je serai moi-même sur la Terre.*

Etait-il le jouet de son imagination, était-ce un oiseau qui venait de lancer un appel de son nid ?

Non, les oiseaux ne chantent pas sur douze cordes. Heim sourit et poursuivit sa nage aussi silencieusement que possible. Les cordes vocales d'Endre tireraient le plus grand bénéfice d'une main poisseuse posée sur lui par derrière et d'un « Hou ! » crié dans ses oreilles.

Le chant se fit plus distinct.

Roslein, Roslein, Roslein rot,
Roslein auf der Heiden.

Tandis que s'égrenaient les dernières notes, Heim aperçut la silhouette de Vadasz se découpant sur le ciel. Il était assis sur un tronc d'arbre, mais point seul.

Une voix féminine résonna clairement dans la nuit. « *Que c'est beau ! Je n'aurais jamais cru que les Allemands pouvaient avoir une telle sensibilité.* » (1)

Vadasz se mit à rire. « *Gœthe vivait il y a bien longtemps. Mais pourquoi rappeler de vieilles haines pendant une si belle nuit ? Nous sommes ici pour admirer, parler et chanter, n'est-ce pas ?* » (1)

Heim se retrouva, l'espace d'un instant aveuglant, aux côtés de Jocelyn Lawrie, qu'il avait rencontrée peu de temps auparavant, après de longues années de séparation — elle lui avait dit que pour elle, toutes ces années avaient été perdues... et voilà qu'il retrouvait les mêmes accents dans la voix de Danielle...

— « *Chantez encore, je vous en prie.* » (1)

Les cordes résonnaient avec une douceur infinie, se mêlant intimement à la nuit, aux bois, à l'eau. Les paroles de Vadasz s'entremêlaient à la musique. Danielle soupira et se rapprocha du chanteur.

Heim s'éloigna discrètement.

Non, se dit-il. *Non, Endre ne se conduit pas de façon répréhensible. Il m'a demandé mon accord.*

L'étau qui lui enserrait la gorge ne relâchait pas son étreinte.

(1) En français dans le texte. (N.D.T.)

Abandonnant toute discrétion, il battit l'eau avec la violence d'une hélice de vapeur. *Il est jeune. J'aurais pu être son père. Mais j'ai laissé passer la chance.*

Non. Je suis ridicule. Je t'avais, Connie, pendant que tu vivais.

Ved Gud... La rage le ramenait à la langue de son enfance. *Par le ciel... qu'il ne s'avise pas de... je ne suis pas encore trop vieux pour lui tordre le cou !*

De quoi est-ce que je me mêle après tout ? Ne me reste-t-il pas Jocelyn ?...

Il regagna la rive en nageant comme un furieux. Une fois vêtu, il s'engagea dans les bois. Il y avait dans la tente une bouteille qui n'était pas tout à fait vide.

Un homme l'attendait. Il reconnut l'un des aides de camp du colonel de Vigny.

L'officier esquissa un salut. « J'ai un message pour vous, mon capitaine. Le colonel a établi le contact avec l'ennemi. Celui-ci recevra une délégation à Bonne Chance aux premières heures de l'aube. »

— « Très bien. Bonsoir ! »

— « Mais, mon capitaine... »

— « Je sais, nous devons conférer. Eh bien, je viendrai dès que je pourrai. Nous avons tout le temps. La nuit sera longue. »

Heim passa devant l'aide de camp et referma le panneau de sa tente.

5

Au-dessous de l'appareil, la vallée du Carsac se déroulait, vaste et opulente. On distinguait des fermes, des villages, de loin en loin une usine entourée de jardins... mais nulle trace humaine. La terre était vide, le bétail retourné à l'état sauvage, les herbes folles envahissant les champs. Au milieu de la vallée, coulait le fleuve couleur de métal brillant, sous les premiers rayons du soleil.

En jetant un coup d'œil au travers du hublot de la vedette où il avait pris place, Heim apercevait son escorte composée de trois appareils militaires alérioniens. Les insignes gaiement colorés, peints sur leurs coques, n'adoucissaient pas leurs lignes de squales. Les

canons étaient pointés sur le vaisseau de la Nouvelle-Europe, entièrement désarmé. *En une demi-seconde, nous pourrions passer de la condition de délégués à celle de prisonniers,* pensa-t-il en tirant sa pipe de sa poche.

— « Pardon. » Le lieutenant-colonel Charles Navarre, chef de la délégation composée de huit membres, lui tapait sur l'épaule. « Il vaudrait mieux ranger cela, capitaine. Nous n'avons pas touché de tabac dans le maquis depuis fort longtemps.

— « Tonnerre ! Excusez-moi. Vous avez raison ! »

Heim se leva et rangea ses accessoires de fumeur dans un tiroir.

— « Ils ne sont pas tombés de la dernière pluie. » Navarre examinait soigneusement le colosse. « Nous allons bientôt atterrir. Voyez-vous quelque chose d'anormal dans votre apparence, capitaine Alphonse Lafayette ? »

— « Non, je suis certain que non, » répondit Heim en anglais. « Cependant, récapitulons un peu. Mon uniforme est visiblement composé de bric et de broc, mais cela n'a rien d'étonnant chez un partisan. Je n'ai pas le type du colon, mais ils ne le remarqueront probablement pas, et s'ils dénotent une différence, ils n'en seront pas surpris. »

— « Comment cela ? » demanda un seconde officier.

— « Les Alérioniens ont des types entièrement normalisés. A leurs yeux, les hommes offrent des variantes à ce point extrêmes qu'une différence de taille et de teint ne présente pour eux aucune importance. Ils ne connaissent pas suffisamment le français pour discerner mon accent, et je ferai en sorte de garder bouche cousue la plupart du temps. Ce qui ne présentera pas de grosses difficultés puisque je ne fais partie de la délégation qu'en qualité d'observateur. »

— « Oui, oui, » dit Navarre avec impatience. » Mais observez la plus grande prudence. » Il se pencha vers Vadasz. « Les mêmes recommandations sont valables pour vous, lieutenant Gaston Girard. »

— « Au contraire, » répartit le ménestrel. « Je dois être prolixe, et bavard au point de les irriter quelque peu. Il n'y a pas d'autre moyen de sonder les dispositions des extra-terrestres. Mais n'ayez crainte. Nous avons pensé à tout cela. Je ne suis qu'un jeune officier subalterne dont ils ne se méfieront guère. » Il se tourna vers Heim avec un sourire interrogateur. « Vous pouvez dire à ces

messieurs combien j'excelle à jouer les faquins, n'est-ce pas, Gunnar ? »

Heim répondit par un grognement. La peine et la perplexité assombrirent le visage du Hongrois. Lorsque son ami lui avait battu froid pour la première fois, il avait attribué cette attitude à une mauvaise humeur passagère. Comme Heim persistait à garder ses distances, il ne pouvait, dans cette cabine encombrée, lui demander la raison de sa froideur.

Le capitaine n'avait aucune peine à deviner ces pensées. Il laissa échapper un soupir et retourna à sa place, dans les premiers rangs. *Je me conduis comme un imbécile et un être mesquin et parfaitement odieux, je le sais. Mais je ne puis oublier Danielle, ce lever du soleil, les gouttes de rosée dans ses cheveux, et le regard qu'elle lui a lancé au moment de partir. N'était-ce pas moi qui l'avais mérité ?*

Il fut content de constater que la vedette commençait à perdre de la hauteur.

Avant que l'appareil s'enfonçât au-dessus de l'horizon, il eut l'occasion de constater, grâce aux hublots grossissants, que Bonne Chance s'était développée au cours des vingt dernières années. Mais elle demeurait néanmoins une petite ville nichée sur un épaulement de terre, faisant face à la mer : une cité faite de murs en stuc de couleurs tendres et de toits de tuiles, de rues étroites et tortueuses, avec ses ponts suspendus au-dessus du Carsac, une place du marché où la cathédrale donnait sur des éventaires à ciel ouvert, des terrasses de café, des docks encombrés de navires de toutes sortes, et partout des arbres, les verts châtaigniers et peupliers de la Terre mêlés aux bellefleurs dorés et aux gracis. Les eaux de la baie dansaient avec un éclat éblouissant, la campagne était couverte de fleurs sauvages, entourant la ville exactement comme au temps où il se promenait, la main dans la main, avec Madeleine.

Seulement... les chaussées étaient envahies par les feuilles mortes, les maisons avaient un regard vide ; les navires moisissaient dans le port ; les machines se rouillaient dans le silence ; les corneilles qui animaient autrefois le clocher étaient mortes ou avaient fui, et une fauquette croisait dans le ciel sur ses ailes étroites, cherchant une proie. La dernière chose humaine où la vie se manifestait encore était le port aérospatial, situé à vingt kilomètres à l'intérieur.

Et ce n'étaient ni des hommes ni leurs machines qui s'activaient

sur ses pistes de ciment. Les avions transportant le fret n'avaient pas été conçus par des ingénieurs terrestres. Les usines qu'ils desservaient étaient des dômes allongés et sans fenêtres, d'une grâce étrange en dépit d'une construction hâtive par éléments préfabriqués. Convoyeurs, ascenseurs, camions, sortaient des mains de l'homme, mais leurs commandes avaient été reconstruites pour s'adapter à des mains de forme différente et à des esprits entraînés à d'autres concepts numériques. Des baraquements entouraient le terrain, des bâtiments par centaines qui montaient à l'assaut des collines ; vus du haut des airs, ils ressemblaient à des fleurs de bronze aux pétales largement écartés. Des rampes de lancement de missiles se dressaient, attendant le moment d'entrer en action. Des appareils spatiaux auxiliaires étaient groupés à ciel ouvert. L'un d'eux était un chasseur armé dont le mufle atteignait le niveau de la croix, au sommet du clocher de la cathédrale.

— « Il doit appartenir à un vaisseau de ligne en orbite planétaire, » remarqua Heim. « Et si cet appareil est le seul de sa catégorie, c'est que les autres vaisseaux de guerre sont en patrouille dans l'espace. »

— « Je ne vois pas quel parti vous pouvez tirer de cette information, » dit Navarre. « Un simple vaisseau de ligne confère une maîtrise de l'air complète lorsqu'on ne peut lui opposer que des vedettes. Et les nôtres ne sont pas même militaires. »

— « Néanmoins, il est utile de voir à quoi vous avez affaire. Etes-vous certain que leur puissance totale soit concentrée ici ? »

— « Tout à fait certain. Cette région abrite la plupart de nos industries. Il existe des garnisons ailleurs dans certaines mines et usines, de même que des postes d'observation. Mais nos éclaireurs ont déclaré que ces derniers étaient négligeables par eux-mêmes. »

— « Donc... connaissant la densité de population tolérée par les Alérioniens, j'estimerais leur nombre à... voyons... environ cinquante mille individus. Les militaires ne dépassent certainement pas le cinquième de ce chiffre. Ils n'ont guère besoin de plus de défenses. Les travailleurs de type supérieur, ce que nous appellerions des cadres, ingénieurs, etc., sont capables de combattre, mais ils n'ont pas reçu l'entraînement nécessaire. Les individus de classe inférieure ont perdu toute combativité par traitement spécial dès l'enfance. Il ne reste donc, en réalité, que dix mille Alérioniens comme adversaires effectifs. De combien d'hommes pourriez-vous disposer ? »

— « Au moins cent mille — qui seraient détruits avec la plus grande facilité, sitôt qu'ils mettraient le nez hors des forêts. »

— « Je sais. Un fusil ne pèse pas lourd en face de l'artillerie lourde terrestre et aérienne. » Heim fit la grimace.

La vedette se posa sur le ciment au point désigné et s'immobilisa. L'escorte demeura en survol. Navarre se leva.

— « Sortons, » dit-il d'un ton bref, et il se dirigea le premier vers la porte.

Vingt Alérioniens de la classe guerrière attendaient, alignés sur un rang. Leurs corps minces penchés en avant, terminés par une longue queue, étaient moins gracieux que les individus de la race des maîtres ; leur fourrure ne possédait pas le même lustre argenté ; la chevelure blonde, au lieu de ruisseler librement sur les épaules, était nattée sous le casque conique ; les visages quasi humains offraient une certaine beauté mais non pas la joliesse troublante d'un grand seigneur. Les rayons inclinés du soleil transformaient leurs équipements écailleux en autant de plaques incandescentes.

Ils ne dégainèrent pas les épées incurvées qu'ils portaient à la ceinture, ne braquèrent pas leurs fusils sur les arrivants ; ils gardaient une immobilité de statues. Leur officier fit un pas en avant, en exécutant le geste compliqué qui signifiait le respect. Il était plus grand que ses soldats, bien que sa taille n'atteignît pas la moyenne humaine.

— « Vous avez fait bon voyage ? » demanda-t-il en un français assez correct. « Désirez-vous prendre du repos, vous restaurer ? »

— « Non, merci, » répondit Navarre en articulant les syllabes pour permettre à l'étranger de comprendre ses paroles. Comparée à la fluidité des mouvements avec lesquels il se trouvait confronté, sa raideur devenait de l'ankylose. « Nous sommes prêts à commencer les discussions immédiatement. »

— « Cependant il convient tout d'abord de vous conduire à vos quartiers. Près de la résidence des hauts Maîtres du Jardin de la Guerre, nous vous avons préparé des appartements. » L'officier lança un ordre. Plusieurs travailleurs de la classe inférieure apparurent. Ils ne ressemblaient pas le moins du monde à l'idée qu'on se faisait sur Terre des Alérioniens — leurs corps vêtus de noir étaient trop massifs, leurs traits trop rudes, leurs cheveux trop courts, leur fourrure trop terne, leur maintien dépourvu de cette inconscience arrogante qui caractérisait les classes dirigeantes. Ils n'étaient ni serviles ni stupides. Une histoire vieille d'un million

d'années, dont la seule évolution était un mouvement insensible vers une société de plus en plus unifiée, avait adapté leurs gènes mêmes au rôle qu'ils devaient jouer. Si l'on pouvait comparer l'officier à une panthère et ses soldats à des chiens de garde, les ouvriers étaient semblables à des chevaux fougueux.

Dans son rôle d'aide de camp, Vadasz leur désigna les bagages des voyageurs, qu'ils s'empressèrent de décharger. L'officier fit entendre un sifflement, les soldats entourèrent le petit groupe d'humains et s'engagèrent sur le terrain. Ce n'était pas à proprement parler une démarche ; on aurait plutôt dit que leurs corps se mouvaient en bloc comme les différentes parties d'un même organisme. Les rayons d'Aurore venaient frapper les verres de contact qui protégeaient leurs prunelles et transformaient leurs yeux en rubis.

Ceux de Heim ne demeuraient pas inactifs. On apercevait peu de soldats sur les pistes. Certains devaient être de repos et s'acquittaient de l'un de ces rites énigmatiques que constituaient la conversation, le sport et la prière pour un Alérionien de cinquième rang. D'autres étaient de garde aux rampes de lancement de missiles, d'autres en patrouille aérienne. Travailleurs et surveillants s'affairaient de-ci de-là, déchargeant du fret, transportant des lingots de métal sortant d'une fonderie, des pièces de circuits d'une usine vers un atelier de montage, où elles entreraient dans la composition de quelque engin orbital. Leurs machines ronflaient, ferraillaient, grondaient. Et cependant, pour les oreilles d'un homme, le silence était terrifiant. Ni cris, ni bruits de conversations, ni plaisanteries, ni jurons ; parfois un commandement qui ressemblait à une phrase musicale, un grêle motif orchestral enregistré, le clapotis léger de milliers de pieds feutrés.

Vadasz découvrit ses dents dans un sourire ambigu. « *Ils prennent la vie très au sérieux,* » murmura-t-il à l'oreille de Navarre. « *Je parie qu'ils ne font jamais de plaisanteries douteuses.* » (1).

L'officier ennemi lui lança un regard... d'incompréhension.

— « *Taisez-vous !* » (1) dit Navarre.

Mais Vadasz avait probablement raison, pensa Heim. L'humour est le produit d'une certaine distorsion interne. Pour cette immense entité unitaire qu'était l'âme alérionienne, l'humour n'avait pas de sens, était littéralement impensable.

Sauf, peut-être... oui, les membres de la délégation envoyés sur

(1) En français dans le texte. (N.D.T.)

la Terre, et surtout l'amiral Cynbe, avaient à plusieurs reprises lancé quelques traits d'esprit. Mais ils appartenaient à la classe dirigeante. Cela supposait une nette différence avec les autres membres de la race... Mais il chassa ces spéculations d'ordre général pour revenir à des observations plus terre à terre et d'un intérêt plus immédiat.

La randonnée prit fin au pied d'un bâtiment qui s'élevait à une centaine de mètres de la lisière du terrain. Son apparence ne différait guère des autres structures aux multiples courbes qui l'entouraient. A l'intérieur, cependant, il était clair que les pièces avaient été transformées. Les murs étaient recouverts de plastique brut et le parquet conservait encore les empreintes des parterres de fleurs qui avaient été enlevés. Les meubles, une salle de bains, un éclairage à la mode terrestre, le tout prélevé sur les maisons d'habitation, étaient disposés avec une précision toute géométrique, susceptible, dans la pensée des Alérioniens, de plaire aux hommes. « Ici vous seront apportées nourriture et boissons, » dit l'officier de sa voix chantante. « Si vous désirez vous rendre ailleurs, ces gardes qui sont postés à l'extérieur, vous accompagneront. »

— « Je n'aperçois aucun appareil d'intercommunication, » dit Navarre.

— « Il n'en existe pas. Des entretiens secrets avec les habitants des forêts ne sont pas tolérés. Dans l'intérieur du camp, vos gardes se chargeront de porter les messages. Maintenant nous devons procéder à la fouille de vos bagages et de vos personnes. »

Navarre rougit. « Comment ? Ces mesures constituent une violation de toutes les règles établies. »

— « Ici n'ont cours que les règles de la Grande Société. Ci ces conditions ne vous conviennent pas, vous pouvez retourner à vos montagnes. » Il était difficile de discerner si la voix grêle avait pris un ton insultant, mais Heim n'en croyait rien. Il s'agissait pour l'officier d'une simple déclaration de fait.

— « Très bien, » dit Navarre. « Nous nous soumettons en protestant. Mais nous vous revaudrons cela lorsque la Terre vous aura vaincus. »

L'Alérionien ne prit pas la peine de répondre. Pourtant, chose étrange, la fouille ressembla plutôt à une série de caresses.

Aucun objet de contrebande ne fut découvert sur les membres de la délégation, pour la simple raison que cette contrebande n'existait pas. La plupart des colons furent surpris en entendant l'offi-

cier déclarer : « Si vous y consentez, nous allons maintenant quérir les Maîtres de l'Intelligence. » Heim, qui se souvenait de rencontres précédentes, ne le fut pas. Les grands seigneurs alérioniens s'étaient toujours montrés plus souples que leurs interlocuteurs humains. Avec une civilisation à ce point rigide derrière eux, ils pouvaient se le permettre.

— « Ah !... mais qui sont-ils au juste ? » demanda Navarre pour temporiser.

— « Ce sont les membres de l'*imbiac* de la défense planétaire et spatiale. Immédiatement au-dessous d'eux, vient le premier opérateur technique. Ils disposent en outre d'informateurs et de conseillers, » répondit l'officier. « N'existe-t-il pas chez vous une organisation similaire ? »

— « Je parle au nom du corps de Police Planétaire qui constitue le gouvernement de la Nouvelle-Europe, » dit Navarre. « Ces messieurs sont mes experts, conseillers et assistants. Mais tous les accords qu'il m'adviendra de signer devront être ratifiés par mes supérieurs. »

De nouveau, le visage androgyne, qui paraissait tellement incongru sur un corps d'animal, trahit un certain relâchement des traits que l'on pouvait prendre pour de la perplexité. « Venez-vous ? » demanda la voix chantante.

— « Pourquoi pas ? » dit Navarre. « Veuillez rassembler vos documents, je vous prie, messieurs. » Il sortit en faisant claquer ses talons sur le sol.

Heim et Vadasz se présentèrent simultanément à la porte. Le ménestrel s'inclina. « Après vous, mon cher Alphonse, » dit-il. L'autre hésita. Mais non, il fallait sauver la face. « Après vous, mon cher Gaston. » Ils poursuivirent leurs simagrées pendant quelques secondes.

— « Procédez-vous à un rite ? » demanda l'officier.

— « Un rite très ancien. » Vadasz poursuivit son chemin côte à côte avec lui.

— « Je ne me doutais pas qu'ils fussent en honneur dans votre race, » avoua l'officier.

— « Permettez-moi de vous dire... »

Et le ménestrel entama une discussion animée. *Il joue son rôle à la perfection,* se dit Heim à regret.

Pour chasser le Hongrois de son esprit, il regardait droit devant lui, détaillant l'immeuble vers lequel ils se dirigeaient. En contras-

te avec le reste, il s'élevait en une simple courbe élancée, coiffée par un symbole rappelant un vieil idéogramme chinois. Les parois n'étaient pas en bronze brut mais leur surface était creusée de rainures microscopiques qui leur donnaient un aspect papillotant et une iridescence déconcertante. Il comprit que c'était de là que venait la musique qui planait sur le port, selon des gammes inimaginables pour l'homme.

Aucune sentinelle n'était visible. Un Alérionien n'avait rien à craindre de ses inférieurs. Le mur se dilatait pour livrer passage à ceux qui s'approchaient et se refermait derrière eux.

Il n'existait aucune chambre de décompression. Les occupants avaient dû trouver plus simple de s'adapter, peut-être avec le secours de drogues, à l'atmosphère pesante et humide de cette planète. Un vestibule s'élevait en pente douce, faiblement éclairé par la lumière rouge qui tombait d'un plafond parabolique. Le sol était garni d'un gazon vivant et duveteux ; les murs, de plantes grimpantes et de fleurs phosphorescentes qui ondulaient lentement au rythme de la musique et emplissaient l'air de leurs parfums. Les membres de la délégation humaine se groupèrent plus étroitement, comme pour chercher du réconfort dans la proximité de leurs semblables. Silencieux et fantomatiques, ils se dirigeaient en compagnie de leurs gardes vers la chambre du conseil.

Celle-ci se développait comme une grotte, dont la voûte se perdait dans l'ombre, mais où des étoiles artificielles scintillaient d'un éclat hivernal. L'intérieur était un vague et mouvant labyrinthe d'espaliers, de buissons, de berceaux de verdure. L'unique lumière provenait d'une fontaine disposée au centre, dont les eaux écarlates jaillissaient à cinq mètres de hauteur, à partir d'une vasque sculptée en forme de bouche ouverte, pour retomber en pluie sur tous les coins de la jungle, qu'elles remplissaient de leur clair murmure et du crépitement des gouttes sur les feuilles. Faisant le tour de la pièce, Heim crut entendre les vrilles des plantes grimpantes bruire dans l'ombre, au-dessus de sa tête.

Les seigneurs conquérants se tenaient en équilibre sur leurs queues et leurs pieds griffus, attendant l'arrivée des délégués. Ils étaient au nombre d'une demi-douzaine en tout. Aucun d'eux ne portait d'insigne spécial témoignant de son rang, mais la lumière se jouait avec amour sur les tissus de brocard, les cheveux lustrés et les fourrures blanches constellées d'argent. Les visages angéliques étaient au repos, les yeux d'émeraude d'une fermeté rigoureuse.

Les officiers firent la génuflexion en leur honneur, tandis que les soldats inclinaient leurs armes. Quelques mots chantants furent prononcés. Les gardes reculèrent dans l'obscurité et les humains demeurèrent seuls.

L'un des maîtres alérioniens poussa un sifflement en courbant le dos. Mais, sa surprise ne dura qu'une seconde. Il s'avança pour se mettre en pleine lumière. Un rire chaud et bas le secouait.

— « Capitaine Gunnar Heim, » roucoula-t-il en anglais. « Quelle coïncidence ! Voilà que le hasard nous met de nouveau face à face. Vous vous souvenez peut-être de Cynbe ru Taren ? »

6

L'UNIVERS de Heim était à ce point réduit en miettes qu'il était à peine conscient de ce qui venait de se passer. Dans la pénombre rougeâtre, les Alérioniens échangeaient des interjections en forme de trilles. L'un d'eux cria un ordre à l'adresse des gardes. Cynbe s'y opposa d'un geste impérieux. Par-dessus le tumulte de son sang, Heim entendit l'amiral murmurer : « Vous voudriez les abattre sur-le-champ, mais il ne faut pas. En vérité on ne peut les libérer ; vous êtes des prisonniers de guerre respectés. » D'autres phrases chantantes suivirent, et enfin les humains furent reconduits à leurs quartiers. Mais Heim demeura sur place.

Cynbe congédia ses collègues et tous les assistants, à l'exception de quatre soldats. Déjà la transpiration avait séché sur la peau du capitaine, son pouls s'était ralenti, et le premier sentiment de désespoir total avait fait place à une vigilance d'acier. Il croisa les bras sur sa poitrine et attendit.

Le seigneur alérionien s'approcha de la fontaine, où son corps se découpait sur un fond de flammes liquides. Il joua un instant avec une branche fleurie. On n'entendait que le son de la musique, le bruit de l'eau et la palpitation d'ailes invisibles. Un long moment s'écoula. Puis il dit d'une voix douce, sans regarder son interlocuteur :

— « Je suis venu ici pour diriger la chasse contre vous, le chasseur. J'espérais vous rencontrer dans l'espace et m'entretenir avec vous à coups de canon. Pour quelle raison êtes-vous venu sur ce sol ingrat ? »

— « Attendez-vous de moi que je vous donne mes raisons ? » demanda sèchement Heim.

— « Nous sommes de la même trempe, vous et moi. Je dois manquer à ma parole, à mon grand regret, et vous garder prisonnier. Pourtant votre présence pouvait présager qu'il s'agissait ici de véritables négociations. »

— « C'était en effet le cas. Je me suis trouvé sur place par hasard. Mais vous n'avez pas le droit de retenir mes collègues de la Nouvelle-Europe. »

— « N'ergotons pas pour des vétilles. Nous sommes au-dessus de cela. Si je rends la liberté à vos compagnons, ils avertiront votre vaisseau de guerre. Et nous ne pouvons lui opposer que mon croiseur *Jubalcho*. Bien qu'il ignore ce qu'il est advenu de vous, qui êtes son âme, le *Fox II* n'en existe pas moins. J'aurai ainsi le temps de rassembler mes forces dispersées. »

Heim avait la respiration sifflante. Cynbe se retourna. Ses yeux le sondaient comme deux armes à feu.

— « Qu'en pensez-vous ? »

— « Rien ! » répondit rageusement Heim.

Il s'imagine que j'ai posé le Fox II *sur la planète,* pensait-il. *C'est normal. Ignorant l'astuce que nous avons employée grâce au météore, il doit supposer qu'un engin très rapide ou très petit a seul pu se glisser entre ses défenses. Et pourquoi serais-je venu en vedette ? Posté à la surface, le* Fox *pourrait faire de terribles ravages, cribler cette base de missiles, et ajuster son vaisseau amiral comme à la cible. Je ne sais quel avantage j'obtiendrai à le laisser dans l'erreur... mais c'est le moment ou jamais de marcher à l'intuition. Jouons serré, puisqu'il ne nous reste plus que notre vieil esprit rouillé.*

Cynbe l'étudia pendant un instant. « Je n'oserai pas attendre longtemps avant de passer à l'action, » dit-il, « et mes vaisseaux sont loin. »

Heim se contraignit à prendre un ton sarcastique.

— « La portée limite d'un maser est d'environ vingt millions de kilomètres. Au-delà, l'erreur sur la position d'un vaisseau devient trop importante. D'autre part, il n'existe aucun moyen de repérer un navire en accélération jusqu'au moment où il se trouve à ce point rapproché qu'il suffit d'employer un détecteur ordinaire. Ses coordonnées se modifient trop vite et comportent trop d'éléments imprévisibles, comme les manœuvres pour éviter les météorites. Il

s'agit donc de savoir de combien d'unités vous disposez sur des orbites connues, à moins de vingt millions de kilomètres. »

— « Ne m'insultez pas, » dit Cynbe. Il s'approcha du mur, écarta un rideau de fleurs et enfonça les boutons d'un informateur automatique. L'appareil fit entendre son verbiage et produisit un document imprimé. L'amiral demeura quelques instants à lire les symboles d'un air pensif. « Nous pouvons atteindre le croiseur *Inisant* et le lance-missiles *Savaidh.* Quant aux autres, ils poursuivront leur chemin dans l'ignorance, et rentreront les uns après les autres pour ne trouver que les cendres de la bataille. »

— « Quelles sont les coordonnées de ces deux vaisseaux ? » demanda Heim. Surtout, il s'efforçait de dominer la fièvre qui bouillonnait en son sang. Elle le tourmentait — pas assez cependant pour l'empêcher de graver les chiffres dans sa mémoire — lorsque Cynbe donna lecture en anglais des éléments orbitaux et des positions actuelles.

— « J'ai envoyé mes frères de race pour les convoquer, » poursuivit l'Alérionien. « Au maximum d'accélération positive et négative, le *Savaidh* se mettra en orbite autour de la Nouvelle-Europe dans dix-huit heures, et l'*Inisant* dans vingt-trois. Je ne pense pas que l'équipage du *Fox* s'inquiétera de votre absence d'ici là. Que votre vaisseau fasse le plus petit mouvement, et tous les feux de l'enfer s'abattront aussitôt sur lui. Lorsque nous serons prêts à frapper, nous lancerons un appareil détecteur qui explorera toute la surface de la planète afin de trouver son repaire. »

Sa voix ne contenait aucune menace. Elle se fit plus douce.

« Je vous dis cela dans l'espoir, oh ! bien faible, que vous me le livrerez. Il a vaillamment combattu ; peu glorieuse serait sa mort loin des étoiles. »

Heim pinça les lèvres et secoua la tête.

« Que puis-je vous proposer en échange de la capitulation ? » demanda Cynbe avec tristesse. « A moins que par hasard vous ne vouliez de mon amour ? »

— « Que diable ! » s'exclama Heim.

— « Nous sommes tellements seuls, vous et moi, » dit Cynbe de sa voix chantante. Pour la première fois une nuance de mépris se fit jour dans son accent, tandis que d'un geste de la queue il indiquait les guerriers qui se tenaient dans la pénombre, le visage de bois et le regard atone. « Pensez-vous que j'aie quoi que ce soit

de commun avec cette engeance ? »

Il se rapprocha de son pas glissant. Les jeux lumineux de l'eau se jouaient sur ses boucles luisantes et la déconcertante beauté de ses traits. Ses grands yeux s'attardèrent sur l'homme.

« Ancienne est Alérion, » dit-il, « très, très ancienne. Les étoiles naines rouges ont connu une très longue existence, et la vie est apparue très tard dans une clarté aussi faible. Une fois que nous avons fait notre apparition sur une planète où les mers avaient disparu, où les fleuves n'étaient plus qu'à l'état de ruisseaux au milieu d'un désert, dans un monde avare d'air, d'eau, de métaux, de vie — notre espèce est demeurée pendant des siècles innombrables dans un état de sauvagerie primitive. Longue fut la machine à venir à notre secours. Ce que vous avez accompli en quelques siècles nous a demandé des dizaines de milliers d'années ; quand nous fûmes parvenus à ce point, un million d'années s'étaient enfuies. Une seule et unique société avait survécu, après avoir absorbé toutes les autres, et la puissance de la machine a fait peser sur nous un joug impossible à rompre. Les Errants prirent le chemin des étoiles, les Intelligents prirent un vaste développement, et pourtant ce n'étaient là que de petites vagues à la surface d'une civilisation dont les racines plongeaient dans l'éternité. La Terre vit pour accomplir ses desseins, Alérion pour demeurer inchangée. Comprenez-vous cela, Gunnar Heim ? Sentez-vous à quel point vous êtes pour nous l'hiver ultime ? »

— « Je... Vous voulez dire... » Les doigts de Cynbe se posèrent sur le poignet de l'homme comme un souffle. Il sentit ses poils se hérisser et chercha un point d'appui dans un monde qui soudain vacillait sous lui. « Mon Dieu, on a échafaudé des théories à ce sujet. C'est-à-dire que, selon certains, vous réagissez parce que nous menaçons votre stabilité. Mais cela n'a pas de sens. Nous pourrions parvenir à un compromis, si vous ne désirez rien d'autre que d'être laissés en paix. Mais vous, vous avez entrepris de nous chasser de l'espace. »

— « C'est pour nous une nécessité inéluctable. Le bon sens, la raison, la logique, sont-ils autre chose que les instruments du plus ancien des instincts ? Si des races moins puissantes que la nôtre évoluent, nous n'y voyons rien d'autre qu'une pullulation d'insectes. Mais vous, vous qui en dix ou vingt mille ans, une fraction de seconde dans l'éternité, êtes partis des cavernes pour brandir des armes susceptibles d'ébranler les planètes, comme vous brandissiez autrefois la hache de guerre en silex, vous vous abattez sur

les étoiles comme un vol de sauterelles et vos rêves s'étendent sur le cosmos tout entier. Cela, nous ne pouvons pas le permettre ! Notre instinct pressent la ruine dans la perspective de n'être plus qu'une simple petite enclave, livrée pieds et poings liés à la merci de coureurs de galaxies. Feriez-vous, pourriez-vous faire confiance à une race devenue puissante qui se repaît de cerveaux vivants ? Alérion n'est pas davantage capable de se fier à une race dont les appétits n'ont pas de limite. Vous devez être rejetés dans votre propre planète, et peut-être dans vos cavernes et votre poussière. »

Heim rompit la faible étreinte, serra les poings et gronda :

— « Et après cet aveu, vous osez parler d'amitié ? »

Cynbe lui fit face, mais sa voix avait moins de fermeté lorsqu'il reprit : « Jusqu'à présent, j'ai parlé au nom d'Alérion. Mais ce n'est certainement pas la vérité. Car lorsque, pour la première fois, nous est apparu le danger que vous constituez pour nous, il devint également clair que ceux qui avaient reçu une formation rigide, chacun pour un élément de la Grande Société, devaient s'incliner devant vous qui n'avez pas les mains liées et ne craignez pas la nouveauté. Je fais partie de la catégorie des Maîtres qui fut créée de façon à pouvoir penser et agir comme les hommes et les battre à leur propre jeu. » Il frappa ses mains l'une contre l'autre. « Solitude, solitude ! »

Heim le contempla dans sa beauté et sa désolation, et ne trouva aucun mot pour tempérer sa douleur.

« Ne devinez-vous pas à quel point je me sens seul ? » demanda farouchement l'Alérionien. « Moi qui pense plus à la manière des Terriens que quiconque, sauf ceux qui ont été créés à ma ressemblance. Ne savez-vous pas quelle prodigieuse dilection était la mienne de me trouver sur Terre, de me mêler à des esprits qui, eux non plus, n'avaient pas d'horizons, me plonger dans vos livres, de me livrer à l'enchantement de votre musique et de tous vos arts plastiques ? C'est un terrain aride que le nôtre, Maîtres Cerveaux du Jardin de la Guerre ; nul ne peut descendre de nous pour troubler la paix d'Alérion ; cependant eussions-nous été dotés des forces de la vie que notre volonté et notre fureur eussent égalé les vôtres, et lorsque nous nous rencontrons, ces forces nous lient par des rites que connaissaient les combattants des Thermopyles. Mais... lorsque vous m'avez capturé, que j'ai servi de rançon en échange de la liberté de votre fille... je me suis aperçu plus tard que cela aussi, c'était un rite. »

Heim fit un pas en arrière. Un ruisseau de glace coulait le long de sa colonne vertébrale et dans tous ses nerfs.

Cynbe se mit à rire. Et ce son avait quelque chose d'extraordinairement mélodieux. « Je ne voudrais pas vous effrayer, capitaine du *Star Fox* ; je ne vous offre que ce que vous voudrez bien prendre. » Et avec la plus grande douceur : « Amitié ? Conversation ? La faveur de cheminer ensemble ? Je ne vous demanderai jamais de trahir votre peuple. Je pourrais vous faire arracher l'aveu des renseignements que vous possédez, de vos plans. Loin de moi cette pensée ! Croyez bien que vous êtes un prisonnier et qu'il ne peut vous arriver aucun mal dont celui qui vous a capturé et qui pourrait être votre ami ne soit averti. »

Mon Dieu, pensa Heim. Les sons ne lui parvenaient plus que comme une rumeur lointaine ou à travers le voile de la fièvre. *Accordez-moi quelque temps... et je pourrai me servir de lui.*

« Souvenez-vous, » dit Cynbe d'un ton pressant, « ma puissance est grande sur Alérion. Peut-être pourrai-je un jour élever une muraille pour protéger la race dont vous êtes sorti et ainsi lui épargner l'anéantissement. »

Non ! Pur réflexe. *Je ne le ferai pas. Je ne pourrais pas !*

Cynbe tendit le bras. « Serrez-moi la main comme vous le fîtes autrefois, » implora-t-il. « Donnez-moi votre parole que vous ne chercherez pas à vous enfuir ni à prévenir vos compagnons, et nul garde ne suivra plus vos pas ; vous pourrez librement circuler dans nos camps et nos vaisseaux. »

— « Non ! » éclata Heim.

Cynbe recula. Ses dents brillèrent. « Vous faites montre de bien peu d'honneur, » murmura-t-il.

— « Je ne puis vous donner ma parole, » dit Heim. *Il vaut mieux ne pas se l'aliéner complètement. Une chance peut se présenter. Il vaut mieux mourir en tentant de s'échapper que...* Une idée fulgurante lui traversa le cerveau. Elle s'était évanouie avant qu'il ait eu le temps de l'identifier. Dans ses efforts pour la retrouver, la sueur ruisselait de nouveau sur son corps et son cœur battait à se rompre.

En dépit de la tension qui mettait ses muscles à la torture et transformait en vision de cauchemar le décor de la pièce, il dit sèchement : « A quoi cela servirait-il ? Je ne vous considère pas comme un idiot. Vous ne manqueriez pas de suivre tous mes pas d'un œil vigilant. N'est-il pas vrai ? »

Un homme aurait pu s'irriter d'une telle réponse, mais Cynbe se contenta de rire. « C'est la vérité, du moins tant que le *Fox II* ne serait pas détruit. Mais plus tard, lorsque nous nous connaîtrions mieux mutuellement... »

Heim avait saisi sa pensée qui lui fit l'effet d'un coup en plein visage. Il ne pouvait s'arrêter à soupeser ses chances qui devaient être des plus ténues et sans doute perdrait-il la vie dans l'aventure. *Essayons toujours. Aucune obligation ne me retient pour l'instant. Et si la partie me semble perdue d'avance, je renoncerai simplement à ma tentative.*

Il passa une langue sèche sur des lèvres plus sèches encore et dit : « Il me serait impossible de vous donner ma parole, à aucun moment. Vous ne pensez pas en humain, Cynbe, sinon vous sauriez pourquoi. »

Des membranes obscurcirent les yeux de l'amiral. La tête dorée s'affaissa. « Mais au cours de votre histoire, les ennemis n'ont-ils pas toujours respecté les lois de l'honneur, éprouvé de l'admiration les uns pour les autres ? » protesta la voix musicale.

— « Je n'en disconviens pas. D'ailleurs, je serais très heureux de vous serrer la main. » Chose curieuse, il était sincère, et lorsque les quatre doigts fuselés s'enroulèrent autour des siens, Heim ne les relâcha pas immédiatement. « Mais il m'est impossible de capituler devant vous, même verbalement, » dit-il. « Ce sont sans doute mes propres instincts qui me l'interdisent. »

— « Non. Des hommes ont souvent... »

— « Je vous le répète, il s'agit d'un sentiment que l'on ne peut traduire en mots. Il m'est impossible de vous comprendre lorsque vous dites que les hommes sont horribles aux yeux des Alérioniens, de même que ce que j'essaie de vous dire dépasse votre entendement. Pourtant vous m'avez donné une idée rudimentaire. Peut-être pourrais-je à mon tour donner une vague notion de... ce que ressent un homme dont les frères ont perdu leur foyer. »

— « Je vous écoute. »

— « Mais il faudra que je vous montre. Les symboles, les... Vous ne possédez aucune religion telle que les hommes les conçoivent, n'est-ce pas ? C'est un exemple entre cent. Si je vous montrais des objets que vous pourriez voir et toucher, si je tentais de vous expliquer ce qu'ils représentent... Eh bien, que diriez-vous d'une petite promenade à Bonne Chance ? »

Cynbe recula d'un pas. Soudain il avait pris l'allure d'un chat.

Heim se moqua de lui d'un geste en couperet.

« Vous avez peur que je tente de m'enfuir ? Amenez des gardes, bien entendu. Si vous n'osez pas, n'en parlons plus. » Il se retourna à demi. « Il vaut mieux que j'aille rejoindre mes pareils. »

— « C'est du chantage, » s'écria Cynbe.

— « Non. Je vous dis d'aller au diable, rien d'autre. Le malheur, c'est que vous ne savez pas ce que vous avez fait de cette planète. Vous n'êtes pas capable de le savoir. »

— « *Arvan !* » Heim ne pouvait discerner dans quelle mesure cette explosion exprimait la fureur ou d'autres sentiments. « Je relève le défi. Partons à l'instant même ! »

Une vague de faiblesse enveloppa Heim. *Ouf ! Je ne me suis donc pas trompé en analysant sa psychologie ! Endre n'aurait pas mieux réussi.*

— « Très bien, » dit-il, tremblant encore intérieurement. « Je désire que vous vous rendiez compte, autant que possible, de la situation. Ainsi que vous l'avez déclaré vous-même, votre influence vous permettrait de soutenir la Terre, si le sort des armes nous était contraire. Si au contraire votre nation succombe... la chose n'a rien d'impossible ; notre Marine est supérieure à la vôtre, si seulement nous avions le cran de l'utiliser — j'aurais quelque voix au chapitre lorsqu'il s'agirait de régler le sort d'Alérion. Emmenons Vadasz, vous vous souvenez certainement de lui. »

— « Oui. J'ai remarqué sa présence dans la délégation, si je n'ai pas compris son utilité. Pour quelle raison désirez-vous sa présence ? »

— « Il a l'élocution plus facile que moi. Peut-être pourra-t-il se faire plus facilement comprendre de vous. » *Il parle l'allemand que je connais un peu. Cynbe sait l'anglais, le français, et sans doute un peu l'espagnol... Mais l'allemand ?*

L'amiral haussa les épaules et donna un ordre. Un soldat salua, et prit la tête de ses camarades qui accompagnèrent les chefs.

Ils descendirent le vestibule, débouchèrent dans le matin, s'engagèrent sur le terrain, en direction d'une vedette militaire. Cynbe s'arrêta, afin de glisser des verres de contact sur ses prunelles adaptées à la lueur rouge d'une étoile naine.

Vadasz attendait en compagnie des gardes. Il semblait petit, voûté et vaincu. « Que se passe-t-il, Gunnar ? » demanda-t-il d'une voix morne.

Heim lui expliqua. Un moment son visage exprima la perplexité.

Puis l'espoir s'alluma dans ses yeux. « Quelle que soit votre idée, je suis entièrement avec vous, » dit-il en gardant un visage de bois.

Une demi-douzaine de soldats prirent place à l'arrière du véhicule. Cynbe s'assit au poste de commande. « Déposez-nous sur la place, » suggéra Heim, « nous poursuivrons notre promenade à pied. »

— « Vous êtes des gens étranges, » dit Cynbe de sa voix chantante. « Nous pensions vous avoir sondés et compris, nous avions cru que votre faiblesse et votre courte vue vous mettaient à notre merci, et puis le *Fox II* est parti dans l'espace et à présent... »

— « Les Alérioniens de toutes classes, sauf la vôtre, sont des êtres stéréotypés, » dit Vadasz, « tandis que chaque homme est à lui seul un univers. »

Cynbe ne répondit pas. La vedette décolla.

Elle se posa quelques minutes plus tard. Le petit groupe mit pied à terre.

Le silence régnait sous un ciel immense. Des feuilles mortes couvraient la chaussée, obturant une fontaine tarie. Un orage avait mis à mal les éventaires du marché, renversé les tables et les chaises aux terrasses des cafés, déchiré les gais petits parasols. Seule la cathédrale s'élevait impavide.

Cynbe prit la direction du porche. « Non, » dit Heim, « nous visiterons l'église en dernier. »

Il prit le chemin de la rivière. Des détritus crissaient sous ses semelles, les murs leur renvoyaient l'écho de leurs pas. « Ce spectacle vous laisse-t-il indifférent ? » demanda-t-il. « Des hommes ont vécu ici. »

— « Ils ont été chassés, » répondit Cynbe. « Une cité déserte me cause, à moi Alérionien, une peine affreuse. Et pourtant, Gunnar Heim, était-ce un... éphémère ? Se peut-il que dans votre rage vous ayez abandonné l'œuvre de moins d'un siècle ? »

— « La ville était en voie de se développer, » dit Vadasz.

Heim fit une grimace.

Un petit tas d'os gisait sur le trottoir. Heim l'indiqua de la main. « Voici ce qui reste d'un pauvre chien, » dit-il. « Il s'est demandé où ses dieux avaient bien pu passer et les a attendus. Ensuite il est mort de faim. C'est votre faute. »

— « Vous mangez bien de la viande, » riposta Cynbe.

Une porte grinça, battant au gré de la brise. On voyait à l'intérieur la plus grande partie du mobilier, gris de poussière et souillé

par la pluie. Près du seuil, gisaient les restes d'une vieille poupée de chiffons. Heim sentit les larmes lui monter aux yeux.

Cynbe lui effleura la main. « Je me souviens très bien de ce que vos enfants représentent pour vous, » dit-il.

Heim poursuivait sa route à longues enjambées. « Les hommes vivent en grande partie pour leurs enfants, » dit Vadasz.

L'esplanade apparut. Derrière le garde-fou, le Carsac roulait large et murmurant, vers la baie. Le soleil se reflétait sur sa surface tel un appel de trompette lumineux.

C'est le moment, se dit Heim. Le sang rugissait dans ses artères. « L'un de nos poètes a exprimé ma pensée, » dit-il, puis il commença d'une voix lente : « *Wenn wir sind an der Fluss gekommen, und im Falls wir die Möglichkeit sehen, dann werden wir ausspringen und nach dem Hafen Schwimmen.* »

Il n'osa pas se retourner pour voir comment Vadasz avait réagi. Il entendit vaguement Cynbe demander nonchalamment :

— « Quel est le sens de ce poème ? »

Et Vadasz de répondre avec le plus parfait sang-froid :

— « Un homme digne de ce nom n'abandonne jamais l'espoir contenu dans ses reins, tant que toute virilité n'est pas morte en lui. »

Bravo, ménestrel ! s'écria intérieurement Heim. Mais il avait surtout conscience des fusils braqués dans son dos.

Ils reprirent leur promenade vers l'est, le long de la berge.

— « Cependant, » dit Cynbe, « je n'éprouve aucune appréhension. Les Alérioniens, eux aussi, mènent leur vie en fonction de ces vies à venir. Je ne vois pas la différence. »

Heim ne pensait pas pouvoir celer son dessein beaucoup plus longtemps. L'occasion semblait raisonnablement propice — à tout prendre, mieux valait encore s'anéantir dans les ténèbres et en finir avec cette peur obsédante.

Il s'arrêta et se pencha sur le garde-fou. « La différence, » dit-il, « vous la trouverez dans un texte du même poète : *Ich werde diesen Wesen in das Wasser sturzen. Dann springen wir beide.* La traduction est difficile. Mais, voyez donc là-bas ! »

Vadasz les rejoignit. Une nuance de gaieté plissait imperceptiblement ses lèvres, mais il dit gravement : « Le poème est tiré d'un ouvrage d'Héraclite : *Nul ne se baigne deux fois dans le même fleuve.* »

— « J'ai lu cela quelque part, » dit Cynbe en frissonnant, « j'ai rarement vu exprimer une pensée d'une telle désespérance. »

— « Voyez-vous ? » dit Heim en posant la main sur son épaule en l'invitant par une douce pression à se pencher à son tour. Son regard se porta sur la surface de l'eau et y demeura comme hypnotisé. « Voici un symbole humain fondamental pour votre gouverne, » dit-il. « Un fleuve qui se dirige vers la mer est susceptible d'inonder une région entière, si vous élevez des digues. Mouvement, énergie, destinée, c'est l'image du temps lui-même. »

— « Si nous avions connu cela sur Alérion... » murmura Cynbe. « Notre monde n'a jamais engendré que des pierres sèches. »

Heim referma ses doigts sur son cou. La main libre de l'homme vint s'abattre avec un claquement sur le garde-fou. Un élan puissant du bras et de l'épaule les entraîna par-dessus bord. Heim plongea dans le courant en même temps que Cynbe.

7

Le poids de ses bottes l'entraîna sous la surface. Abandonnant sa prise sur l'Alérionien, il se débattit, luttant à tâtons avec les fermoirs de ses chaussures. De verte, la lumière devint brune et disparut. Le flot coulait autour de lui, puissant et frais, l'entraînant dans une suite de culbutes. La première botte céda, puis la seconde. Il remonta vers la surface à force de bras et de jambes. Ses poumons semblaient sur le point d'éclater. Bouffée par bouffée réticente, il laissa l'air s'échapper. Son esprit commençait à battre la campagne. Son visage émergea de l'eau, mais juste ce qu'il fallait pour vider ses poumons et les remplir à nouveau d'air frais. Il n'aperçut que la rive et plongea de nouveau pour nager entre deux eaux.

Il réitéra par trois fois la même manœuvre avant de se risquer à chercher du regard Vadasz. Il secoua la tête pour chasser le liquide de ses cheveux et de ses yeux et poursuivit sa progression en crawlant. Au-dessus du ciment teinté, qui contenait le fleuve de part et d'autre, les arbres captaient les rayons du soleil en vert et or. Quelques faîtes de toits apparaissaient au-dessus des feuillages, mais au-dessus de lui il n'y avait que le ciel d'un bleu infini.

Peu de temps après, la tête de Vadasz surgit au-dessus du flot.

Heim lui fit signe et continua de brasser l'eau vigoureusement jusqu'au moment où il atteignit un pont. La voûte le mettait provisoirement à l'abri des poursuivants. Il prit pied sur une cale et marcha vers le sec. Le ménestrel le rejoignit, essoufflé.

— « *Karhoztatas*, vous filez comme si le diable en personne était à vos trousses ! »

— « N'est-ce pas le cas ? Heureusement, la vue des Alérioniens n'est pas fameuse dans cette lumière. Les verres de contact en émoussent la crudité, mais Aurore émet moins de ces infra-rouges, auxquels leurs rétines sont particulièrement sensibles, que leur soleil natal. » Heim éprouvait un certain soulagement à proférer ces considérations scientifiques. Il avait l'impression, ce faisant, de n'être plus un animal traqué, mais un tacticien militaire. « Néanmoins, il serait prudent de demeurer autant que possible à couvert et de nous séparer. Vous connaissez le vieux Quai des Coquillages ? Il est toujours là ? Parfait. C'est là que nous nous retrouverons. Si l'un de nous y attend une heure, c'est que l'autre aura fait l'acquisition d'une ferme. »

Puisque Vadasz semblait plus épuisé que lui-même, Heim partit le premier. Il ne se hâtait pas, se contentant en grande partie de se laisser emporter par le courant, si bien qu'il atteignit l'embouchure du fleuve en bonne forme ; à tel point qu'il s'émerveilla des conditions quasi miraculeuses de son évasion. Il passa son temps, sous le dock, à admirer les jeux étincelants de la lumière sur l'eau, les rangées de mâts, la fraîcheur de la chape humide qui enveloppait son corps, les aspérités de la poutrelle à laquelle il s'accrochait, le clapotis des vagues contre les coques aux couleurs vives. L'inquiétude commençait à peine à le gagner (*Tonnerre, j'aurais dû faire part à Endre de ce que je sais !*) lorsque le Magyar arriva à son tour.

— « Ne pensez-vous pas qu'ils nous chercheront ici en tout premier lieu ? » demanda Vadasz.

— « J'en doute, » dit Heim. « N'oubliez pas qu'ils sont originaires d'une planète desséchée. L'idée ne leur viendrait pas facilement qu'on puisse utiliser l'eau autrement que pour boire ; vous remarquerez qu'ils n'ont pas tiré parti des ressources que leur offraient les transports fluviaux et maritimes qui soulageraient pourtant leurs cargos aériens. Ils supposeront que nous avons regagné la rive à la première occasion, pour nous réfugier dans la ville. Néan-

moins, il convient de ne pas moisir ici et de trouver un bateau en état de marche. »

Heim prit le risque de prendre pied sur le quai pour jeter un regard d'ensemble sur le port. Il remarqua un bateau de plaisance de bonne apparence, un submersible à ailes immergées. Une fois sous la surface, aucun des appareils dont disposaient les Alérioniens ne pourrait les détecter.

— « Peut-on pénétrer à l'intérieur ? » demanda le ménestrel qui s'était approché à la nage.

— « Oui, il n'est pas fermé. Les plaisanciers se font mutuellement confiance. » Heim défit les amarres, repoussa le toit et tendit une main à Vadasz. Ils se laissèrent tomber dans la cabine et fermèrent la glasite. « Maintenant vous voudrez bien vérifier la radio, pendant que je jette un coup d'œil sur le moteur. »

Une année d'abandon n'avait guère causé de dommage à la machine. En fait, le soleil avait chargé ses accumulateurs au maximum. La cale était dans un état de saleté repoussante, mais on pouvait s'en accommoder. « Ma première idée était de dénicher un poste émetteur dans la ville, de prévenir le camp, et de nous perdre ensuite dans la nature, en espérant ne pas être traqués ni mourir de faim, » dit-il, « mais à présent — tonnerre de sort, rien ne dit que nous ne pourrons pas rentrer en personne ! Il sera, en tout cas, plus difficile à l'ennemi d'intercepter notre message et de lancer sur nous une bombe à tête chercheuse, si nous nous trouvons en pleine mer. En route. »

Le moteur ronfla. Le bateau prit le large. Vadasz regardait anxieusement à travers le dôme. « Pour quelle raison ne nous donnent-ils pas la chasse à cor et à cris ? »

— « Je vous l'ai déjà expliqué. Ils n'ont pas encore deviné notre manœuvre. D'autre part, après le traitement que j'ai fait subir à Cynbe, la plus grande confusion doit régner chez eux. »

Néanmoins, Heim n'était que trop heureux de laisser les obstacles derrière lui et d'immerger son bateau. Il engagea l'engin à la plus grande profondeur admissible et régla le pilote sur un cap sud-est ; après quoi il se mit en devoir de dépouiller ses vêtements trempés.

Vadasz le considérait avec admiration.

— « Gunnar, » dit-il d'une voix qui semblait proche des larmes, « je composerai une ballade pour célébrer cet exploit. Elle ne vaudra sans doute pas grand-chose. Néanmoins, on la chantera dans

mille ans. Car votre nom vivra encore dans la mémoire des hommes. »

— « Allons, Endre, ne me faites pas rougir. »

— « Non, il faut que je dise la vérité. Comment diable vous est venue l'idée d'une tentative aussi folle ? »

Heim brancha le radiateur pour se sécher. L'océan environnant — vert foncé, avec de temps en temps un poisson aux formes étranges traversant le champ de vision — neutraliserait les radiations infra-rouges. Il éprouvait avec une extraordinaire intensité l'impression de rentrer au foyer, comme au temps de son enfance, sur les mers de Gea. Ce sentiment noyait tout le reste. La fragilité et la précarité de son triomphe apparaîtraient plus tard ; pour l'instant, il lui suffisait de le savourer.

— « Les circonstances, » dit-il. « Cynbe semblait anxieux de me témoigner son amitié. Je l'ai persuadé de visiter Bonne Chance dans l'espoir qu'une occasion propice se présenterait. J'ai pensé qu'aucun des membres de sa suite ne savait sans doute nager, c'est pourquoi le bord du fleuve m'a semblé l'endroit le plus favorable. J'ai sollicité votre participation à la visite, parce que nous pourrions nous entretenir en allemand à leur nez et à leur barbe. D'autre part, le fait d'être deux doublait les chances que l'un ou l'autre d'entre nous pût s'échapper. »

La déférence de Vadasz s'évanouit en un sourire. « A propos, je n'ai jamais entendu plus abominable charabia teuton : du vrai *Schweindeutsch !* Vous n'avez rien d'un linguiste ! »

La mémoire revint à Heim comme un coup. « Je sais, » dit-il brutalement. Pour tenter de préserver encore quelque temps son fugitif bonheur, il poursuivit rapidement : « Nous étions sur le bord du fleuve lorsqu'il m'est venu l'idée que si je pouvais jeter Cynbe dans le bouillon, ses gardes se précipiteraient à l'eau pour le sauver, plutôt que de courir le long de la berge en poussant des cris à notre adresse. Lorsqu'on ne sait pas nager soi-même, il est bien difficile de sauver un autre individu dont les aptitudes nautiques ne sont pas plus évoluées que les vôtres. »

— « Croyez-vous qu'il se soit noyé ? »

— « On peut toujours l'espérer, » dit Heim qui éprouvait moins de cynisme qu'il ne voulait bien le laisser paraître. « Je ne serais pas surpris qu'ils aient perdu deux ou trois guerriers pour le repêcher. Mais nous le reverrons encore. Se serait-il noyé qu'ils auront trouvé le moyen de le confier aux soins d'une machine de réanima-

tion avant que son cerveau ait subi des dommages irréparables. Néanmoins, durant son incapacité temporaire, il se peut que les choses aillent assez mal pour l'ennemi. Non que la machine ne puisse pas tourner rond en son absence. Mais durant un temps, l'absence de directives se fera sentir, du moins en ce qui nous concerne, vous et moi. Nous mettrons ce temps à profit pour gagner la haute mer et prévenir de Vigny. »

— « Mais... en effet, ils peuvent fort bien envoyer une vedette rapide à notre secours. » Vadasz se renversa sur son siège avec le sourire d'un chat devant une cage à serins. « La belle Danielle va me voir reparaître plus tôt qu'elle ne s'y attendait. Oserai-je dire, plus tôt qu'elle ne l'espérait ? »

La colère monta au cerveau de Heim comme une lame de fond.

— « Fermez votre trappe, cervelle de linotte ! » rugit-il. « Il ne s'agit pas d'un pique-nique. Nous serons heureux si nous parvenons à conjurer le désastre. »

— « Comment... Comment... » Toute couleur avait quitté les joues de Vadasz. Il s'écarta du géant. « Gunnar, vous ai-je dit... »

— « Ecoutez-moi. » Heim abattit son poing sur l'accoudoir de son siège. « Notre performance d'espions amateurs a jeté bas tous les plans. Avez-vous oublié que notre mission consistait à négocier les termes d'un accord qui empêcherait notre peuple de périr ? Cette préoccupation passe pour l'instant au second plan. Plus tard, nous pourrons peut-être faire quelque chose, mais pour le moment, il s'agit avant tout de demeurer vivants. Notre plan pour l'évacuation des réfugiés est également dans les choux. Cynbe a conclu de notre présence que le *Fox* lui-même se trouvait sur la planète. Il a rappelé un lancier et un croiseur pour prêter main forte à son vaisseau amiral. A eux trois, ils pourront détecter la masse du *Meroeth* au décollage et le clouer sur place. Nous ne gagnerons rien, d'autre part, à le laisser à son mouillage. Ils lanceront des patrouilles aériennes munies de détecteurs à haute sensibilité qui balaieront la planète entière. C'en est donc fait de la jolie cachette du colonel de Vigny, sur le Lac aux Nuages. A ce propos, avec trois vaisseaux si proches de sa position, le *Fox* lui-même court un mortel danger.

» Tête sans cervelle, pensiez-vous que je risquais la mort dans le seul but de préserver nos deux misérables existences ? A quoi sommes-nous utiles ? Il faut que notre peuple soit prévenu. »

Avec un grondement, il se tourna vers le panneau du navigateur

à inertie. Non, ils ne se trouvaient pas encore très loin. Néanmoins il devrait peut-être faire surface, prendre ses risques pour crier ce qu'il savait à cet instant.

Le bateau vibrait autour de lui. L'appareil de chauffage ronflait et lançait des vagues de chaleur contre ses flancs. L'air sentait l'huile. En dehors des hublots, la vision était bouchée à peu de distance — comme il avait lui-même été bloqué, dévié, contrecarré et éludé à chacune de ses tentatives. « Ces vaisseaux seront ici dans moins d'un jour terrestre. Il faut mieux que le *Fox* se réfugie en espace profond et le reste d'entre nous, dans les bois. »

— « Gunnar... » commença Vadasz.

— « Oh ! fichez-moi la paix ! »

Le ménestrel rougit et éleva la voix. « Je ne sais pas ce que j'ai fait pour que vous m'insultiez, et si vous n'avez pas le courage de me le dire, c'est votre affaire. Cependant permettez-moi de vous dire une chose, capitale. Nous ne pourrons pas prévenir le *Fox* à temps. »

— « Comment ? » Heim se retourna d'une pièce.

— « Réfléchissez un instant. Diego a érigé son grand maser près du lac. Mais la matinée est déjà avancée et Diane approche de son plein. Elle s'est couchée en Haute-Garance depuis plusieurs heures. A présent, elle ne se lèvera pas de nouveau avant une trentaine d'heures. »

— « *Satan...i...helvede,* » s'étrangla Heim. Ses forces l'abandonnèrent. Sa chair était douloureuse et il se sentait devenir vieux.

Après un temps qu'il passa à regarder fixement devant lui, Vadasz lui dit timidement : « Vous avez en vous trop de ressources pour vous laisser abattre par ce coup du sort. Si vous pensez que la chose a tellement d'importance, nous pourrions peut-être ramener le *Meroeth* dans l'espace. Son poste émetteur de bord peut atteindre Diane. Les satellites ennemis ne manqueront pas de détecter sa présence et le croiseur viendra au contact. Mais puisque vous estimez qu'il est perdu dans tous les cas, il pourra se rendre. Il n'est besoin que de trois ou quatre hommes pour exécuter les manœuvres. Je serai le premier volontaire pour cette mission. »

Heim bondit sur ses pieds avec la rapidité de l'éclair. Sa tête vint heurter le dôme. Il leva les yeux et aperçut un cercle de lumière éblouissante sur la surface, au-dessus de lui.

— « Etes-vous blessé ? » s'inquiéta Vadasz.

— « Par le ciel et l'enfer... » Heim tendit la main. « Endre, je me suis conduit comme le dernier des malotrus. J'ai joué les adolescents attardés. Me pardonnerez-vous ? »

Vadasz lui broya les doigts. Un éclair de compréhension passa dans ses yeux. « Oh ! je vois, » murmura-t-il, « c'est la jeune fille... Gunnar, elle n'est absolument rien pour moi. Une compagnie agréable tout au plus. Je pensais que vous aviez compris. »

— « Permettez-moi d'en douter, » grommela Heim. « Enfin, qu'importe ? Nous avons du gibier plus important à chasser. Il se trouve que je connais les orbites et les points de départ de ces vaisseaux. Cynbe n'a pas cru devoir les cacher lorsque je lui ai posé la question. J'agissais sans aucun doute inconsciemment, en vertu du vieux principe militaire qui consiste à faire main basse sur tous les renseignements qui tombent à votre portée, sans s'inquiéter de savoir s'ils seront utiles ou non. Je suis informé également de leurs classes respectives, ce qui signifie que je connais leurs possibilités. A partir de cela, nous pouvons très bien prévoir leurs trajectoires. On peut les déterminer rigoureusement à chaque instant — avec suffisamment de précision pour permettre le combat, pas assez toutefois pour que leur base leur envoie un signal d'alarme. Nous possédons sur eux un avantage, aussi petit soit-il. Et ensuite ? »

Il se mit à arpenter la cabine, deux pas dans un sens, deux pas dans l'autre, battant l'une de ses paumes de l'autre poing, les muscles des mâchoires noués. Vadasz se retira à l'écart. Une fois de plus, le sourire félin plissa ses lèvres. Il connaissait son Gunnar sur le bout des doigts.

« Ecoutez-moi. » Heim soulignait l'exposé de son plan à coups de poing. « Le *Meroeth* est un gros transport. Et, par conséquent, ses moteurs sont puissants. En dépit de sa taille et de son peu de maniabilité, il se déplace comme le diable lorsqu'il est vide. Il ne pourrait échapper à trois vaisseaux en patrouille orbitale. Mais pour le moment, il n'y a que le seul *Jubalcho*, l'engin personnel de Cynbe, qui soit en position. J'ignore les paramètres de son orbite. Mais selon toute probabilité, il se trouvera fort loin au moment où le *Meroeth* décollera. Il pourra lui donner la chasse sans doute et venir à portée de missile. Mais il ne tirera pas — du moins je l'espère — car Cynbe n'ignore pas qu'en quelque lieu où je me trouve, le *Fox* n'est pas très loin, et il se doit de protéger sa base contre les attaques de celui-ci jusqu'à l'arrivée des renforts. Ou, si la dis-

tance est assez grande, il prendra le transport pour notre croiseur et ne s'aventurera pas à prendre des risques inutiles !

» Habilement mené, le *Meroeth* a donc d'excellentes chances de s'échapper sans encombre. Il pourra lancer un message au *Fox*. Mais ensuite ? Si le *Fox* se contente de nous réintégrer à son bord, nous serons revenus à notre point de départ. Je me trompe, notre situation est bien pire, car les colons de la Nouvelle-Europe auront le moral au plus bas et, faute de maintenir le contact avec nous, ils pourraient fort bien abandonner la lutte. Alors, attendez donc... laissez-moi réfléchir... Mais oui ! » rugit Heim. « Pourquoi pas, Endre ? Nous allons risquer le tout pour le tout ! »

Le ménestrel hurla son approbation.

Heim freina sa propre ardeur. « Plus vite nous agirons, mieux cela vaudra, » dit-il. « Nous allons immédiatement appeler le QG du lac. Connaissez-vous le basque ou tout autre langage que les Alérioniens ignorent et que l'état-major de Robert de Vigny puisse entendre ? »

— « Je crains que non, et un tel appel sera sûrement intercepté. Je puis employer la langue verte, le « javanais » si cela peut convenir... »

— « C'est possible, quoique depuis le temps, ils ont probablement eu la faculté d'assimiler quelques bribes... Hum, nous allons composer une phrase ambiguë, au moins du point de vue de l'ennemi. Il ne devinera pas forcément que l'appel vient de nous, à partir d'un sous-marin. Nous pouvons nous faire identifier par référence à des incidents qui se sont produits dans le camp. Efforçons-nous de le persuader que le message provient d'un maquisard patrouillant à bord d'une vedette.

» Nous dirons à de Vigny d'illuminer le vaisseau spatial. Cela ne présente pas d'inconvénient, puisque l'ennemi est averti de la présence d'un navire sur la planète. Cela le confirmera dans l'impression qu'il se trouve en Haute-Garance, mais dans tous les cas c'est le premier endroit où ils auraient porté leurs investigations. » Heim se pinça le menton. « Malheureusement, je ne puis en dire davantage sans me trahir. Il nous faudra délivrer le véritable message en personne. Nous entrerons donc en immersion immédiatement après votre appel, et nous ferons route vers un endroit convenu, où une vedette viendra nous recueillir. Comment le définir, sans trouver au rendez-vous l'ennemi avec une fanfare et les clés de la cité ? »

— « Hum... Examinons une carte. « Vadasz en tira une du tiroir du pilote. « Il ne faut pas que ce point soit très éloigné, si nous voulons y parvenir bientôt. Par conséquent... Oui, je vais leur dire... à tant de kilomètres à l'est de ce point... » (il rougit en mettant le doigt sur Fleurville, un peu en retrait sur la côte Notre-Dame) « où Danielle Irribarne indiqua à Endre Vadasz l'emplacement d'une grotte à visiter. Cela se passait un peu avant le coucher de la lune. Nous... hum... étions assis sur une plate-forme élevée installée sur un arbre et... »

Heim ignora le pincement au cœur et se mit à rire. « C'est bon, don Juan, voyons un peu notre position par rapport à ces coordonnées. »

Vadasz fronça les sourcils. « Nous prenons des risques en agissant avec autant de hâte, » dit-il. « Tout d'abord, nous faisons surface, ou du moins nous affleurons, et nous lançons un appel puissant à proximité d'une base ennemie. »

— « Cela ne demandera guère de temps. Nous plongerons de nouveau avant que les Alérioniens aient eu la faculté de lancer une vedette. Il se pourrait évidemment que nous soyons survolés par l'une d'elles à cet instant précis, mais c'est peu probable. »

— « Cependant un engin de la Nouvelle-Europe doit venir à notre rencontre. Je veux bien qu'il se déplace rapidement et accomplisse un long détour au-dessus d'une vaste région déserte, néanmoins cela se passe en plein jour et à peu de distance d'un nid de guêpes. Il en sera de même pour le voyage de retour, avec nous-mêmes à bord. »

— « Je sais, » dit Heim, sans lever les yeux de la carte qu'il tenait sur ses genoux. « Nous pourrions courir moins de risques en prenant notre temps. Mais nous arriverions trop tard pour tenter quoi que ce soit. Nous ne pouvons quitter cette orbite, Endre, aussi petite que soit la distance qui sépare notre trajectoire du Soleil. »

*

« PASSERELLE à postes, rendez compte. »

— « Moteur paré, » répondit Diego Gonzales.

— « Radio et radar principal parés, » dit Endre Vadasz.

— « Tourelle numéro un parée, et affamée, » dit Jean Irribarne.

Les colons répartis aux autres postes firent entendre un concert de hurlements.

Du calme, les gars, pensa Heim. *Si nous devons essayer ces pistolets à bouchons sur un véritable vaisseau de guerre, nous sommes morts.*

— « Paré pour le décollage, » lança-t-il.

Engoncé dans sa combinaison spatiale, il déplaça ses mains sur le tableau de contrôle.

Le lac bouillonna. Les vagues déferlèrent sur la berge. Un chant se réverbéra dans les arbres et le *Meroeth* s'enleva dans les airs. Pendant quelques instants, son énorme masse voila le soleil de midi, et les animaux prirent la fuite le long des pistes désertiques. Puis avec une accélération constante, il monta vers le ciel. L'air violenté retentissait en tonnerre continu. Danielle et Madeleine Irribarne portèrent leurs mains à leurs oreilles suppliciées. Lorsque le vaisseau eut disparu, elles retombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— « Radar, rendez compte, » appela Heim à travers les mugissements et les vibrations.

— « Négatif, » dit Vadasz.

Le vaisseau fonçait de plus en plus haut. Au-dessous de lui, le monde se rétrécissait, apparaissait sous forme de sphère, se recouvrant de nuages cotonneux sur le bleu des océans. Le ciel devint noir. Les étoiles scintillèrent.

— « Signal reçu sur la bande ordinaire, » dit Vadasz. « Ils ont dû nous repérer. Faut-il répondre ? »

— « Diable, non, » dit Heim. « Tout ce que je veux, c'est leur position et le vecteur. »

La vaste coque du *Meroeth* répercutait le son, renvoyant les échos d'une paroi à l'autre, et enfin un grondement de tonnerre parcourut le vaisseau de la proue à la poupe et de babord à tribord. Il résonnait dans le crâne du capitaine. Sa visière de casque ouverte se mit à vibrer.

— « Je ne peux pas les trouver, » dit Vadasz. « Le vaisseau doit être très loin. »

Mais ils nous ont repérés. Bien sûr, ils disposent d'opérateurs professionnels. Il faut que je me contente du personnel que j'ai trouvé au camp. Pas le temps de recruter des gens mieux entraînés.

L'ennemi doit être suffisamment éloigné pour qu'il soit contraint de nous poursuivre pendant quelque temps pour permettre à ses missiles d'atteindre la vitesse différentielle indispensable. D'autre

part, il devrait considérer que son devoir est de conserver sa trajectoire. Si nous avons fait une erreur de jugement sur l'un de ces points, notre dernière heure sera bientôt venue.

Heim sentit dans sa bouche le goût fade et chaud du sang et constata qu'il s'était mordu la langue. Il jura, s'essuya le visage et retourna au pilotage du navire.

Toujours plus loin, toujours plus loin. La Nouvelle-Europe rapetissait à vue d'œil, au milieu des étoiles. Diane monta lentement dans le ciel. « Capitaine à chambre radio. Oubliez tout le reste. Branchez le maser et mettez-moi en circuit. » Heim tendit la main vers des instruments rangés sur une étagère et des tables de navigation. « Je vous donnerai les chiffres avant même que vous ayez eu le temps de commencer les calculs. »

Si nous ne sommes pas pulvérisés auparavant. Je vous en prie... laissez-moi vivre le temps nécessaire. Je n'en demande pas plus. Je vous en prie, il faut que le Fox *soit prévenu.* Il fit défiler une série de nombres.

Dans son réduit, devant des rangées de cadrans qui le fixaient comme des yeux de gnomes, Vadasz enfonçait des boutons. Il n'avait rien d'un expert, mais l'ordinateur du système de communication avait été pré-programmé spécialement pour lui ; il lui suffisait de se référer aux instructions et d'accomplir les manœuvres. « Maintenant ! » Une tourelle s'ouvrit dans le vide. Une antenne tendit son cou squelettique pour jeter un coup d'œil sur l'univers. Un pinceau serré d'ondes cohérentes en jaillit comme une lance prodigieusement acérée.

Des incertitudes demeuraient cependant. Diane orbitait approximativement à 200.000 kilomètres de la face opposée de la Nouvelle-Europe, et le *Meroeth* élargissait cet abîme avec une vitesse sans cesse croissante. Mais l'ordinateur et le mécanisme qu'il contrôlait étaient d'une perfection raffinée ; le pinceau possédait suffisamment de dispersion au niveau de la cible pour couvrir un cercle relativement large ; il possédait suffisamment d'énergie pour que son amplitude demeurât au-dessus du niveau sonore.

Infime, entourée de poussières météoritiques, en apparence un rocher parmi d'autres rochers éparpillés sur le flanc d'un certain cratère, un instrument disposé par les hommes venus par la vedette attendait. Le signal lui parvint. L'instrument en question — un relais à ondes micrométriques ordinaire, tel qu'en transportent par vingtaines les vaisseaux de l'espace, alimenté par batterie solaire —

amplifia le signal et le renvoya par un autre pinceau étroit vers un nouvel objet, haut perché sur un pic dentelé. Celui-ci le transmit derechef à un nouveau relais, et ainsi de proche en proche sur toute la surface dentelée de la lune déserte. La limite d'horizon, à hauteur d'homme, s'étendait à peine à trois kilomètres, mais naturellement elle était bien plus grande au haut d'une montagne, et le dernier relai devait s'enfoncer à peu de profondeur dans cet hémisphère qui ne voyait jamais la Nouvelle-Europe. De là le rayon partait droit dans le ciel, pour rejoindre le *Fox II* à quelque 29.000 kilomètres du centre de Diane.

Le problème avait été celui-ci : comment un vaisseau spatial pouvait-il rester à proximité d'une planète hostile, hérissée de détecteurs et possédant une défense orbitale constituée par des vaisseaux de guerre ? S'il se laissait tomber en chute libre, le fonctionnement de tous ses appareils réduit au minimum, son émission de neutrinos ne se distinguerait pas sur le fond de parasites cosmiques. Mais les yeux optiques, infra-rouges et radar l'auraient bientôt découvert. A moins qu'il ne trouve le moyen d'interposer la lune entre lui-même et la planète... Non. Il n'oserait pas se poser sur la face opposée, en offrant le flanc aux coups d'un adversaire que le hasard amènerait dans les parages au moment où cet hémisphère serait éclairé par le soleil. D'autre part, il ne pouvait se mettre en orbite autour du satellite, car il deviendrait visible périodiquement. Il ne pouvait, en outre, adopter une orbite concentrique autour de la Nouvelle-Europe, en se maintenant derrière le satellite, puisque, du fait de son éloignement supérieur, il se trouverait distancé par celui-ci et de nouveau exposé...

Etait-ce obligatoire ?

Pas nécessairement !

Dans tout système constitué par deux corps célestes, il existe, selon la formule de Lagrange, deux points où la gravitation secondaire se combine avec la primaire de telle sorte qu'un petit objet placé en l'un de ces points y demeurera en place, sur une ligne droite réunissant les deux corps principaux. Il n'est pas stable ; éventuellement, l'objet se trouvera éjecté hors de son point de repos ; mais cet « éventuellement » est extrêmement lointain en termes de temps biologique. Le *Fox* s'était placé sur le plus distant de ces deux points et orbitait sans peine à l'abri de l'écran que constituait pour lui le disque du satellite.

La manœuvre n'avait jamais été tentée auparavant. Mais d'au-

tre part, nul n'avait jamais eu besoin d'avoir à sa disposition un vaisseau de guerre, à l'insu de l'ennemi qui occupait la planète qu'il aurait voulu occuper lui-même. Cette manœuvre figurerait un jour dans les manuels classiques, pensait Heim, si jamais il vivait assez longtemps pour se prévaloir de sa découverte.

— « *Meroeth* à *Fox II,* » appela-t-il, « *Meroeth* à *Fox II.* Ecoutez-moi bien et enregistrez : capitaine Heim à capitaine Penoyer, préparez-vous à recevoir des ordres. »

Aucune réponse ne pouvait lui parvenir, si ce n'est au Lac aux Nuages. Le système, simple et hâtivement construit, avait été établi dans l'espoir qu'il pourrait convoquer ses hommes à ce point. Si la communication tombait dans le vide à l'autre bout, il ne l'apprendrait que lorsqu'il serait trop tard. Il parlait littéralement dans le noir.

« Du fait de développements imprévus, nous avons dû décoller directement sans emporter de passagers. Il ne semble pas que nous soyons poursuivis. Mais nous avons recueilli des renseignements d'une extrême importance, et nous avons établi un nouveau plan sur cette base.

» Primo : nous savons qu'il n'y a qu'un seul vaisseau de ligne en orbite autour de la Nouvelle-Europe. Tous les autres, à l'exception de deux unités, sont dispersés dans l'espace et ne peuvent être rappelés, et ces derniers ne seront pas de retour avant quelque temps. Le vaisseau sentinelle est le navire amiral *Jubalcho,* un croiseur. J'ignore sa classe exacte — mais il n'est supérieur que de peu au *Fox.*

» Secundo : l'ennemi a appris notre présence sur la planète et a rappelé les deux vaisseaux à sa portée. Ils accélèrent actuellement vers la Nouvelle-Europe. Le premier devrait déjà entrer en décélération. Il s'agit du lancier *Savaidh.* L'autre est le croiseur *Inisant.* Vérifiez-les également, mais je crois que ce sont des vaisseaux alérioniens ordinaires, dans leurs classes respectives. Les données balistiques sont approximativement les suivantes... »

Il donna une série de chiffres.

« Tertio : l'ennemi prend probablement le *Meroeth* pour le *Fox.* Nous avons mis tant de distance entre nous et l'adversaire qu'une identification correcte lui eût été difficile, sinon impossible. D'autre part, nous l'avons pris par surprise. J'en conclus qu'à son point de vue, c'est le *Fox* qui prend le large en mettant à profit les circonstances favorables. Enfin, il ne pourra entrer en communication avec

les autres vaisseaux avant qu'ils soient à proximité de la planète, et il a certainement hâte de les avoir sous la main.

» Il en résulte que nous pourrons les attaquer l'un après l'autre. Maintenant écoutez bien. Ne vous occupez pas du lancier ; le *Meroeth* pourra fort bien en venir à bout. Sinon, il ne sera guère dangereux pour vous. D'autre part, des explosions nucléaires dans l'espace ne manqueraient pas d'être détectées par l'ennemi et de lui donner l'alerte. Demeurez où vous êtes, *Fox*, et préparez un plan d'interception pour l'*Inisant*. Il ne s'attend pas à vous trouver sur sa route. Les vitesses relatives seront élevées. Si vous préparez habilement votre jeu, vous avez toutes les chances de placer un missile au but, en parant toute riposte éventuelle.

» Après quoi, vous viendrez me retrouver. Ma position et mon orbite seront approximativement les suivantes. » Nouvelle série de chiffres. « Si je me trouve en difficulté, vous agirez selon votre inspiration. Mais n'oubliez pas que la Nouvelle-Europe ne sera gardée que par un seul croiseur ! »

Heim aspira l'air dans ses poumons. Il était chaud et sentait l'électricité. « Je répète le message, » dit-il. Et après la troisième réédition : « Le point relais primaire paraît descendre au-dessous de l'horizon de Diane, par rapport à notre trajectoire actuelle. Il faut que je coupe la communication. Gunnar Heim à Dave Penoyer et à l'équipage du *Fox II* : bonne chasse. Terminé. »

Alors il s'adossa sur son siège, tourna les yeux vers les étoiles en direction du soleil, et ses pensées se reportèrent vers sa fille Lisa.

Le *Meroeth* augmentait sans cesse sa vitesse. Vint le moment, après un temps relativement court — en dépit de conversations à bâtons rompus échangées par le canal du réseau d'intercommunication intérieur — d'entrer en décélération. Les coordonnées de leur trajectoire ne devaient pas éveiller les soupçons au moment de la rencontre avec le *Savaidh*.

Heim se rendit au mess pour manger un morceau. Il y trouva Vadasz en compagnie d'un colon à la courte chevelure rousse qui aspirait le contenu de sa tasse comme s'il sortait à l'instant même d'un désert martien. « *Ah ! mon capitaine,* » s'écria-t-il, « *il y a des siècles que je n'avais bu un tel café ! Merci beaucoup !* » (1)

— « Peut-être me remercierez-vous moins dans quelque temps, » répondit Heim.

(1) En français dans le texte. (N.D.T.)

Vadasz inclina la tête sur le côté. « Ne faites pas cette tête, Gun... commandant, » dit-il. « Tous les gars ont un moral du tonnerre. »

— « C'est la fatigue, sans doute. » Heim se laissa tomber sur un siège alérionien.

— « Je vais vous préparer un remontant. Que diriez-vous d'un grand sandwich à la danoise, hein ? » Vadasz s'élança avec l'agilité d'un chat. Lorsqu'il revint avec le sandwich annoncé, il avait sa guitare pendue à l'épaule. Il s'assit sur la table en balançant les jambes et, après quelques accords d'introduction, se mit à chanter une ballade entraînante.

La musique dérida Heim ; bientôt, il se mit à battre la mesure et, vers la fin, il se joignit au refrain. *Voilà qui est mieux ! Qui oserait prétendre que nous avons peur ?*

Il regagna la passerelle avec une foulée de jeune homme.

Le temps fuyait. La sonnerie « aux postes de combat » retentit et le *Savaidh* apparut dans les hublots.

Les mains qui avaient construit le lancier n'étaient pas des mains humaines. Mais c'était un instrument conçu pour les mêmes fins, pour répondre aux mêmes lois physiques que les lanciers terrestres. Avec ses dimensions réduites, ses lignes effilées, son camouflage peau-de-léopard qui servait en même temps de régulation thermique, sa beauté féline et meurtrière, il ressemblait tellement à son vieux *Star Fox* que la main de Heim hésita sur ses commandes. *Ai-je le droit de l'abattre de cette façon ? Sans doute. Ce n'est qu'une ruse de guerre légitime.* Il brancha le circuit d'intercommunication. « Passerelle à radio. Lancez les signaux de détresse. »

Le *Meroeth* parla, non par le moyen d'une voix humaine, mais en émettant la longue plainte radiophonique que l'Intelligence Service navale connaissait depuis longtemps comme étant le code alérionien. Sans doute le commandant du lancier (s'agissait-il de son premier commandement ?) avait-il donné l'ordre d'entrer en communication. Pourtant il n'y eut pas de réponse. La vitesse relative des deux vaisseaux était modérée pour des astronefs ; cependant le *Savaidh* grandissait rapidement sous les yeux de Heim.

N'étant pas averti, l'Alérionien n'avait aucune raison de douter qu'il avait devant lui l'une des unités de sa propre flotte. Le transport ne se dirigeait pas directement vers l'Eith, ce qui était d'ailleurs la règle pour éviter que les corsaires venus de la Terre ne

pussent déterminer à l'avance les coordonnées de leur trajectoire. Ses appareils de transmission devaient être hors de service. Probablement l'officier radio avait-il réussi à remettre sur pied tant bien que mal un poste tout juste capable de lancer un SOS. Il était évident que la panne ne provenait pas des moteurs puisque ceux-ci fonctionnaient visiblement. Alors ? Défection du système anti-radiations ? Du recyclage de l'air ? Des thermostats ? Du champ de gravité intérieur ? Dans un engin aussi complexe, les risques de panne étaient innombrables. La vie tenait à si peu de chose dans un milieu où la vie était une anomalie.

Ou bien... puisque la probabilité de son passage à proximité du *Fox* par le seul effet du hasard était infinitésimale dans l'immensité astronomique... était-il porteur d'un message urgent ? D'une communication qui, pour quelque raison secrète, ne pouvait être transmise par les voies normales ? L'ombre du *Fox* planait, longue et menaçante, sur Alérion.

— « Fermez vos combinaisons spatiales, » ordonna Heim. « Tenez-vous prêts ! » Il ferma sa propre visière et se concentra sur le pilotage. Deux craintes rongeaient les franges de sa conscience. La moindre, parce que la moins vraisemblable, était que le commandant adverse, devenu soudain méfiant, fît sauter son vaisseau d'une salve de ses canons. Mais il redoutait par-dessus tout que le *Savaidh* ne poursuivît sa course impétueuse pour se porter au secours de Cynbe. Il ne pouvait se mesurer à la course avec un lancier.

Des aiguilles oscillaient devant ses yeux. Radar... vecteurs... poussée. Le *Savaidh* dévia sur sa trajectoire et commença les manœuvres de rendez-vous.

Heim réduisit la poussée de ses réacteurs au niveau d'un murmure. Maintenant les vaisseaux suivaient des courses sensiblement parallèles, le lancier décélérant à fond tandis que le transport continuait sur sa lancée. Bientôt ils voguèrent de concert, séparés par un vide d'un kilomètre. Puis le lancier se déplaça avec une infinie délicatesse vers le transport.

Alors Heim abaissa un levier de secours. A pleine vitesse transversale, le *Meroeth* fonça vers son destin.

L'adversaire n'avait plus le temps de se dérober, plus le temps de tirer. La collision se produisit. Le choc se répercuta dans les cloisons et les membrures, déchirant le métal, précipitant les Alé-

rioniens qui n'étaient pas sanglés sur leurs sièges à travers leurs postes ou contre les cloisons, avec une violence à rompre les os.

Un vaisseau de l'espace ne possède pas de blindage épais, même lorsqu'il est conçu pour la guerre. Il peut soutenir l'impact des micro-météorites ; les corps célestes plus importants, qui sont rares, il peut les détecter et les éviter ; mais rien ne peut le protéger contre les projectiles nucléaires lorsqu'ils ont atteint leur but. La vitesse d'impact du *Meroeth* n'était guère importante, mais sa masse l'était. Il se fraya un chemin dans les tôles du *Savaidh*. Sa propre coque céda. L'air s'échappa des déchirures, en nuages glacés qui se perdirent rapidement dans l'immensité. Des membrures tordues s'enchevêtrèrent les unes dans les autres. Soudés dans une étreinte indestructible, tels deux élans affrontés, les vaisseaux en perdition plongèrent dans une orbite erratique. Aurore faisait luire leurs carcasses éventrées ; les étoiles contemplaient la scène de leurs yeux impitoyables.

— « *Préparez-vous à repousser l'abordage !* »

Heim ignorait si son émetteur de casque avait transmis son ordre aux membres de l'équipage. C'était peu probable. Les circuits devaient être éventrés. La réaction de fusion dans les générateurs d'énergie s'était éteinte. L'obscurité, l'apesanteur envahit un vaisseau dépourvu d'atmosphère. Mais la chose n'avait pas d'importance. Ses hommes connaissaient leurs consignes. Il déboucla ses sangles et se dirigea vers la tourelle de tir qu'il s'était réservée.

La plus grande partie des Alérioniens avait sans doute succombé. Quelques-uns avaient peut-être survécu grâce à leurs tenues spatiales ou à leurs compartiments étanches. S'ils découvraient un canon en état de fonctionner, ils ne manqueraient pas de tirer. Autrement, ils se rabattraient sur le combat en corps-à-corps. Les colons de la Nouvelle-Europe, qui manquaient d'entraînement à la lutte spatiale, ne pourraient y résister.

Les commandes du laser de Heim possédaient leur éclairage autonome. Volants, leviers, cadrans luisaient comme autant de feux de position. Il glissa un œil le long du canon, par le glasite défoncé, à travers les débris où des ombres glissaient étrangement au rythme des révolutions des deux vaisseaux ; il contint une légère nausée due à la force de Coriolis, oublia la splendeur glacée des constellations et chercha des yeux l'ennemi.

Il s'avisa soudain qu'il avait inauguré une nouvelle méthode de combat spatial : l'éperonnage. Mais le procédé n'avait en réalité

rien de nouveau. Il remontait à des siècles en arrière, à l'époque où les hommes s'aventuraient pour la première fois hors de vue des rivages.

Au diable ces vieilles réminiscences. L'important, c'était de demeurer en vie jusqu'au moment où le *Fox* viendrait le recueillir. Ce qui ne saurait tarder.

Une arme cracha. Il n'aperçut que le reflet du rayon sur l'acier et cligna des yeux pour éviter l'éblouissement. *Ce sont les nôtres qui ont tiré, je l'espère.* Une puissante vibration fit frémir la coque et se transmit à son corps. Une explosion ? Il n'aurait pu l'affirmer. Les Alérioniens étaient peut-être déchaînés au point de se faire sauter avec lui, en déclenchant une explosion nucléaire. C'était peu probable, néanmoins, puisqu'il leur faudrait des outils qui ne seraient pas faciles à retrouver dans l'enchevêtrement de ferrailles tordues et déchirées. Mais...

La guerre consistait surtout à attendre.

Une silhouette engoncée dans une tenue spatiale rampait sur une poutrelle. Elle se profilait noire et inhumaine sur le fond des étoiles, sauf à l'endroit où le soleil mettait un halo autour du casque. Un survivant, au moins, s'efforçait bravement de... Heim l'ajusta dans son viseur et fit feu. De la fumée s'échappa du corps transpercé qui dériva dans l'espace. « Je suis navré, » murmura Heim à l'adresse du mort, « mais tu nous réservais peut-être une surprise désagréable. »

La déflagration de son arme avait révélé sa position. Un pinceau vint explorer sa tourelle. Il s'accroupit derrière le bouclier. Une lumière d'un éclat insupportable le frôla à quelques centimètres. Puis il perçut une série de détonatitons. Le laser ennemi s'éteignit. « Bravo, mon vieux, qui que tu sois ! » laissa échapper Heim dans un souffle.

Le combat ne dura guère. Sans doute les Alérioniens, s'il en restait encore, avaient-ils décidé de se retirer dans un coin pour attendre les événements. Il fallait demeurer sur ses gardes.

Dans l'atmosphère de rêve où le plongeait l'apesanteur, ses muscles ne protestaient pas contre le confinement. Heim laissa ses pensées errer à leur guise, vers la Terre, Lisa, Jocelyn... la Nouvelle-Europe... Danielle... Combien peu de choses, dans la vie d'un homme avaient réellement de l'importance, mais combien aussi elles lui tenaient à cœur.

Les heures passaient.

C'est avec un sentiment proche de l'indifférence qu'il vit la silhouette fuselée du *Fox* se rapprocher. Pourtant il ressentait de la joie — le *Fox* avait donc remporté la victoire ! — mais les manœuvres de rendez-vous étaient délicates ; et puis il devrait se frayer un chemin à travers l'obscurité et les ruines jusqu'au moment où il aurait trouvé une porte de sortie ; ensuite il lui faudrait appeler par sa radio de casque, demander une vedette qui s'approcherait à distance convenable pour lui permettre de sauter sans risque ; monter enfin à bord et se faire injecter une dose de médicaments destinés à combattre l'effet des radiations auxquelles il avait été exposé durant son séjour dans l'espace ; après quoi il serait transféré au croiseur...

Les cris, les tapes dans le dos, les embrassades et les gambades lui semblaient irréelles, tant était grande sa fatigue. Ce n'est pas seulement la victoire qui avait de l'importance à ses yeux. Il était surtout satisfait qu'une douzaine d'Alérioniens fussent vivants après s'être rendus. « Vous avez eu l'*Inisant* ? » demanda-t-il à Penoyer.

— « Et comment ! Un véritable tour de magie. Le temps de prononcer une formule cabalistique et il était transformé en un nuage d'isotopes. Et ensuite, commandant ? »

Heim se frotta les yeux. « Le feu de votre artillerie aura été perçu sur la Nouvelle-Europe. Le retard de l'*Inisant* informera l'ennemi de quel côté se trouve le vainqueur. Il doit se douter que vous allez vous lancer à la poursuite du *Savaidh* et il s'efforcera de vous intercepter. Je pense cependant qu'il ne s'éloignera guère de sa base. Même s'il ne se doute de rien, il reviendra certainement ici. Pensez-vous pouvoir battre le *Jubalcho* ? »

Penoyer se rembrunit. « C'est selon, commandant. D'après les renseignements que j'ai pu obtenir, son armement est plus puissant si notre accélération est supérieure. J'ai échafaudé plusieurs manœuvres tactiques qui sont susceptibles de nous mettre à égalité. Mais devons-nous prendre ce risque ? »

— « Je le pense, » dit Heim. « Si nous laissons des plumes dans l'aventure, admettons que notre camp n'aura pas perdu grand-chose. Par contre, si nous l'emportons, la Nouvelle-Europe sera en notre pouvoir. »

— « Vous croyez, commandant ? »

— « Assurément. Toutes les autres défenses sont négligeables. Du haut de l'espace, nous pouvons détruire au sol leurs bases de lancement de missiles. Ensuite, nous donnerons un soutien aérien

aux colons qui déjà préparent une marche vers la mer. Vous savez aussi bien que moi qu'une vedette atmosphérique n'a aucune chance en face d'un vaisseau spatial muni d'un armement nucléaire. Si les Alérioniens refusent de s'incliner, nous les balaierons simplement du ciel et, ensuite, nous nous occuperons de leurs troupes basées au sol. Mais je crois qu'ils préféreront capituler. Ils ne sont pas stupides. Et... nous détenons des otages.

— « Mais... le reste de leur flotte... »

— « Ils rentreront, un à un, au cours des semaines ou des mois à venir. Le *Fox* doit être capable de leur régler leur compte. D'autre part, les colons de la Nouvelle-Europe travailleront d'arrache-pied à compléter les défenses spatiales. Il ne reste plus grand-chose à faire dans cet ordre d'idées. Une fois cette tâche terminée, la planète sera pratiquement inexpugnable, quel que soit le sort qui nous attende.

» Un jour ou l'autre, et probablement dans un avenir rapproché, un autre vaisseau de transport se présentera en toute innocence. Nous l'arraisonnerons et nous enverrons sur Terre un chargement de colons de la Nouvelle-Europe, ainsi que nous l'avions prévu dès le début. Lorsque la Terre apprendra que non seulement ils ne sont pas morts, que non seulement ils ne sont pas à la veille de la défaite, mais encore qu'ils soutiennent un siège victorieux... si elle refuse à ce moment de sortir de son inertie, je donne ma démission de la race humaine. »

Heim se redressa. « Je ne prétends pas être un héros, Dave. Je veux avant tout rentrer chez moi et retrouver ma pipe et mes pantoufles. Mais pensez-vous que ce risque ne vaille pas la peine d'être couru ? »

Les narines de Penoyer se dilatèrent. « Par l'enfer, » bégaya-t-il, « vous avez raison. »

— « Très bien, mettez le cap sur la Nouvelle-Europe et prévenez-moi en cas d'événement imprévu. »

Heim se dirigea d'un pas incertain vers sa cabine et s'endormit aussitôt comme une souche.

Vadasz le réveilla en le secouant vigoureusement. « Gunnar, nous avons établi le contact avec le *Jubalcho*. Nous arriverons à portée de vue dans moins d'une demi-heure. »

Il ne subsistait plus rien ni de sa fatigue, ni de sa crainte, ni de ses doutes, ni même de sa colère. Heim se précipita vers la passerelle ; jamais il ne s'était senti aussi plein de vie depuis que

Connie l'avait quitté. Les étoiles remplissaient les hublots, si grandes et si brillantes dans l'obscurité cristalline qu'il avait l'impression de pouvoir les toucher en tendant la main. L'astronef murmurait et vibrait rythmiquement. Les hommes étaient à leurs postes de tir, et il était conscient de la communion profonde qui l'unissait à eux et au vaisseau lui-même.

Il prit place à son poste de commandement et ne s'étonna pas le moins du monde d'entendre la voix de Cynbe sortir du haut-parleur.

— « Capitaine du *Star Fox,* est-ce bien vous que je salue cette fois encore ? Nous avons lutté vaillamment. Vous n'allez pas vous dérober à cette bataille, je l'espère ? »

— « Non, » dit Heim. « Nous arrivons. Essayez de nous barrer le passage. »

Le rire de Lucifer avant la chute répondit : « Bien. Je vous remercie, mon frère. Et que s'accomplisse le destin... Soyez remercié pour ce jour. »

— « Adieu, » dit Heim qui pensa, un peu surpris : *Mais cela signifie : « Dieu soit avec vous ! »*

— « Capitaine de mon cœur, » dit Cynbe de sa voix musicale, « portez-vous bien. »

La communication fut coupée. Dans la nuit et le silence, les deux vaisseaux fonçaient à la rencontre l'un de l'autre.

9

A cent kilomètres au nord de Bonne Chance, sur une haute et riante colline dont les pentes couvertes de prairies et de bois s'étendaient jusqu'à la mer en ondulant au souffle de la brise, s'élevait une maison, présent d'une population qui rendait ainsi hommage à son défenseur.

Le vice-amiral Moshe Peretz, commandant le croiseur de bataille *Jupiter,* de la Flotte de la Fédération Mondiale terrestre, posa la vedette qu'il avait empruntée pour la circonstance sur le terrain d'atterrissage et mit pied à terre. Une brise fraîche faisait onduler le jardin tout proche, des nuages blancs couraient dans le ciel, tandis que les rayons du soleil se glissant par leurs interstices venaient danser sur un océan agité par une brise légère. Il marchait lente-

ment, redressant fièrement sa petite taille sanglée dans son uniforme, la poitrine barrée de décorations gagnées au combat et qui lui donnaient à présent le loisir d'admirer un paysage ou de humer le parfum d'une fleur.

Gunnar Heim se porta à sa rencontre pour l'accueillir. Il portait également un uniforme, mais différent de celui du vice-amiral : tunique grise, pantalon à bande rouge et fleur de lys au revers du col. Il pencha sur son hôte sa taille gigantesque, approchant de lui un visage récemment bruni par le soleil. Souriant de plaisir, il engloutit la main de l'autre dans son énorme patte. « Comme je suis content de vous revoir, Moshe ! A combien d'années remonte notre dernière rencontre ? »

— « Bonjour ! » dit Peretz.

Heim abandonna sa main, surpris et piqué. « Euh... que se passe-t-il ? »

— « Je vais très bien, je vous remercie. Vous avez là une bien jolie maison. »

— « Elle me plaît. Voulez-vous que je vous fasse faire le tour du propriétaire avant d'entrer ? »

— « Si vous voulez. »

Heim demeura un moment silencieux avant de soupirer :

— « Voyons, Moshe. Ce n'est pas pour le seul plaisir de bavarder avec un ancien condisciple de l'Académie que vous avez accepté mon invitation à dîner. Voulez-vous que nous entrions dès à présent dans le vif du sujet ? Les autres invités ne vont pas tarder. »

Peretz posa sur lui des yeux scrutateurs où l'on discernait également une certaine peine et dit : « Eh bien, c'est entendu. Autant en finir le plus vite possible. »

Ils s'engagèrent sur la pelouse. « Envisageons la situation de mon propre point de vue, » dit Peretz. « Grâce à votre initiative, la Terre s'est décidée à l'action. Nous avons vaincu Alérion de façon décisive dans les Marches, et à présent elle demande la paix. Merveilleux. J'étais fier de vous connaître. J'ai fait agir toutes mes relations pour obtenir le commandement du vaisseau qui serait chargé officiellement de se rendre sur la Nouvelle-Europe afin d'examiner la situation, juger de l'aide que la Terre peut apporter à la reconstruction, examiner les projets du monument qu'il conviendrait d'élever en l'honneur des morts des deux planètes, car la victoire a été chèrement payée. »

— « Vos hommes n'ont-ils pas été bien traités ? » demanda Heim.

— « Ils ont été parfaitement reçus. » Peretz fit un geste coupant de la main comme s'il tranchait un cou. « Nos hommes ont été, en toutes occasions, gavés de mangeaille et de vin au point qu'ils tenaient à peine debout pour réintégrer la navette. Mais je me suis prêté à ces manifestations à mon corps défendant et parce que je ne tenais pas à empirer une situation déjà mauvaise. Après tout, lorsque nous trouvons cette planète entourée de machines défensives — des machines que l'on n'a nulle intention de reconvertir — lorsqu'un vaisseau de la Fédération Mondiale reçoit l'ordre de se maintenir à distance, quelles peuvent être, à votre avis, les réactions d'un officier de la Flotte ? »

Heim se mordit les lèvres. « Oui, on a commis une erreur en vous assignant une orbite d'attente. J'ai combattu cette motion à la séance du conseil, mais la majorité en a décidé autrement. Nul n'avait l'intention de vous outrager, je vous en donne ma parole d'honneur. L'assemblée a estimé qu'il était préférable d'exprimer sa souveraineté sans plus attendre. Une fois le précédent établi, nous serons moins sur la défensive. »

— « Mais pourquoi ? » Chez Peretz, la rage avait fait place à la peine et à l'incompréhension. « Cette fantastique déclaration d'indépendance... de quelles forces armées disposez-vous donc ? Votre flotte se monte en tout et pour tout à votre vieux vaisseau corsaire et quelques unités prises aux Alérioniens. A part cela, il ne vous reste que les autochtones. De quelle puissance peut bien disposer une population qui se chiffre à peine à cinq cent mille âmes ? »

— « Dois-je prendre cela comme une menace, Moshe ? » demanda Heim avec douceur.

— « Comment ? » Peretz s'immobilisa brusquement et demeura bouche bée. « Que voulez-vous dire ? »

— « La Terre a-t-elle l'intention de nous reconquérir ? Elle le pourrait évidemment. L'opération serait sanglante et onéreuse, mais vous possédez la force nécessaire. »

— « Non... non... L'occupation a-t-elle fait de vous une bande de paranoïaques ? »

Heim secoua la tête. « Au contraire, nous faisons confiance au bon sens et à la bienveillance de la Terre. Nous nous attendions à des protestations de votre part, mais nous savions pertinemment

que vous n'auriez pas recours à la force lorsque nos deux planètes ont versé leur sang pour une même cause. »

— « Mais... voyons. Si vous désirez un statut national, cela concerne surtout le gouvernement français et vous-mêmes. Seulement vous prétendez maintenant quitter la Fédération tout entière ! »

— « C'est exact, » répondit Heim, « au moins sur le plan juridique. Nous espérons conclure avec la Terre, prise dans son ensemble, des traités qui seront bénéfiques pour les deux parties, et nous entendons maintenir avec la France des relations toutes spéciales. En fait, le président de Vigny pense que la France n'élèvera pas d'objections et nous laissera partir avec sa bénédiction. »

— « Hum... je crains qu'il n'ait raison, » dit sombrement Peretz. Il se remit à marcher avec raideur. « La France éprouve toujours de la tiédeur à l'égard de la Fédération. Elle ne la quittera pas elle-même, mais elle sera heureuse que vous le fassiez à sa place, dans la mesure où les intérêts français ne seront pas lésés. »

— « Elle dominera ses réticences, » prédit Heim.

— « Oui, le moment venu. Avez-vous repris votre liberté pour la même raison ? »

Heim haussa les épaules. « Jusqu'à un certain point, sans doute. La conférence de Château Saint-Jacques a constitué une manifestation de sentimentalité délirante, croyez-moi. Le plébiscite s'est prononcé avec une majorité écrasante pour l'indépendance. Mais il y avait à cela d'autres raisons que le simple dépit d'avoir été abandonné à l'heure de la détresse. Ce sont justement celles-là qui resteront. »

— « De Vigny a tenté de me convaincre, » répliqua Peretz.

— « Permettez-moi d'exprimer ma pensée en termes moins élégants. Qu'est-ce que la Fédération ? Une institution sacro-sainte ou l'instrument d'un certain dessein ? Nous pensons qu'il s'agit d'un instrument vétuste et qu'il ne peut servir nos desseins sur cette planète. »

— « Gunnar, Gunnar, avez-vous donc oublié toute votre histoire ? Savez-vous ce que signifierait une rupture ? »

— « La guerre, » répondit Heim. « Mais la Fédération n'est pas à la veille de mourir. Avec tous ses défauts, elle a rendu trop de services à la Terre pour que celle-ci puisse renoncer à elle. Mais la Terre est une planète unique. On peut orbiter autour d'elle en quatre-vingt-dix minutes. Les nations doivent s'unir, sinon elles

finiront par s'entredévorer. » Son regard balaya l'horizon. « Ici nous disposons de plus d'espace. »

— « Mais... »

— « L'univers est trop grand pour qu'on puisse l'unifier dans une même organisation. Nul ne peut ni le comprendre ni le contrôler, sans parler d'un gouvernement. La preuve est à portée de la main. Nous avons dû amener la Fédération à faire ce que nous jugions nécessaire, en lui forçant la main, puisqu'elle s'obstinait à demeurer aveugle, qu'elle était incapable de voir. Lorsqu'un homme est voué à passer son existence à travers la galaxie, il doit être libre de choisir la voie qu'il estime la meilleure, en se basant sur sa propre expérience. N'est-ce pas ainsi que la race pourra le mieux réaliser toutes ses potentialités ? Pour y parvenir, existe-t-il un autre moyen que de tout essayer et partout ? » Heim administra une petite tape dans le dos de Peretz. « Je sais que vous redoutez l'éventualité de futures guerres interstellaires si les planètes acquièrent la souveraineté. N'ayez crainte. Un tel sentiment est ridicule. Quelles raisons des mondes isolés qui se suffisent à eux-mêmes auraient-ils de se combattre ? »

— « Nous venons à peine de terminer une guerre interstellaire, » dit Peretz.

— « Et qui en est responsable ? Une nation qui répugnait à voir la race humaine se développer selon ses propres voies. Moshe, au lieu de nous cristalliser dans une forme immuable, au lieu de nous confiner dans notre petitesse par peur de perdre le contrôle de la situation, tentons autre chose. Efforçons-nous de découvrir combien de sociétés de formes différentes, humaines et non humaines, sont susceptibles de vivre en bonne intelligence, sans la crainte du gendarme. Je crois que le nombre en est illimité. »

— « Ma foi... » Peretz secoua la tête. « Vous avez peut-être raison. Je l'espère du moins, car vous nous avez entraînés dans une fichue galère, gredins que vous êtes ! » Il avait prononcé ces mots sans animosité aucune.

Il reprit, après une minute de silence : « J'avoue que je me suis senti soulagé, lorsque le président de Vigny nous a présenté des excuses officielles pour les mesures restrictives qui ont été imposées à notre vaisseau. »

— « Je vous prie d'accepter également mes propres excuses, » dit Heim à mi-voix. »

— « C'est bon ! » Peretz tendit la main, les traits plissés par

un rire inopiné. « Je les accepte. Tout est oublié, sacrée tête carrée que vous êtes ! »

Du coup, Heim se sentit délivré de tous ses soucis. « Magnifique ! » s'exclama-t-il. « Rentrons, nous allons célébrer cet événement devant une bonne bouteille ! Nous avons tellement de choses à nous raconter ! »

Ils pénétrèrent dans la salle de séjour où ils s'installèrent confortablement. Une servante parut, fit une légère révérence. « Que prendrez-vous ? » demanda Heim. « Certaines denrées demeurent encore relativement rares, comme la plupart des appareils ménagers, bien entendu, c'est pourquoi j'emploie un personnel aussi nombreux. Mais ces Français ont construit de grandes caves pour le vin. »

— « Un brandy-soda, s'il vous plaît, » répondit Peretz.

— « Moi aussi. Nous n'avons plus de scotch sur la Nouvelle-Europe. Euh... recevrons-nous bientôt des expéditions en provenance de la Terre ? »

Peretz inclina la tête. « Plusieurs cargos sont déjà en route. Le Parlement va pousser les hauts cris lorsque je lui ferai mon rapport sur ce qui s'est passé ici. On parlera d'embargo, mais tout se terminera sûrement en queue de poisson. Si nous ne sommes pas résolus à combattre pour vous retenir contre votre gré, il serait stupide de susciter votre animosité par d'inutiles tracasseries. »

— « Ce qui corrobore mes dires. » Heim traduisit la commande en français.

— « Je vous en prie, ne discutez pas plus avant. Je vous ai déjà dit que j'acceptais le fait accompli devant lequel vous m'avez mis. » Peretz se pencha en avant. « Cependant, Gunnar, puis-je vous poser une question ? Je comprends les raisons qui ont conduit la Nouvelle-Europe à prendre de telles initiatives. Mais, vous-même... Vous auriez pu rentrer chez vous, accueilli comme un héros international, vos coffres bourrés à craquer des milliards que vous ont rapporté vos prises de guerre. Au lieu de cela, je vous vois naturalisé citoyen de la Nouvelle-Europe... Ce sont les meilleurs gens du monde, je l'admets, cependant ce ne sont pas vos frères ! »

— « Ils le sont à présent, » répondit Heim d'une voix tranquille.

Il sortit sa pipe de sa poche et se mit en devoir de la bourrer. Les mots sortaient de sa bouche sans effort, comme s'ils eussent coulé de source. « Mes raisons sont complexes, comme c'est toujours le cas. Il me fallait rester sur place jusqu'à la fin des hostilités. Les combats ont été nombreux, et ensuite il fallait bien quel-

qu'un pour monter la garde. Et puis... je m'étais senti isolé sur Terre. Ici, je me suis trouvé uni par un but commun à des gens exceptionnels. Nous disposons d'un monde entièrement neuf, d'espace à revendre, de possibilités infinies. Cette idée m'est apparue un jour, au cours d'une crise de nostalgie... Que pourrais-je faire chez moi, sinon pourrir sur une montagne de dollars ?

» Au lieu de cela, je suis ministre de l'Espace et de la Marine de la Nouvelle-Europe. Nous manquons de main-d'œuvre, de formation, d'équipement, de tout ; citez-moi un article et je vous dirai probablement qu'il nous manque. Mais je vois la nation se développer jour après jour. Et cela c'est mon œuvre ! »

Il alluma sa pipe et aspira quelques vigoureuses bouffées.

« Je n'ai d'ailleurs pas l'intention de demeurer au gouvernement plus longtemps qu'il ne sera nécessaire, » poursuivit-il. « J'aimerais expérimenter la culture pélagique, prospecter les autres planètes et astéroïdes du système, fonder un chantier de construction de navires de commerce pour l'espace et... mais, bah, je n'en finirais pas si je devais vous raconter tous mes projets. Il me tarde de redevenir un simple citoyen. »

— « Néanmoins, vous attendez, » dit Peretz.

A travers la fenêtre, Heim jeta un regard sur la mer, le soleil et le ciel. « Ma foi, » dit-il, « la chose vaut bien quelques sacrifices. Il ne s'agit pas seulement de ce monde. Nous voulons jeter les fondements de... » (il cherchait ses mots) « l'amirauté. Celle de l'homme sur l'univers. »

La servante entra, portant un plateau. Heim fut heureux de cette diversion, non seulement pour la perspective de se rafraîchir, mais comme un prétexte pour changer de conversation. Son éloquence était limitée lorsqu'il s'agissait d'affaires sérieuses. Chacun devait faire son devoir et cela suffisait.

La jeune fille pencha la tête. « Quelqu'un vient, monsieur. »

— « Bien, » dit Heim. « Ce sont Endre Vadasz et sa femme. Ils vous plairont, Moshe. Mon ami déploie actuellement son énergie sur une ferme de 10.000 hectares dans la Vallée de Bordes — mais il demeure toujours un chanteur éblouissant. Vous avez peut-être déjà entendu la ballade qu'il a composée sur l'amiral Cynbe. »

— « Non. Sur qui ? »

Une ombre passagère passa sur les yeux de Heim. « Je vous le dirai plus tard. Il s'agit de quelqu'un dont nous avons pensé, Endre et moi, que son souvenir ne devrait pas être perdu. »

Il leva son verre. « *Skôl !* »

— « *Shalom.* »

Les deux hommes se levèrent à l'entrée de Vadasz. « Soyez le bienvenu, » dit Heim qui secoua affectueusement la main de son ami et baisa celle de Danielle. Il avait eu le temps d'apprendre à faire ce geste avec autorité.

Il la regardait, s'étonnant de la rapidité avec laquelle une certaine blessure se cicatrisait. La vie n'est pas un conte de fées ; le chevalier qui tue le dragon n'obtient pas nécessairement la main de la princesse. Et après ? Qui voudrait vivre dans un cosmos moins riche et moins divers que le réel ? On se commande soi-même comme on commande un navire — avec discipline, raison et fougue — et c'est ainsi que l'on parvient au port. Lorsque viendrait le moment de tenir la promesse qu'il avait faite à la jeune femme d'être le parrain de son premier-né, ses sentiments à son égard seraient devenus authentiquement paternels.

Non, pensa-t-il avec une accélération soudaine de son pouls, ce délai ne serait même pas nécessaire. La guerre était finie. Il pouvait faire venir Lisa. Et il ne doutait guère que Jocelyn ne vînt le rejoindre un jour ou l'autre.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Admiralty.

JAMES BLISH

Les chats des dunes

James Blish nous offre ici un tableau de la future conquête de Mars — ou plutôt de certains de ses à-côtés sordides. La science-fiction nous dépeint souvent les colonisateurs de l'espace comme de valeureux héros ; Blish, plus réaliste ou plus pessimiste, préfère penser qu'ils pourront aussi être des fripouilles. Laissons-lui la responsabilité de son point de vue...

LE planeur prit aisément son essor dans le ciel de midi aussi bleu-noir que de l'encre fraîchement répandue. La pesanteur était si faible sur Mars qu'on pouvait faire voler n'importe quoi avec le minimum de force de propulsion ; sur la Terre ce planeur n'aurait pas été capable de mieux tenir l'air qu'un pavé.

Sur la Terre, Karen ne s'était jamais sentie non plus en état de navigabilité, mais ici, sur Mars, elle ne pesait qu'une vingtaine de kilos et planait en beauté. Elle eût souhaité conserver ce poids martien à son retour sur sa planète natale, mais elle savait parfaitement que cette légèreté n'était que provisoire.

L'officier attaché sur le siège à sa droite avait déjà fait comprendre à Karen qu'il croyait que son poids, quel qu'il fût, était très bien réparti sur sa personne. C'était très agréable à entendre, d'autant plus qu'en tant que première journaliste venue de la Terre depuis un an et demi pour faire un reportage sur Mars, elle avait eu droit à rien de moins qu'à l'officier responsable du Port Arès pour la guider.

— « C'est le vrai désert que nous sommes en train de survoler à présent — la vraie Mars, » annonça-t-il d'une voix étouffée par son masque à oxygène. « Ce sable d'un rouge orangé se compose d'hématite, un peroxyde de fer. Comme la plupart des oxydes, il renferme un peu d'eau, et les lichens martiens peuvent y croître. Il peut également donner naissance à de jolies tempêtes de sable. »

Karen ne prenait pas de notes ; elle connaissait déjà suffisamment cette question en quittant Cap Kennedy. En outre, par esprit

de contradiction, peut-être, elle s'intéressait davantage à Joe Kendricks, le pilote civil du planeur. Certes, le colonel Margolis était très bien : jeune, tout en muscles, parfaitement entraîné, avec ce maintien à la fois modeste et imbu de conscience professionnelle qui est de mise dans le Corps Astronautique. Comme la plupart du personnel du CA sur Mars, il semblait également avoir fait la majeure partie de son temps de service en vase clos à Port Arès. Par contre, Kendricks avait le teint d'un homme au contact des intempéries martiennes.

Joe Kendricks ne semblait nullement payer de retour l'intérêt que lui portait la jeune fille. Pour le moment, son attention était entièrement absorbée par le planeur et par le désert. Lui aussi était journaliste, représentant une chaîne radiophonique, mais, depuis qu'il se trouvait sur Mars, à la suite du deuxième atterrissage, il avait subi le sort des correspondants locaux : il était devenu d'abord familier, puis s'était fait invisible. Peut-être pour cette raison ou simplement parce qu'il vivait trop renfermé, trop seul, ou pour ces deux raisons à la fois, mêlées à d'autres, ses derniers articles étaient empreints d'une certaine raillerie à l'égard de toute l'entreprise martienne.

Peut-être était-ce inévitable. Toujours est-il que, lorsqu'il se mit à intituler sa rubrique hebdomadaire *JoKe's on Mars* (1), la direction du poste émetteur sur la Terre eut un rire poli, mais envoya Karen faire un coûteux voyage de soixante dix-neuf millions de kilomètres pour dépanner le reportage. Ni la presse, ni le CA ne tenaient à ce que le contribuable pût s'imaginer que quelqu'un trouvait quelque chose de drôle au sujet de Mars.

Kendricks fit virer le planeur sur l'aile et descendit en piqué.

— « Un chat, » dit-il sans s'adresser nommément à quelqu'un.

— « Oh ! oh ! » fit le colonel Margolis, en saisissant ses jumelles. Karen suivit son exemple. Il lui était difficile de se servir d'une lorgnette à travers les œillères de son masque à oxygène et plus difficile encore de faire la mise au point avec des gants épais ; mais tout à coup le grand chat des dunes se matérialisa nettement devant elle.

Il était beau. Comme l'indiquent toutes les encyclopédies, le chat des dunes est le plus grand animal de Mars, mesurant d'habitude environ un mètre vingt depuis le museau jusqu'au bas de l'épine

(1) Jeu de mots intraduisible, *JoKe* étant un sigle de Joe Kendricks et le mot *Joke* signifiant farce ou plaisanterie. (N.d.T.)

dorsale (il n'a pas de queue). Les yeux, bridés et pourvus d'une membrane supplémentaire pour les protéger des tourmentes de sable, lui donnent une vague apparence de chat, ainsi que la fourrure mouchetée (orange, marbrée d'un bleu-vert qui est en réalité une plante parasite monocellulaire aidant à lui fournir l'oxygène) ; mais ce n'est pas un chat. Bien qu'il possède une poche abdominale comme le kangourou et l'opossum, ce n'est pas non plus un marsupial. Certaines encyclopédies — celles à bon marché, visant aux effets sensationnels — suggèrent qu'il peut descendre de la race depuis longtemps éteinte des Maçons des Canaux de Mars. Toutefois, étant donné que les Maçons n'ont laissé derrière eux ni portraits ni ossements, ce n'est là, au mieux, qu'une hypothèse fantaisiste.

Il bondissait gracieusement sur les dunes couleur de rouille, se déplaçant presque en ligne droite, sans doute vers l'oasis la plus proche. Joe Kendricks n'eut aucune peine à le suivre. Evidemment l'animal n'avait pas encore repéré la présence du planeur, quasi silencieux dans l'air aussi raréfié que sur l'Everest.

— « C'est une vraie chance, Miss Chandler, » dit le colonel Margolis. « Il n'y a pas beaucoup d'action violente sur Mars, mais la rencontre d'un chat est toujours un spectacle qui vaut la peine d'être vu. JoKe, avez-vous un bidon en réserve que vous pourriez lui jeter ? »

Le journaliste acquiesça et fit décrire à l'appareil de larges cercles au-dessus du chat, tandis que Karen essayait de comprendre ce que le colonel Margolis avait voulu dire. Action violente ? Le seul article d'encyclopédie dont elle se souvînt nettement disait que le chat des dunes était « rapide et vigoureux, mais vivant à l'écart et ne s'attaquant pas à l'homme ». Personne, ajoutait l'article, ne savait de quoi il se nourrissait.

Joe Kendricks prit un bidon plat rempli d'eau, dévissa légèrement le bouchon et, à la stupeur de Karen — vu que l'eau était plus précieuse sur Mars que de l'or fin — le jeta par-dessus bord. Il tomba au ralenti, comme dans un rêve, à cause de la faible pesanteur, mais le bouchon desserré sauta au point d'impact, juste devant le chat.

Aussitôt les sables entourant le chat grouillèrent de bêtes. Elles accoururent en se tortillant, de quatre ou cinq mètres à la ronde, vers la tache d'eau qui s'évaporait rapidement.

La plupart d'entre elles étaient trop petites pour qu'on les

distinguât nettement, même avec des jumelles. Karen n'en était pas fâchée, car les deux qu'elle put voir clairement lui parurent assez repoussantes.

Longues chacune d'une trentaine de centimètres, elles formaient un croisement cauchemardesque de mille-pattes et de scorpion. Tandis que les autres créatures rampantes se ruaient aveuglément vers la tache d'eau, ces deux-là avaient senti que leur premier objectif devait être le chat des dunes.

Le chat se battit avec une fureur muette, à grands coups plats d'une de ses pattes aux griffes écartées ; quelque chose de métallique brilla dans l'autre patte, à la lueur crue d'un pâle soleil. Il ne prenait pas garde aux pinces de ses adversaires, bien qu'il en ait reçu plusieurs sanglantes égratignures pendant les premières secondes ; c'est de leurs piqûres qu'il se préservait. Karen fut tout de suite convaincue qu'elles devaient être venimeuses.

Elle commençait à croire que les deux hommes du planeur avaient aussi quelque chose de venimeux.

La lutte semblait interminable, mais en réalité il ne fallut au chat qu'un moment pour amputer proprement l'aiguillon d'un de ses assaillants et fracasser l'autre monstre au milieu du sable. Alors il gagna d'un seul bond le bidon éclaté, renversant jusqu'à la dernière goutte l'or liquide qu'il pouvait encore contenir.

Puis, sans un seul regard en l'air, il fila comme un démon entouré de poussière vers le proche horizon. Il ne resta plus rien à voir dans le sable, excepté les plus petites créatures, dont certaines commençaient à s'intéresser aux deux vaincus de la bataille.

Karen se rendit compte que sa respiration redevenait normale — et qu'elle avait oublié de prendre des photos. Le colonel Margolis donna une tape fébrile sur l'épaule de Joe Kendricks.

— « Poursuivez-le ! » exulta l'officier du CA. « Ne ratez pas le coup, JoKe, mettez toute la gomme ! »

Même à travers son masque à oxygène l'expression de Kendricks avait quelque chose de froid et de réprobateur. Néanmoins l'appareil bondit docilement à la suite du chat des dunes qui fuyait. Le chat courait vite, mais les chances étaient inégales.

— « Déposez-moi à environ quinze cents mètres devant lui, » fit le colonel, en dégainant son pistolet.

— « Colonel, » s'écria Karen, « Allez-vous... allez-vous tuer le chat ? Malgré le combat qu'il vient de livrer ? »

— « Certainement pas, » répondit le colonel Margolis cordia-

lement. « Je veux juste percevoir notre petite rétribution pour l'eau que nous lui avons donnée. L'autre côté de la dune semble être la bonne direction, JoKe. »

— « C'est contraire à la loi, » fit Kendricks à l'improviste. « Vous le savez. »

— « Cette loi est tombée en désuétude, » répondit le colonel d'une voix égale. « Elle n'a pas été appliquée depuis des années. »

— « Vous êtes seul juge, » constata Kendricks. « C'est vous qui les appliquez. Ça va, vous pouvez sauter. Je vous couvrirai. »

L'officier du CA sauta du planeur voltigeant en rase-mottes et atterrit sur le sable couleur de rouille. Reprenant de l'altitude, Kendricks se mit à tourner en rond au-dessus de lui.

Le chat s'arrêta au sommet de la butte en voyant l'homme, mais, après avoir levé les yeux vers le planeur, il n'essaya pas de fuir. Le colonel étreignait à présent son pistolet, sans toutefois le braquer.

— « Je serais très désireuse de savoir ce qui se passe exactement ici, » fit Karen de sa voix la plus calme et néanmoins la plus menaçante.

— « Un petit braconnage de tout repos, » déclara Kendricks, en regardant ses pieds. « Le chat porte quelque chose dans sa poche ventrale. Notre héros en bas va le lui dérober. »

— « Mais... qu'est-ce que c'est ? Un objet de valeur ? »

— « Ça a de la valeur pour le chat, mais assez de valeur aussi pour le colonel. Vous n'avez jamais vu de boule parfumée de Mars ? »

En effet, Karen en avait vu plusieurs ; cela avait été le dernier cri des cadeaux offerts par les soupirants pendant quelques années. Il s'agissait d'une boule pelucheuse de la taille d'un grain de raisin qui, lorsqu'elle était suspendue et réchauffée entre les seins, imprégnait la personne qui la portait d'une odeur de musc à la fois douce et vraiment extra-terrestre. Karen en avait essayé une, mais rien qu'une fois, car le parfum, bien que peu pénétrant, avait aussi une légère qualité narcotique qui incitait une dame à dire « Peut-être », alors qu'elle voulait répondre « Non ».

— « Cette boule parfumée — fait-elle partie du chat ? Ou bien est-ce un talisman ou un trésor ou quelque chose de ce genre ? »

— « Ma foi, c'est difficile à dire. Les experts l'appellent son organe d'hibernation. Sans lui il ne survivrait pas à l'hiver pro-

chain. Ça ne lui est pas attaché de quelque façon, mais ses congénères agissent toujours comme s'ils ne pouvaient s'en procurer ou bien en faire repousser un autre, quelle qu'en soit l'origine. »

Karen serra les poings. « Joe... déposez-moi au sol. »

Il lui lança un bref regard oblique. « Je ne vous le conseille pas. Vous n'y pouvez rien et je vous en parle savamment. J'ai déjà essayé. »

— « Joe Kendricks, je ne sais comment vous pouvez qualifier autrement ce qui se passe en bas, mais il est une chose que vous savez aussi bien que moi. C'est un sujet de reportage — et je ne veux pas le rater ! »

— « Vous ne le sortirez jamais de la planète, » dit-il, « mais — c'est très bien, nous allons descendre. »

Comme ils avançaient péniblement dans le sable, le chat, dressé sur ses pattes de derrière, semblait tendre quelque chose au colonel, qui leur tournait le dos. Parce qu'il était plus près de la crête de la dune, l'animal semblait aussi grand que l'homme. Au bout d'un moment le colonel Margolis rejeta sa tête en arrière et se mit à rire. A cette distance l'air ne put transmettre le son.

— « Ce n'est pas la boule parfumée, » murmura Joe Kendricks, devançant la question de Karen. « Il essaye de racheter sa vie avec un morceau de brique. »

— « Qu'est-ce... ? »

— « Une pierre avec des inscriptions des Maçons du Canal. »

— « Mais voyons, Joe, cela a sûrement de la valeur ? »

— « Ça ne vaut pas un fifrelin ; la planète en est truffée. Les Maçons faisaient des graffiti sur toutes les briques qu'ils posaient. Le chat aurait pu ramasser celle-ci juste à l'endroit où il se tient. De toute façon personne n'a jamais été capable de déchiffrer une ligne de leur gribouillage. Cela n'a aucun rapport avec les langages terrestres. »

Le chat venait enfin de les apercevoir ; il se tourna légèrement vers Joe Kendricks et lui tendit son fragment de pierre. Le colonel Margolis les regarda par-dessus son épaule, avec un sursaut de colère.

— « Inutile, chat, » fit-il d'une voix rude. « C'est avec moi que tu marchandes. Et je ne veux pas de ton caillou. Vide ta poche. »

Il ne pouvait certainement pas s'attendre à ce que le chat des dunes ait compris ses paroles — mais la situation et le brusque geste de ses deux mains mimant une éviscération étaient assez explicites.

Il y eut encore un léger mouvement et des yeux bridés, pareils à des saphirs jumelés dans un masque de tigre, lancèrent leurs feux à la rencontre du regard de Karen. D'une voix râpeuse, qui n'articulait la langue humaine qu'avec beaucoup de mal, le chat des dunes lui dit :

— « Mademoiselle Terressstre, acheter ? »

Il tendait le morceau de brique sans valeur qu'il offrait en échange de sa vie. Son regard était fier et sa patte allongée ne tremblait pas.

— « Je l'achète avec plaisir, » fit Karen, en tendant la main. « Que le Seigneur et le Corps des Astronautes vous viennent en aide, colonel Margolis, si vous annulez mon marché. »

Une main gantée toucha la patte orange. Le Martien regarda un bon moment la femme, puis s'éclipsa.

Le colonel Margolis garda le silence pendant tout le trajet du retour à Port Arès, mais, dès leur arrivée, il ne perdit pas un instant pour les mettre tous deux sur la sellette — dans son bureau personnel, bien entendu. Il était évidemment en boule. Karen avait la quasi certitude que c'était, dans une certaine mesure, parce qu'il avait commencé par lui faire des avances. *Eh bien, c'est ainsi que va le monde, colonel ; nos actes nous suivent... même sur Mars.*

— « Il me sera impossible de me comporter comme s'il n'était rien arrivé, » dit-il d'un ton qui affectait la bonne volonté. « Les chats sont assez malins pour répandre la nouvelle et il faudra des mois pour leur faire comprendre que votre conduite ne signifie rien. Mais, si j'ai votre promesse de ne pas ébruiter cet incident, je ne me verrai pas au moins dans l'obligation de vous renvoyer sur la Terre par la prochaine fusée. »

— « C'est-à-dire dans cinq mois, » ajouta Joe Kendricks d'un ton encourageant.

— « Il est préférable que l'incident signifie quelque chose et qu'il ait des suites, » répondit Karen. « Pensez-vous que les femmes continueraient à se servir de ces boules parfumées si elles savaient d'où elles proviennent et à quel prix on les obtient ? Cette histoire sera racontée. »

Il y eut un court silence. « Une seule histoire ne fait pas de scandale, » dit ensuite Kendricks.

— « Pas même si le commandant de la base y est mêlé ? »

Mais le colonel se contenta de sourire gentiment. « Peu m'importe de jouer le rôle du traître, si la colonie en a besoin d'un, » dit-il. « Vous pouvez me prendre par les pouces, si ça vous plaît. Toutefois je serais curieux de savoir combien de gens chez nous se fieront à votre parole plutôt qu'à la mienne. »

— « De ma vie je n'ai jamais exposé personne au ridicule et mes éditeurs le savent, » déclara Karen. « Mais nous nous écartons beaucoup de la question. Il ne s'agit pas que d'une histoire. C'est le trafic de la boule parfumée dans son ensemble qui est un scandale. »

Le colonel tourna brusquement le dos et contempla par la fenêtre la colonie sous son dôme — témoignage visible de la lutte contre un monde redoutable, un vaste désert à l'échelle d'une planète, sur lequel Karen savait qu'elle était très peu renseignée.

— « Très bien, j'ai essayé de la convaincre, » fit le colonel. « A votre tour, JoKe. Mettez-la sur le droit chemin. »

— « Ne m'appelez pas ainsi, » grogna Kendricks, puis il ajouta : « Voyons, Miss Chandler, ne comprenez-vous pas que le Corps vous empêchera d'arrêter le trafic des boules parfumées ? Ce n'est même pas considéré comme un petit tripotage. Et c'est loin d'être insignifiant. Si la loi a été transgressée — et Dieu sait qu'elle l'a été — la moitié des hommes de Port Arès ont touché une parcelle des bénéfices. On ne peut plus arrêter tout cela maintenant. »

— « Ce n'en est que plus grave, » commenta Karen. « Mais nous pouvons l'arrêter. Joe, vous devez m'aider. Ils ne peuvent nous renvoyer tous les deux chez nous. »

— « Croyez-vous que je n'aie pas déjà tenté avant vous de faire sortir de Mars cette histoire ? » fulmina Kendricks. « Le Corps censure chaque ligne de texte qui part de la planète. Après cet incident le colonel relira lui-même mes articles... »

— « Il y a des chances, » fit le colonel Margolis, avec un certain soulagement.

— « ...et je dois cohabiter toute une année avec l'équipe de Port Arès. » Au bout d'un moment il précisa : « Une année qui dure six cent soixante-huit jours. »

— « C'est justement la raison pour laquelle ils ne peuvent

étouffer cette histoire à la longue, » répondit Karen d'une voix mordante. « S'ils vous censurent vous pouvez me glisser un mot de quelque façon, tôt ou tard. Je sais lire entre les lignes — et vous saurez écrire entre celles-ci. Il n'existe aucun censeur dont la vigilance ne se relâche pas pendant une seconde ! »

— « Ils peuvent me tuer, » dit Joe Kendricks avec calme. « Au besoin, ils nous tueraient tous les deux. Le prochain vaisseau pour la Terre part dans cinq mois et les gens se font tuer sur Mars en toute saison. »

Karen laissa entendre un grognement peu féminin. « JoKe, vous avez la frousse. Croyez-vous vraiment qu'un commandant du Corps oserait tuer les deux seuls reporters sur Mars ? De quoi ça aurait l'air sur son tableau d'avancement, quelles que soient les précautions qu'il ait prises ? »

Le colonel Margolis se retourna pour les foudroyer du regard. Mais quand il prit la parole ce fut d'une voix étonnamment neutre.

— « Voyons, soyons raisonnables, » dit-il. « Pourquoi faire tout un plat au sujet d'une petite irrégularité, alors qu'il y a tant de choses positives et d'une incontestable grandeur qui ont été accomplies sur Mars ? Pourquoi ne pas de contenter de vivre et de laisser vivre ? »

— « Parce que c'est justement ce que vous ne faites pas, » riposta Karen. « Vous m'avez dit tantôt que vous n'aviez pas l'intention de tuer le chat, mais vous avez omis de me dire qu'il mourrait plus tard, en hiver, du fait de ce que vous alliez lui dérober. C'est l'histoire des Espagnols et des Incas qui recommence ! Dépensons-nous des milliards pour atteindre les planètes, à seule fin d'exporter les mêmes crimes que jadis contre les indigènes ? »

— « Allons, un peu de calme, Miss Chandler, je vous prie. Les chats ne sont que des animaux. Vous exagérez beaucoup, savez-vous. »

— « Je ne le crois pas, » fit Joe Kendricks à voix basse. « Les chats des dunes sont intelligents. Les exterminer est criminel. Je l'ai toujours pensé, la loi le pense également. Karen, je tenterai de vous envoyer les tuyaux, mais le Corps possède ici l'effectif nécessaire pour m'en empêcher s'il y tient vraiment. Je serai peut-être obligé plutôt de ramener la fin de l'histoire à mon retour sur Terre — c'est une question d'années. Pouvez-vous attendre aussi longtemps ? »

Ils se regardèrent longuement. L'expression de Joe avait beaucoup changé.

— « Tu parles si j'attendrai, » fit Karen.

Il respira profondément. « Es-tu sûre de ton intention ? »

— « Sûre et certaine, Joe, » répondit Karen. « C'est fini de plaisanter. »

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : No jokes on Mars.

MARCEL BATTIN

Conversation sous l'arbre

Marcel Battin sort d'un long silence qui pouvait faire croire qu'il ne s'intéressait plus à la science-fiction. Si ce fut le cas, il n'en est plus rien, comme le prouve ce nouveau conte où il revient au thème qui l'a toujours obsédé : l'univers des mutants post-atomiques. Il le fait avec cette optique hors série, avec cette originalité de vision qui n'appartiennent qu'à lui, et qui nous font souhaiter qu'il reprenne sa place régulière parmi nos auteurs français, dont il est un des plus personnels.

— Tu es bien, Jiorget, mon petit ?
— Oui, p'pa.
— L'écorce de l'arbre ne te blesse pas le dos ?
— Non, p'pa. Ça serait plutôt le contraire.
— Le contraire ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?
— Que mon dos est probablement trop dur pour l'arbre, ha ! ha ! ha ! ha !

— P'pa ?
— Oui, Jiorget.
— Comment c'est fait, un arbre ?
— Mais je te l'ai expliqué cent fois !
— Ça ne fait rien, p'pa. J'aime entendre dire les choses.
— Eh bien... un arbre, c'est un gros machin cylindrique recouvert d'écorce, surmonté d'un tas de branches pleines de feuilles en été. A la saison froide, les feuilles meurent, se détachent et tombent, et il en renaît d'autres quand le printemps revient.
— Le printemps, c'est quand l'air est doux et qu'on se sent tout content, hein, p'pa ?
— Oui, Jiorget.
— Explique encore un peu, p'pa, que je me représente bien ce que c'est qu'un arbre.
— Le tronc de l'arbre, c'est en somme son corps. Les basses

branches sont ses bras. Les hautes branches et les feuilles, sa tête et sa chevelure.

— Chevelure ?

— Oui. Ses cheveux. Pareil à ce que j'ai sur la tête.

— Je peux toucher ta tête, p'pa, pour voir ?

— Bien sûr.

— Mmm... ça pique ! Dis, p'pa, ils tombent aussi à la saison froide, tes cheveux ?

— Non. Ils tomberont seulement quand je serai vieux et, contrairement aux feuilles, ils ne repousseront pas.

— Quand est-ce que tu seras vieux, p'pa ?

— Bientôt. J'ai déjà vingt-six ans, Jiorget.

— Qu'est-ce que c'est, les ans, p'pa ?

— Un an, c'est le temps qui s'écoule entre deux saisons semblables.

— Ah ! Et combien j'en ai, moi, des ans, p'pa ?

— Huit, Jiorget.

— P'pa ?

— Oui, Jiorget.

— Il n'a pas de jambes lui non plus, l'arbre ?

— Non. Ou plutôt si, il a des espèces de jambes. Ça s'appelle des racines, et c'est profondément enfoncé dans la terre. Des jambes qui lui servent en même temps de bouches, car il tire sa nourriture du sol.

— Quelle nourriture, p'pa ?

— Des choses qui sont dans la terre.

— Des vers ?

— Ou...i. Si tu veux.

— Et qu'est-ce qui le porte, l'arbre, p'pa, quand il veut aller se promener ?

— Personne. Un arbre, ça ne se déplace pas. Ça naît à un endroit, et ça y reste pour toujours.

— Pour toujours ?

— Pour toujours.

— C'est triste. Je n'aimerais pas être un arbre.

— P'pa ?

— Oui, Jiorget.

— Ces choses qui volent — les oiseaux — pourquoi ça habite dans les arbres ?

— Ben, je suppose que c'est parce qu'ils s'y sentent plus en sécurité que par terre. C'est très méfiant, tu sais, un oiseau.

— Comment tu fais pour en attraper, alors, si c'est si méfiant ?

— Parce que je suis adroit à l'arc.

— Ah ! oui, ce bout de bois courbé auquel est attachée une liane... Comment ça peut attraper un oiseau, un arc, p'pa ?

— Ça ne l'attrape pas, Jiorget. Ça propulse un morceau de bois pointu qui tue l'oiseau.

— Ah ! bon.

— P'pa ?

— Oui, Jiorget.

— A quoi ça sert, un oiseau, à part d'être mangé ?

— A rien. Comme nous.

— C'est bon ?

— Mais, Jiorget, ta maman t'en fait manger chaque jour, broyés avec des glands !

— Je ne me rappelle que le goût des glands.

— C'est vrai que le goût en est très fort, cette année. Peut-être à cause des longues pluies.

— Ça me donne faim, de parler de manger. Tu voudrais pas m'attraper quelque chose, p'pa ?

— Des baies de sureau ?

— Oui. Et aussi quelques vers de terre, si tu en trouves.

— P'pa ?

— Oui, Jiorget.

— Pourquoi elle pleure toujours, maman ?

— Je ne sais pas.

— Tu crois que des fois je lui fais de la peine, sans faire exprès ?

— Oh ! non, non, mon petit.

— Elle n'est pourtant pas malheureuse, hein, p'pa ?

— Non, Jiorget. Il n'y a pas de raison. Nous avons tout ce qu'il nous faut — une grande et belle hutte, du bois à profusion, et de quoi manger chaque jour.

— Et pourtant elle pleure.

— Oui. Et pourtant elle pleure...

— P'pa ?
— Oui, Jiorget.
— On rentre à la maison ?
— Déjà ?
— Je me languis de maman.
— Bon, alors allons-y. Tu t'accroches à mon cou ? Hop ! ça y est. Tu veux que je galope ?
— Non, p'pa. Va doucement. J'aimerais que tu me racontes une histoire, tout en marchant.
— Laquelle ? Le Poucet ? Le Chaperon Rouge ? Tintin-Milou ? Le *Chpounique* ? La Belle aux Cheveux d'Or ? Alice-Merveille ?
— Le Petit Pape, si tu veux bien, p'pa.
— Bon. Tu te tiens bien ? Je commence :

Il était une fois, dans un lointain pays, un grand Roi nommé Petit-Pape-Paul qui régnait sur des millions de sujets appelés les Chrétiens.

Un jour, le Roi Petit-Pape-Paul se prit de colère, on ne sait trop pour quelle raison. Il décida d'enfourcher une Machine Volante et d'aller jusqu'aux Nues pour crier : plus de guerres, jamais plus de guerres !...

Trois thèmes, trois versions (1)

ISAAC ASIMOV

La chambre d'airain

Cette nouvelle et les deux qui la suivent forment à elles trois un curieux triptyque — un phénomène unique dans le domaine de la collaboration entre plusieurs auteurs, ainsi que dans celui de l'exercice de virtuosité.

Tout commença à la suite d'une remarque émise par Theodore Cogswell, auteur autrefois publié à plusieurs reprises dans **Fiction,** et qui est précisément le troisième à figurer dans notre triptyque. Cogswell, envoyant un jour à la rédaction de notre édition américaine une histoire de pacte avec le diable, l'accompagnait d'une lettre où il écrivait notamment : **« J'adore le thème du pacte avec le diable, parce que c'est un poncif tellement éculé qu'il est toujours amusant d'essayer d'en tirer une astuce nouvelle. C'est la même chose pour la chambre close et le paradoxe temporel. Si un jour j'arrivais à combiner ces trois thèmes en une seule histoire en leur donnant une solution satisfaisante, je pourrais mourir heureux. »**

L'éditeur américain publia l'histoire de Cogswell, en citant cet extrait dans les commentaires de présentation. Il y avait là quelque chose comme un défi lancé à l'imagination des confrères de Cogswell. Défi tel qu'il fut relevé, presque simultanément, par Isaac Asimov et Miriam Allen DeFord, qui chacun écrivirent une nouvelle où ils combinaient, délibérément, les trois « poncifs » énumérés par Cogswell : le pacte avec le diable, la chambre close, le paradoxe temporel.

Voici pour commencer la version d'Isaac Asimov, où le Vieux Maître témoigne, de façon savoureuse, de son métier de conteur, de son sens de la logique fantastique et de son habileté technique.

« ALLONS, allons, » dit Shapur, sur un ton dont la politesse avait de quoi surprendre de la part d'un démon. « Vous me faites perdre mon temps. Et vous perdez aussi le vôtre. N'oubliez pas qu'il ne vous reste qu'une demi-heure. » Et sa queue frétilla.

— « Ce n'est *pas* de la dématérialisation ? » demanda Isidore Wellby d'un air pensif.

— « Je vous ai déjà dit que non, » répliqua Shapur.

Pour la centième fois, Wellby considéra la surface ininterrompue des parois de bronze qui l'entouraient de tous côtés. Le démon avait pris un plaisir malin (quoi d'étonnant ?) à lui faire remarquer que le sol, le plafond et les quatre murs étaient constitués par des dalles de bronze unies, de soixante centimètres d'épaisseur, soudées les unes à la suite des autres sans le moindre interstice.

C'était la chambre close par excellence et Wellby n'avait plus qu'une demi-heure pour en sortir, tandis que le démon l'observait avec une expression de satisfaction anticipée.

Cela faisait dix ans (à un jour près, naturellement) qu'Isidore Wellby avait signé l'engagement.

— « Nous vous payons d'avance, » avait dit Shapur d'un ton persuasif. « Dix ans de tout ce que vous voudrez, dans les limites du raisonnable, et ensuite vous êtes un démon. Vous êtes l'un d'entre nous, portant un nouveau nom de puissance démoniaque et bénéficiant de maints avantages de surcroît. C'est à peine si vous vous apercevrez que vous êtes damné. Et si vous ne signez pas, vous pouvez fort bien finir quand même dans les flammes, dans le cours naturel des choses. On ne sait jamais... Tenez, regardez-moi. Je ne me débrouille pas trop mal. J'ai signé mon engagement, j'ai eu mes dix années, et maintenant me voici. Pas désagréable. »

— « Pourquoi êtes-vous si désireux de me voir signer si je peux être damné de toute façon ? » demanda Wellby.

— « Il n'est pas si facile de recruter des cadres pour l'enfer, » dit le démon avec un franc haussement des épaules qui renforça légèrement l'odeur d'anhydride sulfureux flottant dans l'air. « Chacun veut tenter la chance qu'il a de finir au paradis. La chance est insignifiante, mais c'est ainsi. Je vous crois trop sensé pour vous risquer à ce jeu. Mais en attendant, nous avons des âmes damnées à ne savoir qu'en faire, alors que le manque d'effectifs administratifs ne cesse de s'aggraver. »

Wellby, qui venait de quitter l'armée et n'en avait guère rapporté qu'une claudication et une lettre d'adieu d'une jeune fille qu'il ne pouvait se résigner à oublier, se fit une piqûre au doigt et signa.

Bien entendu, il prit soin de lire d'abord le texte imprimé en petits caractères. Une certaine quantité de pouvoirs démoniaques

serait déposée à son compte contre signature donnée avec son sang. Il ne saurait pas de façon détaillée comment on manipulait ces pouvoirs, ni même quelle était la nature de chacun d'eux, mais il verrait toutefois ses vœux exaucés de telle manière qu'aucune intervention surnaturelle ne pourrait être soupçonnée.

Evidemment, il ne serait satisfait à aucun vœu susceptible de contrecarrer les grands desseins et la ligne générale de l'histoire humaine. En lisant cela, Wellby avait levé les sourcils en signe d'interrogation.

— « Une précaution qui nous est imposée par... euh... Là-haut, » dit Shapur avec une petite toux. « Vous êtes raisonnable. Cette restriction ne vous gênera pas. »

— « Il semble qu'il y ait aussi une clause de sauvegarde, » dit Wellby.

— « En quelque sorte, oui. Après tout, il faut que nous nous assurions de votre aptitude à l'emploi. Il est stipulé, comme vous le voyez, que vous devez accomplir une tâche pour nous au terme de vos dix années, une tâche que vos pouvoirs démoniaques vous rendront très faisable. Nous ne pouvons vous dire pour l'instant en quoi elle consistera, mais vous aurez dix ans pour étudier la nature de vos pouvoirs. Considérez toute l'affaire comme une épreuve en vue de votre admission. »

— « Et si je ne satisfais pas à cette épreuve, que se passera-t-il ? »

— « Dans ce cas, » dit le démon, « vous ne serez qu'une âme damnée comme les autres tout compte fait. » Et parce qu'il était un démon, une flamme voilée de fumée s'alluma dans ses yeux à cette pensée et ses doigts armés de griffes se crispèrent comme s'il les eût déjà sentis enfoncés au plus profond des entrailles de son interlocuteur. Cependant, il ajouta d'un ton suave : « Voyons, ne vous tourmentez pas, l'épreuve sera facile. Nous préférons vous avoir comme cadre plutôt que comme un simple pensionnaire à charge. »

Wellby, que son inaccessible amour emplissait de pensées moroses, se préoccupait peu à ce moment de ce qui se passerait au bout de dix ans, aussi apposa-t-il sa signature.

Les dix années passèrent néanmoins assez vite. Comme le démon l'avait prédit, Isidore Wellby n'avait pas cessé d'être raison-

nable et les choses tournèrent bien. Il accepta un emploi et, comme il se trouvait toujours à l'endroit voulu au moment voulu et qu'il disait toujours ce qu'il fallait à l'homme qu'il fallait, il fut rapidement promu à de hautes fonctions.

Ses placements d'argent furent invariablement d'un bon rapport et, ce qui était encore plus agréable, sa bien-aimée lui revint, sincèrement repentante et lui témoignant une adoration qu'il n'aurait pu rêver plus fervente.

Son mariage fut heureux et il eut le bonheur d'avoir quatre enfants, deux garçons et deux filles, tous intelligents, obéissants et bien élevés. Au bout de dix ans, il avait atteint le point culminant de son autorité, de sa réputation et de sa richesse, tandis que sa femme était devenue, s'il est possible, encore plus belle avec l'âge.

Et dix ans (à un jour près, naturellement) après avoir conclu le pacte, il se réveilla pour se trouver non pas dans sa chambre à coucher, mais dans une horrible chambre de bronze d'une étanchéité des plus terrifiantes et sans autre compagnie que celle d'un démon insatiable.

— « Vous n'avez qu'à sortir d'ici et vous serez l'un des nôtres, » dit Shapur. « Vous pouvez le faire d'une manière convenable et logique en utilisant vos pouvoirs démoniaques, à condition que vous sachiez exactement ce que vous faites. Allez, décidez-vous ! »

— « Ma femme et mes enfants vont être terriblement inquiets de ma disparition, » dit Wellby qui commençait à avoir des regrets.

— « Ils trouveront votre cadavre, » dit le démon d'un ton consolant. « Votre mort sera attribuée à une crise cardiaque et on vous fera un bel enterrement. Le pasteur vous recommandera au ciel et nous ne le désillusionnerons pas, pas plus que ceux qui l'écouteront. Et maintenant, Wellby, vous avez jusqu'à midi. »

Wellby, qui se cuirassait inconsciemment depuis dix ans en vue de ce moment, fut moins frappé de panique qu'on aurait pu le croire. Il jeta autour de lui des regards spéculatifs. « Cette pièce est-elle parfaitement fermée de partout ? Pas d'ouvertures secrètes ? »

— « Pas d'ouvertures nulle part dans les murs, le plafond ni le plancher, » dit le démon, professionnellement fier et ravi de

son ouvrage. « Ni à la limite d'aucune de ces surfaces d'ailleurs. Abandonnez-vous ? »

— « Non, non. Donnez-moi seulement le temps. »

Wellby concentra fortement ses pensées. La pièce ne sentait pas le renfermé et il semblait même y circuler un léger souffle d'air. Peut-être cet air pénétrait-il en se dématérialisant à travers les murs. Peut-être le démon était-il entré dans cette même pièce et Wellby lui-même en sortirait-il par le même procédé. Il posa la question.

Le démon lui grimaça un sourire :

— « La dématérialisation ne fait pas partie de vos pouvoirs. Et je ne m'en suis pas servi moi-même pour entrer ici. »

— « Vous en êtes sûr maintenant ? »

— « Cette pièce est ma propre création, » dit le démon avec un petit air suffisant, « et je l'ai construite tout exprès pour vous. »

— « Et vous êtes entré de l'extérieur ? »

— « Parfaitement. »

— « Grâce à des pouvoirs démoniaques raisonnables que je possède également ? »

— « Exactement. Voyons, soyons précis. Vous ne pouvez pas vous déplacer à travers la matière, mais vous pouvez le faire dans n'importe quelle dimension par un simple effort de volonté. Vous pouvez monter, descendre, aller à droite, à gauche, en oblique et ainsi de suite, mais vous ne pouvez traverser la matière en aucune façon. »

Wellby continuait de réfléchir et Shapur continuait de lui faire remarquer la solidité absolument inébranlable des murs, du plancher et du plafond d'airain, leur caractère définitif et continu.

Il semblait évident à Wellby que Shapur, si intéressé fût-il au recrutement des cadres, cachait à peine sa satisfaction diabolique devant la perspective d'avoir une âme damnée ordinaire pour sa distraction personnelle.

— « Au moins, » dit Wellby en essayant piteusement de philosopher, « j'aurai dix heureuses années à me remémorer. C'est assurément une consolation, même pour une âme damnée en enfer. »

— « Pas du tout, » dit le démon. « L'enfer ne serait pas l'enfer si des consolations vous y étaient accordées. Tout ce qu'on gagne sur terre grâce à un pacte avec le diable, comme dans votre

cas (ou dans le mien, d'ailleurs), n'est ni plus ni moins que ce qu'on aurait pu gagner sans un tel pacte si l'on avait travaillé avec ardeur et avec une confiance totale dans... euh... Là-haut. C'est ce qui rend de tels marchés si authentiquement démoniaques. » Et le démon poussa la sorte de hurlement joyeux qui lui tenait lieu de rire.

— « Vous prétendez que ma femme me serait revenue même si je n'avais jamais signé votre contrat, » dit Wellby avec indignation.

— « C'est possible, » dit Shapur. « Quoi que ce soit qui arrive est l'expression de la volonté de... euh... Là-haut, vous savez. Nous-mêmes ne pouvons rien faire pour y changer quelque chose. »

Pendant tout ce temps, la contrariété avait dû aiguiser l'esprit de Wellby, car il disparut alors et la pièce ne fut plus occupée que par le démon plongé dans une douloureuse surprise. Une surprise qui se transforma en une rage folle quand il regarda le contrat qu'il avait jusque-là tenu à la main en attendant la décision finale dans un sens ou dans l'autre.

Dix ans (à un jour près, naturellement) après qu'Isidore Wellby eut signé son pacte avec Shapur, le démon fit son entrée dans le bureau de Wellby et s'écria, tremblant de fureur :

— « Dites donc... »

Surpris, Wellby leva les yeux de sur son travail.

— « Qui êtes-vous ? »

— « Vous savez fort bien qui je suis, » dit Shapur.

— « Pas du tout, » dit Wellby.

Le démon jeta à l'homme un regard acéré.

— « Je vois que vous dites la vérité, mais je ne peux m'expliquer la chose en détail. » Il eut tôt fait de rappeler à Wellby les événements.

— « Ah ! oui, » dit Wellby. « Je peux vous expliquer, évidemment, mais êtes-vous sûr que nous ne serons pas dérangés ? »

— « Aucun danger, » dit le démon d'un air farouche.

— « J'étais assis dans cette chambre d'airain close de toutes parts, » dit Wellby, « et... »

— « Ce n'est pas ce qui m'intéresse, » dit le démon. « Ce que je veux savoir... »

— « Je vous en prie. Laissez-moi raconter la chose à ma façon. »

Le démon serra les mâchoires et dégagea un nuage d'anhydride sulfureux qui suffit à faire tousser Wellby à fendre l'âme.

— « Si vous voulez bien vous éloigner un peu, » dit Wellby. « Merci... Donc, j'étais assis dans cette chambre close aux parois d'airain et me rappelai comment vous insistiez sur l'absolue continuité des quatre murs, du plancher et du plafond. Je me mis à réfléchir : pourquoi aviez-vous été si précis ? Qu'y avait-il d'autre outre les murs, le plancher et le plafond ? Vous aviez défini un espace à trois dimensions complètement clos.

» Et la solution était là : un espace *tri-dimensionnel*. La chambre n'était pas fermée dans la quatrième dimension. Elle n'existait pas indéfiniment dans le passé. Vous aviez dit l'avoir créé pour moi. Ainsi, si l'on voyageait dans le passé, on finirait fatalement par arriver en un point du temps où la chambre n'existait pas et alors on serait sorti de la chambre.

» Qui plus est, vous aviez dit que je pouvais me déplacer dans n'importe quelle dimension et il est certain que le temps peut être considéré comme une dimension. En tout cas, dès que j'eus décidé de me déplacer en direction du passé, je me trouvai vivre à rebours à une vitesse terrifiante et soudain il n'y eut plus de bronze autour de moi. »

— « Cela, je peux facilement l'imaginer, » s'écria Shapur angoissé. « Vous n'auriez pu vous échapper d'aucune autre manière. C'est pour ce contrat que je me fais du mauvais sang. Si vous n'êtes pas une âme damnée ordinaire, tant pis, cela fait partie du jeu. Mais il faut au moins que vous soyez l'un de nous, que vous veniez renforcer nos cadres ; c'est pour cela que vous avez été payé et si je ne vous livre pas là en bas, je vais être dans une situation extrêmement embarrassante. »

Wellby haussa les épaules.

— « J'en suis fâché pour vous, naturellement, mais je ne puis vous venir en aide. N'ayant pas l'expérience des voyages dans le temps, j'ai dû accélérer exagérément, car lorsque je suis parvenu à freiner ma marche à reculons, je me suis trouvé au moment précis où je concluais le marché avec vous. Vous étiez là de nouveau et moi aussi, et vous poussiez le contrat avec moi, avec un stylet pour que je me pique le doigt. Evidemment, tandis que je me déplaçais en arrière dans le temps, mon souvenir de ce qui devenait l'avenir s'estompait, mais pas tout à fait cependant. Quand vous avez poussé le contrat vers moi, j'ai ressenti de l'inquiétude.

Je ne me rappelais pas tout à fait l'avenir, mais j'étais inquiet. C'est pourquoi je n'ai pas signé. J'ai laissé tomber purement et simplement. »

Shapur grinça des dents.

— « J'aurais dû le savoir, » dit-il. « Si les lois des probabilités étaient applicables aux démons, j'aurais glissé avec vous dans ce nouveau monde des « *si* ». Les choses étant ce qu'elles sont, tout ce que je puis dire, c'est que vous avez perdu les dix heureuses années que nous vous avons données en paiement. C'est une consolation. Et nous vous aurons tout de même à la fin. C'en est une autre. »

— « Mais voyons, » dit Wellby, « y a-t-il des consolations en enfer ? Tout au long des dix années que je viens de vivre, je n'ai rien su de ce que j'aurais pu obtenir. Mais maintenant que vous m'avez mis en tête le souvenir des dix-ans-qui-auraient-pu-être, je me souviens que, dans la chambre de bronze, vous m'avez dit que les pactes démoniaques ne pouvaient rien donner qui ne puisse être obtenu par le travail et la foi dans Là-haut. J'ai travaillé et j'ai eu la foi. »

Les yeux de Wellby se portèrent sur la photographie de sa ravissante femme et de ses quatre beaux enfants, puis firent le tour de son bureau meublé avec un luxe raffiné.

— « ...Et je puis même échapper tout à fait à l'enfer... »

C'en était trop. Avec un hurlement déchirant, le démon disparut sans demander son reste.

Traduit par Roger Durand.
Titre original : The brazen locked room.

Trois thèmes, trois versions (2)

MIRIAM ALLEN DeFORD

L'avenant

Après Isaac Asimov, c'est Miriam Allen DeFord, auteur dont les histoires sont bien connues de nos lecteurs, qui relève à son tour le gant jeté — à son insu — par Theodore Cogswell. Voici donc une nouvelle combinaison de nos trois thèmes, où Miss DeFord démontre une dextérité toute professionnelle dans l'art de les poser et de les résoudre — dans un esprit tout différent mais avec autant d'ingéniosité qu'Asimov.

Samedi, 26 novembre 1955
12 h 11

L'AIR soucieux, le Dr. Ogden caressa son front dégarni.

— « Vous voyez, » dit-il, « la porte est bien fermée. C'est ce que m'avait dit l'infirmière. »

Le Dr. Vance, plus grand, plus robuste et plus âgé, martela avec force la porte de ses poings.

— « Allons, Henry, » cria-t-il. « Laissez-nous entrer. Vous ne voulez donc pas votre déjeuner ? »

Aucune réponse. La porte n'avait pas bougé sous les coups.

— « Mais il n'a sûrement pas pu la fermer à clé ? » questionna Vance d'un ton vexé.

— « Evidemment non. Nous ne mettons pas de portes fermant à clé à la disposition des paranoïaques, qu'ils soient ou non en voie de guérison. Il l'a scellée avec une substance quelconque. »

— « Avec quoi ? »

— « C'est ce que nous allons découvrir. Ah ! vous voilà, Bert. Je veux que vous m'enfonciez cette porte. Vous avez une hache ?

Et dites d'abord à l'infirmière de garde qu'elle empêche les malades de venir par ici. »

L'épaisse porte ne céda que lorsque l'infirmier, un véritable colosse, eut donné dessus une demi-douzaine de coups de hache. Des fragments de quelque chose tombèrent des montants.

— « De l'argile, » dit Ogden en se baissant pour en ramasser un morceau. « Il fait du modelage. Son traitement comporte l'exercice d'une activité artistique. Il a sans doute soustrait de petites quantités d'argile qu'il a gardées dans ses poches jusqu'au moment où il en a eu suffisamment. Il a de l'eau dans sa chambre pour la ramollir. »

La porte tomba avec fracas à l'intérieur de la pièce.

— « Ça suffit, Henry, » dit le Dr. Ogden en enjambant les débris. « Qu'est-ce qui vous a pris ? »

Mais la pièce était vide.

Elle n'avait que cette seule porte et les barreaux de son unique fenêtre étaient tous en place. Le Dr. Vance les essaya patiemment un à un pour s'assurer qu'aucun n'avait été scié et replacé.

Les trois hommes se regardèrent avec consternation et incrédulité.

— « C'est impossible, » murmura enfin Ogden. « Il lui était matériellement impossible de s'échapper. Et cependant il n'est pas là. »

— « Nous n'avons plus besoin de vous, Bert, » dit le Dr. Vance. « Et bouche cousue sur ce que vous venez de voir, compris ? Pas un mot à qui que ce soit, si vous tenez à votre place. »

— « Je ne suis pas au courant de ce cas, docteur, » poursuivit-il tandis que l'infirmier s'en allait. « Quel est cet homme ? »

— « Henry Albrecht, » dit Ogden. L'émotion lui avait amolli les jambes et il s'assit sur le lit, tremblant légèrement. « Ingénieur, trente-deux ans. Dans un mois, cela fera deux ans qu'il est ici. Diagnostic, paranoïa avec tendances schizophréniques. Violent quand il est arrivé, mais son état s'est amélioré constamment. »

— « Comme illusions ? »

— « Deux principales : il était sur le point d'inventer une machine à voyager dans le temps et il avait signé un pacte avec le diable. »

— « Curieuse combinaison : science-fiction contemporaine et superstition médiévale. »

— « C'est vrai. Au cours de notre dernier entretien, il les a

reconnues toutes deux pour ce qu'elles sont. Les paranoïaques sont d'habiles dissimulateurs, comme vous le savez, mais il réussit à me convaincre qu'il était pratiquement guéri et prêt à être remis en liberté. »

— « Et maintenant voilà. Et où est-il ? »

Le Dr. Vance fit entendre un petit rire.

— « Ne croyez-vous pas, docteur, que si les illusions de cet homme avaient été en fait la réalité... »

— « Dites donc, Vance ! Gardez vos élucubrations. J'ai assez de soucis comme ça. »

— « J'ai dit *si*. En attendant, où est-il, et comment allons-nous le retrouver... lui et ses cent dollars qui nous tombaient si gentiment chaque semaine ? »

Samedi 26 novembre 1977
12 h 14

— « Je vois que vous vous en êtes parfaitement tiré, » dit le gentleman grand, maussade, mince, en costume noir et chapeau à bords roulés.

Henry Albrecht lui fit un sourire sinistre.

— « Vous y avez mis le temps, » commenta-t-il d'un ton accusateur. « J'avais isolé cette chambre à partir de neuf heures ce matin, aussitôt après le petit déjeuner. »

— « Vous auriez dû savoir que vous pouvez vous fier à moi. Dans dix ans d'ici (nous sommes en 1977, soit dit en passant), vous aurez inventé votre machine à voyager dans le temps. Mais pour l'instant il ne pouvait être question que de se téléporter, et c'est difficile à mettre au point.

» Et maintenant, si nous confirmions notre petit arrangement ? »

Les sourcils d'Albrecht se levèrent de surprise.

— « Quel arrangement ? » demanda-t-il.

Le diable fit la grimace.

— « Pas de ça maintenant, Albrecht. Vous avez mieux à faire qu'à essayer de me bluffer. Vous vous rappellerez peut-être que, en 1953, nous avons eu ensemble un petit échange de vues, le jour où vous avez prononcé accidentellement cette incantation qui m'a appelé auprès de vous. Je vous ai dit alors, si j'ai bonne mémoire, que votre invention serait absolument irréalisable tant qu'un jeune

homme qui était à ce moment en troisième année au collège n'aurait pas élaboré une nouvelle théorie mathématique. Je vous ai dit que si vous étiez disposé à attendre jusqu'à ce que j'aie le temps de m'occuper de l'affaire, je pourrais vous transporter au jour où il annoncerait l'heureux aboutissement de ses recherches, jour qui s'est trouvé être la semaine dernière. Alors, vous ai-je dit, vous pourriez vous mettre au travail sur votre machine, et dix ans après celle-ci serait terminée.

» J'ai même pris soin de vous expliquer pourquoi vous deviez attendre. Je vous ai dit que j'avais un nombre considérable d'affaires en retard, si bien que deux ans au moins étaient nécessaires pour que je puisse m'occuper de la vôtre au titre du contingent américain.

» Si vous aviez été assez avisé pour attendre tranquillement et tenir votre langue, tout aurait marché sans difficulté. Mais non, il a fallu que vous bavardiez. Et la conséquence naturelle en a été que vous vous êtes trouvé un beau jour dans un asile d'aliénés.

» Mais même à ce moment je ne vous ai pas oublié. A peine vous avait-on mis dans une chambre à part, ce qui allait me permettre de vous parler en tête à tête, que je fis mon apparition et vous donnai des instructions complémentaires. »

— « Je sais tout cela, » dit Albrecht avec une moue. « Bien que je ne comprenne toujours pas pourquoi il a fallu que j'exécute toutes sortes de tours de passe-passe pour sceller la porte. »

— « Vous êtes un égoïste, Albrecht, » dit le diable d'un ton de reproche. « Auriez-vous voulu être téléporté ici à la vue de tous ces autres malheureux qui sont réellement fous, au risque de donner à certains d'entre eux un choc qui leur aurait ôté toute chance de guérison ? En outre, j'ai un autre client qui va occuper la chambre et je ne voulais pas qu'il se mette en tête des idées qui ne s'appliqueraient pas à lui. »

— « Mais pourquoi ne pas avoir profité de la nuit ? »

— « Et faire perdre sa place à un pauvre garçon de salle ou à une pauvre infirmière pour vous avoir laissé échapper ? Non. De la façon dont nous avons procédé, on ne peut rien reprocher à personne. »

— « Oh ! c'est bon... En tout cas, ça n'a pas été une partie de plaisir pour moi là-bas, je vous assure. Mais merci quand même, mon vieux, et maintenant il va falloir que je m'occupe de m'installer et de me remettre au travail. »

— « Une minute, gros malin. Vous avez trouvé commode d'oublier la partie la plus importante de notre conversation de 1953. Supposeriez-vous par hasard que j'aie fait tout cela par simple bonté de cœur... alors que, soit dit en passant, de cœur, je n'en ai pas ? Vous avez signé un pacte avec moi, vous vous en souvenez ? »

— « Vraiment ? »

— « Vous savez fichtre bien que oui. Et avec votre sang, qui plus est. »

— « Comme c'est anachronique ! »

— « Mais vous n'en êtes pas moins lié. »

— « Et quelles étaient les conditions ? »

— « Vous les connaissez fort bien. Ne croyez pas que vous pouvez m'embobiner ou me duper, mon jeune ami. On ne me la fait pas ainsi. »

— « Je n'y songerais même pas. Mais ne serait-ce que pour mettre les choses au point, si vous me rappeliez les clauses de ce prétendu pacte ? »

Le diable plongea la main dans la poche intérieure de son veston.

— « Je l'ai ici sur moi, rouge — ou plutôt brun maintenant sur blanc. Parfait, je vais vous le lire. »

Il tira d'un étui noir une paire de lunettes d'écaille et les ajusta sur son nez en bec d'aigle.

— « *Je soussigné, Henry Albrecht,* » commença-t-il en s'éclaircissant la gorge, « *ci-après désigné comme la partie de première part, conclus et établis avec Sa Majesté Satanique...* »

Il s'interrompit pour faire remarquer :

— « Vous comprenez que je ne suis pas Sa Majesté (puisse-t-elle régner à jamais !) elle-même. Je ne suis qu'un représentant. Mais un fonctionnaire important, je puis vous l'assurer, vraiment très important. »

Il reprit sa lecture :

« *ci-après désignée comme la partie de seconde part, le contrat et pacte suivant :*

» *Dans un délai de deux ans à compter de ce jour, la partie de seconde part s'engage à transporter la partie de première part à une époque où les conditions préalables nécessaires à l'invention d'une machine à voyager dans le temps auront été réunies. La partie de seconde part s'engage également à faire en sorte que la*

partie de première part réussisse à mettre au point ladite invention et qu'elle vive en bonne santé, sans maladie ni blessure et en état de solvabilité pendant toute la période nécessaire à sa réalisation.

» *En retour,* » — en retour, notez-le Albrecht — « *la partie de première part s'engage à céder à la partie de seconde part tous droits sur, et toute utilisation de, son âme, son esprit, sa personnalité et son individualité, étant entendu que l'exercice de ces droits et cette utilisation prendront effet au plus tôt le lendemain du jour où sera terminée avec succès la machine précitée.*

» *La partie de première part s'engage en outre à signer, lorsque son transport dans l'avenir aura été accompli ainsi qu'il a été dit, un avenant attestant que la première stipulation du présent contrat a été observée comme il était promis et réaffirmant son intention d'exécuter sa propre obligation au moment fixé.*

» Voilà ce que vous avez signé, Albrecht. Et j'ai annexé l'avenant au document. Maintenant donnez-moi votre poignet gauche pour que je puisse tirer le sang et finissons-en avec les formalités présentes. »

— « Vous me voyez au regret, » dit Henry Albrecht avec amabilité. « Je vous remercie pour tout cela et le reste. Mais votre contrat ne vaut pas la feuille d'amiante sur laquelle il est rédigé. »

— « Comment ? Comment ? Pourquoi pas ? » bredouilla le diable, toute courtoisie disparue.

— « Pourquoi croyez-vous que j'aie été parler à tort et à travers de ma machine à voyager dans le temps et de mon pacte avec vous ? Dans le dessein bien arrêté de me faire reconnaître comme maboul !

» Si vous voulez bien examiner mon dossier à l'hôpital, vous y verrez que trois psychiatres ont jugé qu'il y avait au moins deux ans que j'étais complètement paranoïaque au moment de mon internement.

» Or, un dément est considéré comme incompétent et ne peut donc être lié par un contrat, en n'importe quel endroit des Etats-Unis, pays où ce contrat a été signé. Assurément, je pourrais être tenu de l'exécuter si je devais me rétablir. Mais maintenant vous m'avez fait quitter toute la période de temps où j'ai été reconnu fou, si bien que mon certificat d'incompétence ne pourra jamais être annulé.

» Dommage, mon vieux, mais c'est ainsi. »

— « Je vais vous faire passer une contre-visite ici et vous faire déclarer sain d'esprit. »

— « Impossible. Ce serait violer la disposition du contrat par laquelle vous garantissez ma santé — ce qui comprend ma santé mentale aussi bien que physique. M'examiner, même si j'étais sain de corps et d'esprit, impliquerait qu'il y avait quelque chose d'anormal dans mon état de santé, sinon je n'aurais pas besoin d'être examiné. »

— « Alors, je... je vais vous renvoyer à l'asile, » dit le diable que la fureur étranglait.

— « Doucement ! Vous ne pouvez pas faire cela non plus. Cela invaliderait les promesses faites dans le pacte et par voie de conséquence le pacte lui-même. »

— « Je vous aurai pourtant ! » gronda le diable en émettant des étincelles.

Henry Albrecht sourit.

— « Vous vous rappelez Laurence Sterne ? » demanda-t-il sur le ton de la conversation. « J'imagine que vous l'avez là en bas chez vous. La prochaine fois que vous le verrez, dites-lui donc que nous citons toujours *Tristram Shandy* ici en haut. Par exemple : « *Va-t'en, pauvre diable, disparais de ma vue !* »

Il y eut une flamme, une odeur répugnante et un grognement de rage. Le diable avait vidé les lieux.

Traduit par Roger Durand.
Titre original : Time trammel.

Trois thèmes, trois versions (3)

THEODORE R. COGSWELL

Noir sur noir

Volet final et couronnement de notre triptyque. Une fois que furent écrites les nouvelles d'Isaac Asimov et de Miriam Allen DeFord, les deux auteurs et leur éditeur pensèrent qu'il n'était que justice de les soumettre à Theodore Cogswell, qui après tout avait la priorité de l'idée. Ce qui fut fait. Cogswell, enchanté, leur accorda sa bénédiction, mais l'affaire n'en resta pas là. Car après tout son imagination **à lui** pouvait difficilement rester insensible à un pareil stimulant. Aussi entreprit-il à son tour de répondre au défi qu'il s'était à lui-même, et par jeu, lancé au début. L'histoire qui en résulte est peut-être, des trois, celle qui est la plus brillante et la plus inventive.

Ainsi donc, à la suite d'une phrase lancée en l'air par l'un d'entre eux, trois écrivains doués ont eu l'occasion de mesurer leurs talents — et nous-mêmes la possibilité de mettre sous vos yeux cette série d'histoires assez exceptionnelles en leur genre. Quant à Theodore Cogswell, son vœu est comblé : il peut maintenant mourir heureux...

X7367/DH964

DESTINATAIRE : COORDINATEUR SECTEUR SOLAIRE.
EXPEDITEUR : AGENT SANS AFFECTATION X-27.
VIENS DE DENICHER UNIQUE GIBIER DANS CETTE VILLE. CLIENT A INSISTE SUR ACCORD HABITUEL ET FAIT RESTRICTIONS MENTALES HABITUELLES. POURRAI ATTEINDRE MA MOYENNE POUR CE DEMI-CYCLE SI VOUS POUVEZ MATERIALISER UN GAUCHISSEUR ESPACE-TEMPS A NOTRE BUREAU DE CHICAGO AUJOURD'HUI 21.30 SANS FAUTE.

Krans se glissa avec circonspection par l'entrebâillement de la lourde porte d'acier du laboratoire principal de « Technology, So-

ciété à Responsabilité Illimitée » et jeta un regard furtif autour de la vaste pièce nue et sans fenêtres comme s'il flairait quelque piège. Les murs uniformément noirs semblaient d'un seul bloc et l'on ne voyait dans l'étendue de plancher revêtue d'une couche de laque d'un noir de jais aucune fissure révélatrice de trappes et de glissières conduisant le diable sait où. Le seul élément vraiment insolite était la rangée de lampes à rayons ultra-violets et infrarouges fixées au plafond et convergeant directement sur un vieux fauteuil rembourré qui trônait seul au centre exact de la pièce. Il s'approcha du fauteuil, le poussa de côté, et examina avec soin la partie de plancher que ce siège avait occupée.

Sa curiosité enfin satisfaite, il remit le fauteuil à sa place initiale et alla à pas de loup examiner les seuls autres objets meublant la pièce, un bureau ordinaire et son siège, à l'extrémité opposée à la porte. Krans était trop rusé lui-même pour ne pas soupçonner de ruse chez les autres ; surveillant d'un œil la lourde porte d'acier entrouverte qui constituait le seul moyen d'accès, il fit un rapide inventaire du contenu du bureau. Les tiroirs étaient vides et le dessus ne contenait qu'une grande boîte métallique couverte de cadrans et de compteurs, un acte authentique revêtu de sa signature et de celle de l'autre, un porte-plume bon marché et une grande bouteille d'encre noire.

— « Tout est en ordre ? » Un curieux bourdonnement perçait la voix du grand, mince et sombre individu qui entrait d'un pas souple dans la pièce. On eût dit que les cordes vocales qui avaient produit le son n'étaient pas tout à fait humaines. A l'exception d'une courte blouse de laboratoire d'un blanc immaculé, le nouveau venu était entièrement vêtu de noir. Et ce noir était exactement assorti à ses cheveux soyeux qui formaient un toupet au-dessus d'un front d'une hauteur surprenante.

— « Je pense que oui, » dit Krans, qui pointa soudain un doigt soupçonneux sur la rangée de lampes suspendues à la verticale du fauteuil. « A quoi sert ceci ? »

L'autre fit entendre un petit rire.

— « Je les allume quand je veux me reposer, » dit-il. « Le système de chauffage laisse beaucoup à désirer ici et je suis habitué à un climat sensiblement plus chaud. »

— « Moi aussi, » dit Krans avec un léger frisson. « Il y a mieux que Chicago en janvier comme séjour de vacances, à mon avis. Si l'un de mes hommes n'était pas dans le pétrin, vous me chercheriez en vain dans un rayon de mille kilomètres d'ici. »

— « Ah ! oui, » dit l'homme de haute taille. « Vous êtes en difficulté. Vous ne m'avez pas dit exactement ce qui vous ennuyait quand nous avons signé le contrat. »

Krans alla au fauteuil et y prit place.

— « Un de mes hommes a fait une bêtise, c'est tout. Il n'y a rien dans le contrat qui me force à vous donner des détails. »

L'homme à la blouse blanche eut un petit mouvement d'épaules.

— « Je finirai bien par les connaître, » dit-il. « Avez-vous apporté les coordonnées espace-temps ? »

— « Oui. » Krans tira de sa poche un morceau de papier et se mit à lire. Tandis qu'il avançait dans sa lecture, les mains de l'homme sombre jouaient sur les organes de commande de la boîte quadrangulaire placée sur le bureau devant lui, procédant à d'habiles réglages.

« Heure : entre 12 h 10 et 12 h 50. Selon les renseignements que mes hommes ont pu recueillir, le gardien venait toujours à l'heure juste, de sorte que je n'aurai pas à craindre de me trouver nez à nez avec lui. Date : 17 mars 1947. Lieu : la salle des plans de l'Agence Architecturale Anderson & Dickson, au 12e étage du Stadium Building. »

L'homme sombre effleura du regard de ses yeux en amande le devant de son appareil et hocha la tête.

— « Je suis prêt quand vous voudrez, quoique à seule fin d'éviter toute contestation future, je crois de mon devoir de vous rappeler qu'il est impossible de modifier le passé d'une façon perceptible. »

Krans se contenta de proférer un grognement d'impatience.

— « Nous avons déjà discuté de tout cela avant de signer le contrat. Vous avez accepté de me ramener de dix ans en arrière, de me donner ma liberté de mouvement quand j'y serai parvenu, puis de faire en sorte que je revienne dans le même état que lors de mon départ.. C'est exact ? »

— « Oui, mais... »

— « Alors ne perdons pas de temps ! » Krans ouvrit sa serviette et y prit une grosse gomme, un crayon tendre et une règle à araser. « Je suis on ne peut plus prêt. »

Il y eut un déclic de commutateur à la partie antérieure de la petite boîte noire et un ovale lumineux se dessina soudain devant le bureau.

— « Et maintenant ? » questionna Krans.

— « Entrez là-dedans. Vous en sortirez à l'endroit où vous avez demandé à être transporté. »

Après une courte hésitation, Krans carra ses larges épaules et fit un pas en avant. La pellicule argentée se rida légèrement quand il passa au travers. Puis, comme les longs doigts effilés de l'autre manipulaient un bouton de commande, elle devint transparente. A travers le portail qui s'ouvrait dans le temps, on pouvait voir l'intérieur faiblement éclairé de la salle des plans de l'agence. Krans passa fiévreusement d'une planche à dessin à l'autre et s'arrêta brusquement devant une grande feuille de papier couverte de petits schémas détaillés. Ecarquillant les yeux dans la pénombre, il les examina un à un jusqu'à ce qu'il eût trouvé celui qu'il était venu chercher de si loin. Ses lèvres épaisses se retroussèrent en une grimace de triomphe et, serrant fermement dans ses doigts la grosse gomme dont il s'était muni, il se mit à la passer lentement sur le dessin au crayon.

Quand il reparut, ayant traversé à toute allure le couloir dans le temps, on aurait pu le croire sur le point d'avoir une attaque d'apoplexie.

— « Pas moyen de l'effacer ! » gronda-t-il d'une voix menaçante. « J'ai eu beau frotter fort, la gomme a glissé comme s'il y avait une épaisseur de verre sur le papier ! »

— « Qu'espériez-vous ? » demanda l'homme sombre d'un ton affable. « Je vous ai prévenu honnêtement que le passé ne pouvait têre modifié d'aucune manière visible. Mais il est évident que cela n'invalide pas le contrat. J'ai simplement promis de vous ramener dix ans en arrière et de vous en faire revenir. Mais avant que nous passions à ma partie du marché — cette partie qui dit que vous apporterez une contribution substantielle à « Technology, S.A.R.I. » — et par simple curiosité, dites-moi donc ce que tout cela signifie. »

— « Un de mes hommes est bloqué dans la chambre forte de la First National Bank, » grommela Krans. « Si je ne parviens pas à imaginer un moyen de l'en sortir, on va le découvrir là-dedans à l'ouverture lundi matin. »

— « Et alors vous avez eu l'idée lumineuse qu'en allant truquer les plans qui ont servi à la construction de la banque, vous pourrier tracer un chemin que votre agent emprunterait pour s'échapper sans se faire prendre. Très astucieux. Dommage que ç'ait été impossible. » Il s'étira comme un félin et une lueur de convoitise s'alluma dans son regard. « Mais poursuivons notre transaction. Vous pos-

sédez quelque chose sur quoi j'aimerais bien... euh... mettre la main. »

— « Pas encore, » dit Krans d'une voix âpre en se penchant en avant dans son fauteuil. « *Pas encore !* »

L'homme au visage sombre se leva et au même moment une légère odeur de soufre commença à se répandre dans l'atmosphère. Et comme il faisait un pas en avant, il y eut un fracas assourdissant et des flammes ardentes s'élevèrent en un tourbillon grondant au centre de la pièce. Quand elles retombèrent enfin, Mr. Krans n'était plus là. A sa place se dressait un personnage sorti tout droit de la démonologie médiévale, pourvu de tous les attributs classiques, cornes aux pointes acérées et longue queue fourchue fouettant l'air. L'homme sombre se recula d'un pas et se rassit.

— « Intéressant, » dit-il finalement, « mais où voulez-vous en venir ? »

De petites flammes semblèrent s'allumer dans les profondeurs des yeux proéminents et luisants du démon.

— « Ecoutez, » fit-il entre ses dents. « Personne ne croit plus en nous — du moins pas avant qu'il ne soit trop tard — et c'est pourquoi tout ce qu'il nous reste à faire est de nous promener sous la forme d'un homme comme un autre et de prendre ce que nous désirons quand nous le désirons. Jadis il n'en était pas ainsi. Les gens étaient informés sur nous et se défiaient de nous. Il nous fallait travailler, et travailler ferme, croyez-moi, pour de piètres résultats. Maintenant le travail se fait tout seul et je n'ai pas envie d'abandonner ma semaine de vingt heures et tous mes profits faciles pour qui que ce soit. »

— « Je suis de cœur avec vous, » murmura l'homme sombre, « mais je n'arrive pas à voir où tout ceci nous conduit. »

— « Tout droit au fait que Belzébuth me ressemble assez pour être mon frère jumeau... sauf qu'il a trois têtes. Que croyez-vous qu'il doive se passer quand on le découvrira bloqué dans la principale chambre forte de la plus grande banque de Chicago lundi matin ? »

L'autre se renversa en arrière sur son siège et mit les pieds sur le bureau. La transformation de Krans et la révélation que celui-ci venait de lui faire semblaient le laisser étrangement froid.

— « Est-ce qu'il ne pourrait pas simplement se dématérialiser ou s'en tirer par un stratagème de ce genre ? » suggéra-t-il.

— « S'il le pouvait, il ne serait pas prisonnier là-bas en ce moment. »

— « Que lui est-il arrivé ? »

— « Je travaille sur une affaire qui comporte un petit chantage et j'ai envoyé Belzébuth à la banque pour y subtiliser quelques documents contenus dans un coffre après la fermeture de la chambre forte pour le week-end. Cette espèce d'imbécile maladroit n'a pas fait attention quand il s'est matérialisé et il a renversé une bouteille d'encre avec sa queue. Il a été tellement surpris par le bruit qu'il en a fait un saut en l'air. Quand il est retombé, il a atterri en plein milieu d'un champ de rupture et il y est resté coincé et n'arrête pas de brailler pour qu'on l'en tire. Il ne peut pas se dématérialiser tant qu'il est à l'intérieur et aucun de nous ne peut rien faire pour lui. Nous ne pouvons même pas toucher le bord d'un tel champ actif, et encore moins en franchir les limites. » Il s'interrompit et sa voix se fit caverneuse. « C'est là que vous allez intervenir. Vous devez forcément être au courant de ces trucs scientifiques. Vous allez inventer quelque chose qui me tire mon employé de là... *ou sinon !* »

— « Ou sinon quoi ? » demanda l'homme sombre d'une voix intéressée.

Une longue langue de flamme blanche jaillit soudain de la bouche du démon et lécha les bords de la lourde porte d'acier jusqu'à ce qu'ils se fussent soudés solidement à ceux de son massif encadrement de même métal.

— « Ou sinon nous poserons à la police un vrai mystère de chambre close. Elle aura à résoudre comment vous êtes parvenu à vous enfermer dans une pièce vide en en soudant la seule ouverture sans disposer du moindre matériel, puis comment vous vous êtes découpé tout seul en petites rondelles. Voilà pour les journaux un jour mémorable en perspective. »

L'homme sombre garda un moment le silence, puis dit :

— « Vous me présentez un argument assez convaincant. Mais si je dois faire quelque chose pour vous dans la limite de mes moyens il faut me donner une base de départ plus solide. Quel est ce champ de rupture dont vous parlez ? Comment fonctionne-t-il ? »

Le démon prit un air irrité. Le sujet lui était de toute évidence extrêmement désagréable.

— « Ce n'est pas à proprement parler un champ, » grogna-t-il ; « ce n'est qu'une figure géométrique à cinq côtés, un pentacle. Si l'un de nous se prend dedans, il ne peut plus changer de forme et ne peut plus en sortir. Il reste là figé — c'est une réaction instinctive comme celle d'un oiseau devant un serpent. Quelque chose s'est produit il y a longtemps... après le combat avec les légions rayonnantes et la longue chute... après que nous eûmes tellement changé que nous ne pûmes plus voler assez haut pour nous échapper. »

Il resta un moment silencieux, les yeux fixés sur le plancher noir et brillant, puis sa voix reprit sa rudesse normale.

— « Nous n'avons pas le temps de parler du passé. C'est le présent qui importe. Est-ce que vous allez faire quelque chose pour résoudre le problème ou dois-je m'en occuper ? »

— « Il me serait plus commode de réfléchir si je pouvais me reposer, » dit l'homme sombre d'une voix plaintive. « Pourquoi monopolisez-vous le seul fauteuil confortable de la pièce ? »

Le démon poussa simplement un grognement, se cala plus fermement dans le fauteil et sortit de quelque endroit secret un poignard à l'allure sinistre avec lequel il se mit à aiguiser l'extémité de ses longues griffes. Il y eut un long silence, puis l'homme sombre dit enfin :

— « Si je dois changer le passé tout en ne le changeant pas à proprement parler, il faudra que vous me donniez des éléments de départ un peu plus complets. Que proposiez-vous d'accomplir au juste en retournant en arrière pour modifier une série de plans de construction ? »

— « Eh bien, » fit l'autre à regret, « ces plans étaient tout prêts à être passés à l'encre et tirés en bleu. Il y avait de fortes chances pour que personne ne remarque que le dessin du pentacle dont devait être orné le centre de la porte de la chambre forte avait été changé en une étoile à six branches. Les figures à six pointes ne nous gênent pas du tout. Belzébuth aurait pu passer à travers, faire son travail, et être de retour dans les profondeurs en un rien de temps. L'idée était bonne... »

— « ...Seulement ça n'a pas marché. Mais peut-être que j'ai une autre idée qui pourrait réussir. Toute interruption dans les lignes d'un pentacle fait perdre son pouvoir à cette figure, n'est-ce pas ? »

— « Oui, c'est ou tout l'un ou tout l'autre. »

L'homme sombre hocha pensivement la tête puis se mit à manipuler les boutons de l'appareil posé sur son bureau au moment précis où l'ovale familier se formait, Krans se leva d'un bond et traversa la pièce en poussant un rugissement, ses grandes ailes de chauve-souris déployées comme s'il cherchait à s'envoler.

— « Ah ! non, pas de ça ! » tonna-t-il. « Il est possible que je connaisse pas grand-chose à la science, mais je connais les humains. Et j'imagine que vous venez sans doute d'avoir la brillante idée de sortir de cette pièce en vous transportant avant le moment où j'en ai scellé la porte et de me laisser là tout penaud. »

L'homme en blouse blanche essaya de dire quelque chose, mais il n'en eut pas le loisir.

— « Ou peut-être, » continua le démon, « pensez-vous que, le contrat devant être exécuté dans les trente jours, vous n'avez qu'à faire un bond de deux ans dans l'avenir pour que l'accord soit caduc et que je n'aie plus aucune base juridique sur laquelle m'appuyer ? »

— « Evidemment, j'ai pensé à tout cela, » dit l'homme sombre avec impatience, « mais je ne serais pas assez bête pour essayer de faire l'un ou l'autre. Si je retournais en arrière, je chercherais évidemment à éviter tout accord avec vous dans l'avenir. Et je ne pourrais pas le faire parce que cela signifierait une différence visible dans le présent. Et quant à l'avenir, croyez-vous que je sois assez stupide pour penser que les points de droit signifient quoi que ce soit pour ceux de votre espèce ? Même si vous ne pouvez voyager dans le temps, vous êtes immortel. Peu importe où je chercherais à me cacher dans le futur, je sais que finalement vous seriez là à m'attendre. »

Krans se gratta les cornes d'un air pensif.

— « Ça se défend, » convint-il finalement, et il retourna s'asseoir dans le fauteuil.

L'autre fit un réglage final du gauchisseur, prit la bouteille d'encre sur son bureau et entra d'un bond dans l'ovale argenté. Un instant plus tard il en ressortait aussi brusquement. « Légère déviation, » dit-il, et il manipula de nouveau les boutons de l'appareil. A sa seconde réapparition, il avait un visage rayonnant.

— « Maintenant vous ne pouvez pas dire que je n'ai pas exécuté ma part du contrat. Votre homme est libre. S'il n'est pas de

retour dans les profondeurs maintenant, c'est parce qu'il se sera arrêté pour se jeter un ou deux petits verres. Et vu les circonstances, loin de moi l'idée de lui en faire grief. »

Le démon avait l'air stupéfait.

— « Mais comment ? Vous avez dit que rien ne pouvait être touché dans le passé qui cause un changement notable. Comment avez-vous pu changer quoi que ce soit au pentacle sans que cela puisse se remarquer ? »

— « Simple comme bonjour, » dit l'autre modestement. « Belzébuth a renversé une bouteille d'encre dans le cours normal des événements, n'est-ce pas, et l'encre s'est répandue sur le plancher ? »

— « Oui, mais après ? »

— « Personne n'était là pour le remarquer, n'est-ce pas ? »

Le démon secoua la tête sans desserrer les dents.

— « Alors je me suis dit que si j'ajoutais une autre tache qui coupe les lignes du pentacle décoratif de façon que votre homme puisse sortir, il n'y a pas de raison pour que cela se remarque plus que les autres taches, n'est-ce pas ? Le concierge nettoiera le gâchis lundi matin et on n'en parlera plus. »

Krans manifesta son soulagement par un grognement, jeta son poignard en l'air et le rattrapa avec adresse.

— « Et maintenant, vous attendez de moi que je m'acquitte de mon obligation, » dit-il avec un clin d'œil malin. « Mon petit ami, vous connaissez déjà la réponse. Je n'ai encore jamais exécuté les obligations d'un marché et ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai. Et la police n'a pas fini de tourner en rond et de s'interroger quand elle aura découvert ce qui va rester de vous à l'intérieur d'une chambre close. » Il fit une grimace qui découvrit une rangée de longs crocs tandis qu'il empoignait les bras de son fauteuil pour se lever lentement.

L'homme qui était au bureau fit un saut en arrière comme pris de panique, tendit la main vers les deux commutateurs fixés dans la muraille derrière lui et en abaissa un et leva l'autre. Les lumières s'éteignirent et il y eut un moment d'obscurité totale avant qu'une étrange lueur parût, émanant de la série de lampes à rayons ultra-violets et infra-rouges suspendues au plafond. Le démon laissa échapper un rugissement de fureur et se prépara à bondir. Mais au même moment un pentacle étincelant se dessina autour

du fauteuil. Il eut un mouvement convulsif et lança son poignard juste avant de se trouver frappé de paralysie totale.

Le choc de la lame qui s'enfonça jusqu'à la garde dans son dos précipita l'homme sombre contre le mur. Il faiblit sur ses genoux, puis se remit debout et se tourna pour faire face au démon prisonnier. Malgré le petit filet de sang qui sortit de sa bouche quand il prit la parole, sa voix n'indiquait pas que quelque chose d'anormal se fût produit. Peut-être était-elle simplement un peu plus doctorale que d'habitude.

— « Si vous aviez employé à examiner le progrès humain ne serait-ce qu'une petite partie du temps que vous avez passé à encourager la corruption humaine, vous auriez appris que la plupart des encres deviennent fluorescentes sous l'action des rayons ultra-violets. Quand j'ai fait mon retour dans le temps la première fois, je me suis contenté d'un saut en arrière de six heures. Il ne me fallut que deux secondes pour tracer un pentacle à l'encre autour de votre fauteuil. »

— « Mais l'encre, » grinça l'autre. « Il n'y en avait pas avant. Cela aurait fait une différence visible. »

L'homme sombre eut une toux enrouée comme le sang sortait tout d'un coup de sa bouche non plus en filet, mais à flots. Il trempa un doigt dans l'encrier et lança plusieurs gouttes dans la direction du démon. En touchant le plancher les gouttes d'encre devinrent invisibles.

— « De l'encre noire sur un plancher d'un noir d'encre ? » fit-il dans un souffle. « Pourquoi le remarquerait-on ? Vous aviez raison toutefois. Quand la police pénètrera finalement ici, elle aura à résoudre un véritable mystère de chambre close. » Il porta sa main à son dos et toucha de ses doigts tremblants le manche du poignard enfoncé dans sa chair. « Je n'aurais pas pu me le planter moi-même, pas avec cet angle-là. Mais pour en revenir à notre accord, j'ai dit que je vous donnerais ce que vous désiriez le plus, et j'ai tenu parole, et maintenant... »

La figure géométrique étincelante dont la lueur éclairait le démon paralysé semblait aspirer toute sa force et convertir son corps puissant en une masse molle et tremblotante. Par deux fois, il essaya de parler. Lorsqu'il y parvint, il ne put contrôler sa voix qui prit un ton de fausset.

— « Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? »

— « Vous le savez déjà, » dit doucement l'homme sombre avec

une légère note de compassion dans la voix. « Vous pouvez certainement vous rappeler l'époque qui a précédé votre exil ici, l'époque où vous vous êtes rendu laid avec votre propre laideur. Si vous le voulez, vous pouvez vous souvenir de nous. Mais ce serait douloureux et, même à vous, il n'est pas besoin d'infliger de peine inutile... plus besoin désormais. »

La voix de l'agent X.27 décrut jusqu'à un chuchotement sibilant tandis qu'il se dépouillait de son costume de chasse qui tomba sur le plancher et s'y étala comme une poupée cassée.

— « Et maintenant, » fit l'ange d'une voix gracile en se résolvant dans le pentacle palpitant d'énergie pure qui était sa forme normale et en commençant à descendre sur Krans, impuissant, comme un quintuple nœud coulant, « maintenant c'est le moment pour vous de disparaître. Mais pas en douceur. Et pas soudainement. Et pas en prenant la fuite. »

Traduit par Roger Durand.
Titre original : Impact with the devil.

ROLAND TOPOR

Le coup du téléphone

Inquiétant, cynique, farfelu, Topor est égal à lui-même dans ce conte qui nous a rappelé le climat de malaise de son roman **Le locataire chimérique** (éd. Buchet-Chastel) ou de ses nouvelles les plus obsessionnelles, comme **Un grand homme** (février 1963). L'univers de Topor, c'est Kafka revu et corrigé par les Marx Brothers. Le résultat donne un mélange détonant. Et dire que le bougre trouve le moyen, en plus de son activité d'écrivain, de s'affirmer de plus en plus comme un des plus étonnants dessinateurs français de fantastique et d'humour noir !

Tout a commencé lorsque deux hommes en bleu sont venus installer le téléphone chez moi. J'étais fou de joie. J'avais tellement désiré cet appareil ! Une timidité naturelle, une incapacité à dissimuler mes sentiments ont de tout temps créé le vide autour de moi. Pourtant cette solitude dans laquelle je vivais m'était odieuse. Le téléphone était une porte sur le monde, une issue de secours percée dans ma pitoyable tour d'ivoire.

Longtemps après que les hommes furent partis, je continuai à caresser et à tripoter l'appareil de bakélite noire. Je décrochais et raccrochais inlassablement le récepteur, appelant coup sur coup l'horloge parlante, les renseignements, les informations et autres services officiels.

Les jours suivants, il me suffisait de rencontrer la plus vague connaissance pour lui glisser immédiatement mon numéro, en précisant qu'il était possible de m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

— « Je vis seul, et la sonnerie ne risque pas de déranger mes voisins puisque j'habite un immeuble abritant des bureaux déserts après six heures du soir. »

Le premier coup de téléphone, je m'en souviens encore, avec une netteté que les années ne parviendront pas à atténuer. J'étais en train de me raser lorsque la sonnerie retentit. Mon cœur cognait

dans ma poitrine pendant que je débarrassais mon visage du savon qui le recouvrait.

Je ne reconnus pas la voix aigre qui nasillait dans le récepteur. Une voix méchante et contrefaite de bossu.

— « Qui est à l'appareil ? »

La voix répondit à ma question par un nom qui m'était parfaitement inconnu. Comme je lui demandais de préciser son identité, elle me jeta une bordée d'insultes d'une vulgarité à peine croyable. Le rouge m'était monté au front. Le récepteur m'échappa des mains. Je coupai fébrilement la communication. J'étais dans un tel état d'énervement que je dus aller m'allonger. Mes battements de cœur finirent par se calmer, et je m'endormis.

C'est la sonnerie du téléphone qui me tira du sommeil. J'allai répondre en titubant.

— « Allô, » fis-je d'une voix pâteuse.

— « Allô, Stanislas ? Ici Bannister. »

Bannister était dans la liste de mes relations celui qui se rapprochait le plus de ce qu'on appelle communément un ami. Le plaisir de l'entendre me produisit l'effet d'un café corsé. Je me sentis parfaitement éveillé, et capable de soutenir une longue conconversation.

— « Allô, tu as bien fait de m'appeler. Tu es le premier à utiliser mon appareil. »

Une sorte de pudeur me poussait à omettre le correspondant qui avait en fait étrenné l'installation.

— « Ah ! bon. Alors pourquoi vas-tu partout raconter que je t'ai volé de l'argent ? Si tu fais allusion aux mille francs que tu m'as prêtés la semaine dernière, rassure-toi, je viens de te les renvoyer par mandat. »

Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Bannister avait un sens de l'humour très spécial.

— « Bien, je suis rassuré. D'ailleurs je n'étais pas tellement inquiet. A part ça, comment vas-tu ? »

— « Très bien, d'autant plus que je ne verrai plus jamais ta sale tête. Si tu aimes traiter les gens de voleurs, procure-toi un autre bouc émissaire. Moi, j'en ai assez. »

— « Non... Tu parlais sérieusement, tout à l'heure ? »

J'étais complètement ébahi.

— « Ne fais pas la sainte-Nitouche. Tu sais très bien à quoi

t'en tenir. Je t'ai renvoyé tes mille francs, maintenant tu peux aller au diable ! Je l'espère, d'ailleurs ! »

— « Non, Bannister... »

Un déclic. Plus personne à l'autre bout du fil.

Quelle était donc cette histoire stupide ? Qui avait pu proférer de tels mensonges sur mon compte ? Et quel sot était Bannister pour y accorder foi ?

Je me laissai tomber sur une chaise, la tête entre les mains. Bannister n'avait jamais été mon ami. Il avait fait semblant de m'aimer, mais cela n'avait été qu'une attitude. En fait, il me méprisait. Il était prêt à croire les choses les plus basses de moi. Pourquoi avait-il joué la sinistre comédie de l'amitié et de l'estime ? Qu'espérait-il obtenir et en quoi l'avais-je déçu ?

Je ne savais que penser. J'étais très triste et très fatigué.

Vers le soir, je décidai de sortir pour me changer les idées. Je traînai de bistrot en bistrot, puis, naturellement, je rencontrai Bannister.

Je fis celui qui ne l'avait pas vu, me forçant à boire ma limonade le plus lentement possible.

Il vint à moi avec une impudence assez phénoménale.

— « C'est ce vieux Stanislas ! Tu n'as pas l'air frais ! »

Je parvins à empêcher ma main de trembler au prix d'un effort de volonté titanesque. Un tic tiraillait ma paupière. Je déteste ces affrontements où des mots graves, irrémédiables, sont prononcés. Finalement je pus articuler d'une voix blanche :

— « Inutile de jouer la comédie. Tu as peut-être réfléchi et changé d'attitude, mais pour moi c'est trop tard. Je ne veux plus te voir et plus te parler. A dire vrai, je te trouve odieux et je n'éprouve à ton égard qu'une haine tempérée de dégoût. »

La sueur me vint au front après cette tirade. Voilà, c'était dit. Après cela, impossible de revenir en arrière.

Bannister arbora un sourire bizarre.

— « C'est bon. A ton aise. Quant à moi, sache que je te plains, c'est tout. Adieu. »

Il tourna les talons et sortit du café. Je commandai un double cognac.

La nuit suivante, je fus réveillé par la sonnerie du téléphone.

« Si c'est Bannister, » pensai-je, « je lui pardonnerai peut-être. » Mais c'est une voix horriblement vulgaire de femme qui glapit :

— « Bonjour, vous, ici Adélaïde. Comment va ? »

— « Adélaïde ? Je ne vous connais pas. Quel numéro demandez-vous ? »

— « Le tien, mon petit chou. Car tu es mon petit chou, n'est-ce pas ? Quel dommage que tu sois impuissant ! »

— « ...

— « Ça te la coupe, hein ? Tu ne savais pas que je connaissais ton infirmité ! Je suis très savante, vois-tu. Je sais même comment te rendre la virilité. »

— « Vous êtes complètement folle, madame. Vous ne savez pas ce que vous dites ! »

— « Oh ! que si ! Je sais très bien. Et toi, tu voudrais bien que je te dise comment faire, pas vrai ? »

— « Je ne veux rien du tout. Vous n'êtes qu'une femme ivre ou folle. »

— « Tu n'es pas gentil, mon petit chou. Tant pis, je t'aurais donné la recette. »

— « Ma pauvre femme, je vous plains ! »

— « Mais oui, mais oui. Dommage, si tu m'avais écoutée, un jour nous aurions pu faire des choses ensemble. Au revoir, mon tout beau. »

Elle avait raccroché.

Je ne pus dormir le restant de la nuit.

A l'époque, je travaillais chez un imprimeur. J'étais quelque chose comme correcteur. C'était un travail minutieux, exigeant une attention de tous les instants. Je dus commettre plusieurs oublis pendant la journée, car le soir mon patron m'appela par téléphone.

— « Stanislas ? »

— « Oui, monsieur. »

— « Stanislas, votre travail est déplorable. Je suis navré d'être obligé de vous parler ainsi, car vous savez que j'ai toujours éprouvé de la sympathie pour vous. Vraiment je ne puis plus fermer les yeux. Vous dépassez les bornes. Je ne vous paie pas pour commettre des fautes, mais bien pour corriger celles qui existent. »

— « Je suis désolé, monsieur. »

— « Vous êtes désolé ? C'est tout ce que vous trouvez à dire ? Et moi je dois vous donner une augmentation peut-être ? »

— « Je ne sais pas ce qui m'a pris... »

— « Eh bien, moi, je le sais ce qui vous a pris. J'ai voulu cacher la vérité, mais ce n'est plus possible. On m'avait renseigné sur votre compte, Stanislas. On m'avait prévenu que vous étiez un

incapable prétentieux, un raté aigri. Je ne voulais pas le croire. Maintenant c'est fini, je ne veux plus vous voir à l'imprimerie. Vous ne recevrez pas votre prime, car cet argent suffira tout juste à réparer vos bévues professionnelles. Estimez-vous heureux que je ne vous attaque pas pour dommages et intérêts. »

La surprise me coupa le souffle. Quelle mouche l'avait piqué ? Jusqu'à présent je n'avais jamais eu à me plaindre de mon patron, ni lui de moi. Avais-je été si négligent ? Une honte rétrospective me tint enfermé chez moi durant une semaine.

Et puis, ce fut le coup de grâce.

— « Allô ? Monsieur Stanislas Lepsky ? »

— « Lui-même. »

— « Bonjour, cher monsieur. Nous ne nous sommes jamais vus, mais nous nous connaissons bien. Moi, tout au moins, je n'ignore rien de vous. »

— « Ah !... Comment cela ? »

— « Par exemple je suis au courant de votre liaison avec Simone Flébisse. »

— « Vous êtes de ses amis ? »

— « Pas exactement. C'est une chance pour vous, d'ailleurs, car je serais obligé de lui révéler que le lundi et le vendredi vous voyez de six heures à neuf heures une certaine Paulette Ludovic, à l'Hôtel de la Montagne, si mes souvenirs sont exacts. Vous ne le voudriez pas ? »

Je compris soudain que j'avais affaire à un maître-chanteur. Jusqu'à cet instant, je croyais qu'il s'agissait d'une manière peu commune de se présenter. J'étais loin de la vérité !

« Vous ne dites plus rien ? La pauvre petite Simone sera très triste en apprenant les frasques de son grand fou de Stanislas ! Car la jeune Paulette, vous ne faites pas que la voir, n'est-ce pas ? Vous lui parlez également, et vous la touchez, aussi. Dois-je me montrer encore plus explicite ? »

J'étais incapable d'articuler une parole. Qui était-ce ? Quelqu'un de l'hôtel ou bien un ami de Paulette ? Elle avait le défaut de parler à tort et à travers de n'importe quoi. L'homme se méprit sur mon silence.

« Vous voulez que je précise ? A votre aise... »

— « Assez ! Que désirez-vous ? De l'argent ? »

— « Tout juste. De l'argent Oh ! pas beaucoup ; non, simple-

ment assez pour vivre. Pour me payer l'hôtel moi aussi de temps en temps. »

— « Combien ? »

— « Cent mille francs. Anciens, bien entendu. Vous n'avez pas les moyens de donner plus. »

Il était bien renseigné.

— « Où et quand ? »

— « A la bonne heure ! On se comprend. A la station de métro Place des Fêtes demain à midi. Attendez-moi en haut de l'escalier mécanique, je vous contacterai. Et pas de coups fourrés ! Ça ne vous porterait pas bonheur. Une belle femme comme Simone ne mérite pas d'être malheureuse. »

— « N'en rajoutez pas, c'est inutile. Je serai au rendez-vous. »

J'avais en effet cent mille francs à ma disposition. Le premier moment de colère passé, je me dis que le maître-chanteur ne s'était pas montré trop dur et que, ma foi, cent mille francs, ce n'était pas le diable.

Le lendemain, à l'heure dite, je me trouvais au métro Place des Fêtes. J'attendis jusqu'à deux heures, puis je renonçai. Personne ne s'était manifesté, je n'avais distingué aucun suspect dans la foule habituelle des heures d'affluence. Inutile de préciser que j'étais d'une humeur massacrante.

Le soir, vers six heures, le téléphone sonna.

— « Allô ? C'est très bien, vous avez été ponctuel. »

— « Ecoutez, » éclatai-je, « j'ai autre chose à faire qu'à perdre mon temps aux sorties de métro. Si vous désirez de l'argent, prenez la peine de venir le chercher. Ou peut-être faudrait-il que je vous l'apporte à domicile ? »

Mon interlocuteur eut un rire ignoble.

— « Hé, hé ! Ce ne serait pas si bête ! Mais je préfère que vous livriez la marchandise dans un endroit calme et bien fréquenté. »

— « Venez-en au fait. »

— « Demain aux Buttes Chaumont. A quinze heures précises. Prenez la barque qui dessert la petite île. »

— « Ne me faites pas perdre mon temps. J'y serai. »

Le lendemain comme la veille, personne ne se manifesta. J'étais fou de rage. De retour chez moi, j'attendis avec impatience le coup de téléphone du maître-chanteur. Il n'eut pas lieu avant onze heures du soir.

Tout de suite, j'attaquai :

— « Vous n'aurez rien de moi, pas un sou. Racontez votre histoire à qui vous voulez, je m'en balance. Les petits voyous de votre espèce finissent tôt ou tard en prison. J'espère que pour vous ce sera le plus tôt possible. »

— « Très bien. Vous pouvez dire adieu à la capiteuse Simone... »

— « Je m'en fiche ! »

— « Et à la suave Paulette ! »

— « Je m'en contrefiche. »

— « Vous pouvez par la même occasion raconter à vos amis que vous avez été réformé au service militaire car ils l'apprendront de toute façon. »

— « Allez au diable, je n'ai pas d'amis. »

Cette fois-ci ce fut moi qui raccrochai.

Plus tard Simone puis Paulette me téléphonèrent pour m'annoncer leur intention de rompre. J'étais dans un tel état d'abattement que cela ne me fit ni chaud ni froid.

J'en avais assez du téléphone.

Le matin suivant, dès la première heure, je me rendis à la poste centrale. Il n'y avait personne au guichet. L'employée qui se trouvait là me reconnut du premier coup d'œil. C'était à elle que j'avais transmis ma demande, quelques mois plus tôt.

— « Je sais ce que vous allez me dire, monsieur, » dit-elle. « Ce n'est pas notre faute. Nous faisons notre possible. Vous n'aurez pas le téléphone avant septembre. C'est regrettable, mais vous n'êtes pas le seul dans cette situation... »

Elle se lança dans un discours dont je n'entendis pas la fin.

Pour rentrer chez moi, je dus lutter pied à pied avec ma peur. En bas, dans la cour, la concierge m'arrêta.

— « Deux messieurs vous ont demandé. J'ai dit que je ne savais pas quand vous rentriez. J'ai bien fait ? »

Elle me dévisageait avec inquiétude. Je ne devais pas être beau à voir.

— « Mais oui, mais oui. »

Chez moi, bien sûr, la porte était ouverte.

Un paquet soigneusement enveloppé dans du papier rose se trouvait sur la table. Je défis l'emballage. A l'intérieur, il y avait un bottin.

Machinalement, je tournai la tête.

L'appareil téléphonique avait disparu.

FEREYDOUN HOVEYDA

La cendre

Notre ami Hoveyda, qui tint durant des années la rubrique cinématographique de **Fiction** sous le nom de F. Hoda, a maintenant quitté Paris (où il était diplomate à l'UNESCO) pour regagner Téhéran, où il est actuellement vice-ministre des affaires étrangères d'Iran.

Entre-temps, il est aussi devenu romancier, puisque deux romans de lui ont été édités chez Gallimard, dont le second en date, **L'aérogare**, constitue un portrait à clés des milieux de la nouvelle vague cinématographique qu'il a bien connus. Malgré ses multiples activités, il trouve encore le temps de nous envoyer quelques contes, tels que celui-ci, dans la lignée de **La manne du ciel** (novembre 1962), où, dans un genre difficile à définir, il se contente d'envisager un événement anodin sous un éclairage « grossissant » d'où jaillit l'insolite.

IL volait à haute altitude et ne vit pas venir le nuage qui montait vers lui. Pris au dépourvu, il fut obligé de virer brusquement vers la droite. L'accès de peur qui l'envahit, comme la soudaineté de la manœuvre, le fatiguèrent. Maintenant il éprouvait le sentiment de se trouver au bord du vertige. Il piqua vers le sol et se posa en douceur sur une espèce de promontoire.

Il respira profondément à plusieurs reprises. Alors seulement, il retrouva son calme. Il jeta un coup d'œil autour de lui. D'un côté, une végétation touffue et noirâtre, traversée de lianes blanches et grises, bordait la surface plate et dure. De l'autre, une dépression, séparée en tronçons par une montagne à l'arête coupante, s'ouvrait au-delà d'une mince bande d'herbe sombre qui décrivait un double arc. Il aperçut, au loin, une fumée nuageuse qui s'élevait par intermittence de quelque vallée cachée.

Il ramena son regard vers la forêt, devant lui, et essaya de se reposer un peu. Soudain une ombre passa au-dessus de lui, déplaçant une grande masse d'air. Le sol trembla légèrement. Un orage se préparait sans doute. Mieux valait songer à partir. Il prit son envol à l'instant même où un objet mystérieux balayait la terre.

Il décrivait des cercles dans le ciel, ne sachant pas où aller.

Une fatigue légère se répandait dans ses membres. Décidément, il ne se sentait pas très bien, aujourd'hui. Il se mit à observer le paysage afin de trouver un lieu propice à l'atterrissage. Il revint vers l'endroit d'où il avait décollé. A mesure qu'il perdait de la hauteur, il apercevait plus nettement la nuée intermittente qui s'échappait d'une espèce de cheminée au bout de laquelle un feu rouge clignotait. Il vira vers la gauche. Au-dessous de lui une immense prairie déroulait son manteau vert, agrémenté de canaux blanchâtres. L'endroit paraissait agréable. Il amorça la descente et se posa sur l'herbe chaude. Une sensation de bien-être l'envahit. Heureux d'avoir enfin trouvé un abri, il se laissa gagner par le sommeil. Mais un fort tremblement l'arracha d'un coup à ses rêves. Il eut à peine le temps de s'envoler lorsqu'un objet mystérieux s'abattit sur l'immense pelouse.

Il tourna à nouveau en rond, ne sachant toujours pas quelle direction prendre. Soudain une véritable tornade apparut. Il ne l'évita que de justesse, en prenant de l'altitude. La tornade s'éloigna. Il pensa que les conditions atmosphériques n'étaient guère encourageantes et décida de s'éloigner le plus vite possible. Il survola un volcan en action dont la chaleur lumineuse semblait traverser les parois, en leur communiquant une teinte blanchâtre. Il traversa ensuite une immense ouverture qui se découpait dans les montagnes qui tombaient à pic. Il se trouva alors dans un univers différent, à la fois plus frais et plus stable.

....

L'homme vêtu d'un chandail vert grillagé de traits blancs, étendu sur le divan, une cigarette entre les lèvres, se redressa à moitié. Le livre qu'il avait posé sur sa poitrine tomba sur le tapis. Il inspecta des yeux les alentours. Mais aucun bourdonnement ne lui parvint. Seuls les bruits familiers de la rue s'engouffraient par la fenêtre grande ouverte. Il attendit encore un peu ; puis, apaisé, il se recoucha, reprit le livre et se replongea dans sa lecture. Un lampadaire à l'abat-jour blanchâtre déversait une lumière vive sur sa tête et son buste. La cigarette se consumait lentement. Un cylindre de cendre s'écroula sur le pull-over. Il n'y prêta guère attention, tout heureux à l'idée que le moucheron se soit éclipsé.

---

chronique littéraire

"La maison de rendez-vous", un roman de science-fiction?

par Gérard Klein

UNE APPARENCE TROP EVIDENTE

Dans son dernier roman, *La maison de rendez-vous,* Alain Robbe-Grillet tente une nouvelle incursion dans l'imaginaire et la pousse cette fois jusqu'au fantastique, moins au niveau du thème d'ailleurs qu'à celui de son traitement. Cette tendance s'était déjà affirmée dans son roman précédent, *Dans le labyrinthe,* vieux de six ans déjà, et il l'avait exposée dans divers essais consacrés à sa conception de la littérature (1).

Il n'est guère possible de raconter *La maison de rendez-vous,* parce que l'intrigue de ce roman est à la fois trop simple et trop compliquée pour être résumée en moins de pages que le roman n'en compte lui-même. Ce paradoxe n'a rien que d'élémentaire. Disons, pour parodier Borges, qu'un livre qui contiendrait tous les ordres possibles de l'alphabet, par exemple, serait construit sur une règle fort simple et qu'il serait en même temps impossible à décrire autrement qu'en le reproduisant.

Mais si l'intrigue ne peut être résumée — et cela est déjà intéressant — il est possible de noter que l'action du livre s'accroche à quelques points. Il semble que l'on puisse distinguer une atmosphère, des personnages, des actes ou des faits dont la note culminante est peut-être un meurtre. Ces catégories ne sont évidemment pas distinctes les unes des autres : il ne s'agit que de perspectives commodes, à partir desquelles le lecteur et le critique peuvent tenter d'analyser leurs impressions.

(1) Voir notamment **Pour un nouveau roman,** NRF, collection « Idées ».

L'atmosphère est celle de Hong-Kong vue au travers des lunettes déformantes du roman policier ou du roman d'espionnage. Les personnages sont dignes de ce cadre. Leurs actes et les situations où ils se mettent sont leurs attributs inéluctables dans ce contexte. Rien de tout cela n'est étranger au lecteur du format le plus courant. Et chaque phrase prise isolément, sortie de son contexte, pourrait avoir l'air d'être tirée d'un des volumes de la vieille collection du « Masque », à cela près qu'on y reconnaît presque toujours la marque d'un écrivain de la meilleure qualité. Le propos de cette analyse est de montrer que, sous cette apparence par trop évidente, se cache tout à fait autre chose, qui est en fait très proche de la science-fiction.

LE MONDE DES DES FAUX-SEMBLANTS

La question peut se poser (sans qu'elle soit essentielle) de savoir si l'atmosphère de Hong-Kong en proie aux fièvres de l'or et de l'opium, aux troubles que seule sait susciter la chair ambrée et aux passions violentes que distillent les tropiques, est réaliste ou s'il s'agit d'une fabrication de pacotille, nourrie des clichés empruntés aux romans d'action bon marché et inexprimablement démodés de l'entre-deux-guerres.

En deux paragraphes sibyllins, l'auteur se débarrasse de ce faux problème : ceci, dit-il d'abord, n'a pas de rapport avec la réalité ; cela, affirme-t-il ensuite, n'est peut-être pas imaginaire. Ce faisant, il se définit une scène, un espace vide qui se peuplera strictement au gré de son bon vouloir, de ses emprunts et de ses souvenirs. Il met très

exactement son livre entre les parenthèses de la littérature, sans se refuser ni les apports de la réalité ni ceux des romans antérieurs.

On reconnaît là une très vieille attitude de la science-fiction : la planète Mars, telle que la décrivent les auteurs de science-fiction, n'est ni celle des savants ni tout à fait celle de leur imagination. Elle a avec ce que l'on en sait, et avec ce que leurs prédécesseurs dans l'imaginaire en ont dit, les rapports qui les arrangent. Hong-Kong ou Mars, qui sont loin de nous dans l'espace et dans le temps, nous parviennent en tant qu'images aussi bien par le canal du reportage que par celui de la bande dessinée. Il n'y a pas pour nous d'autres réalités perceptibles de Mars ou d'Hong-Kong que celles qui nous parviennent par le biais de canaux sciemment ou non infidèles.

Je crois pour ma part — mais sans que cette opinion ait une valeur définitive — à l'atmosphère de pacotille composée de clichés où les références au réel, comme dans la science-fiction, n'ont que valeur de prétexte. Cela ne veut pas dire qu'elle soit de mauvaise qualité. Dans le noir, à une certaine distance, le verre brille comme du diamant. Il faut s'approcher et tirer la loupe pour déceler la différence. Mais tout l'artifice de la scène, et ici du conteur, consiste à empêcher le spectateur de s'approcher de trop près. Le rêveur, ni le lecteur, que je sache, ne sont des joailliers. Nous admirons l'illusionniste parce que nous savons qu'il n'est pas magicien, et tout écrivain conscient qui fait briller la pauvre encre des mots est un tailleur de verre.

Ce monde de pacotille prolonge celui de Marienbad (1). Ici et là, nous sommes hors du temps et de la société, ou plus exactement retenus dans le temps à un moment ancien où il semble s'être figé, parce que la sphère qui nous est peinte est inutile à sa continuité. Marienbad et Hong-Kong sont les restes fossiles d'un ordre antérieur, perdus au sein d'une histoire qui ne sait plus rien d'eux.

Des indices semblent établir que les choses se déroulent aujourd'hui. Ce sont de faux-semblants. Une colonie étrangère riche d'argent et de loisir, baignant au sein de la foule asiatique, y prélevant son tribut de plaisirs qui, dans sa perspective (la seule qui compte ici), sont raffinés, et dont la liberté s'habille au besoin de violence, qui se retrouve dans cette « maison de rendez-vous » ; des personnages comme Lady Ava, trouble souveraine de la maison et de cette société, comme Kim la servante dont l'empire est peut-être tel qu'elle règne sur sa maîtresse, comme Ralph Johnson, l'Américain, aventurier naïf, ou comme Manneret, éternel médiateur entre l'Occident et l'extrême-Orient : tout cela *semble* procéder à la fois de Malraux et de Dekobra.

Et leurs actes prolongent ces personnages. Lady Ava, belle encore, séduit par filles interposées. Johnson tue en occidental, c'est-à-dire pour de l'argent. Kim prolonge dans sa démarche l'énigme de ses longues cuisses et de ses yeux fendus, tandis que Laureen, en vierge profanée, oscille entre les deux extrêmes de l'Occident, la vertu et le péché. Mais aucun de ces traits ne constitue le destin, le devenir de ces personnages ; ils en sont revêtus, dans l'immobilité, comme de la couleur de leurs vêtements. Le tout dans cette atmosphère de demi-fête perpétuelle qui doit imprégner les maisons de rendez-vous, surtout lorsqu'elles se savent à terme condamnées. De toute évidence, cela est un jeu.

TOUS LES POSSIBLES

Je crains d'avoir donné jusqu'ici l'impression d'une action trop précise qui trahirait le livre, car il est, volontairement, le contraire de la précision ; mais j'ai voulu rendre compte du cadre afin que les réflexions qui vont suivre aient un support et deviennent intelligibles même à qui n'a pas lu le livre.

La première impression (celle que laisse une lecture cursive) est celle de l'ensemble incoordonné et contradictoire — encore qu'enchanteur — des souvenirs laissés par des lectures anciennes. Rien sur quoi l'on puisse fixer la petite lumière de la mémoire, mais seulement ce qui demeure en marge des images déchiffrées. Ainsi les personnages de bandes dessinées acquièrent-ils dans le

(1) **L'année dernière à Marienbad**, film d'Alain Resnais sur un scénario de Robbe-Grillet : Voir Fiction n° 96.

souvenir une qualité que leur réexamen déçoit. Des images surnagent à la surface d'une brume et leur netteté enchante. Il est possible de les décrire, mais jamais de les relier. Et l'absence de profondeur, l'absence de signification qui les caractérisent, leur prêtent toutes les possibilités de la profondeur et de la signification.

Certains effets de l'art pictural délivrent cette même impression. Je me souviens de toiles qui, vues d'une certaine distance, évoquaient une tapisserie patinée, plus belle que toutes les tapisseries anciennes, et qui, lorsqu'on s'approchait, se dissolvaient en une nuée de taches de couleurs, comme si de cette distance où l'œil perçoit mais où il ne peut encore analyser, surgissait, à l'occasion de la toile, l'image idéale de la tapisserie, inscrite dans le cerveau. Ainsi un détail, un objet, paraissent-ils parfois admirables tant qu'ils ne sont pas déchiffrés tout à fait.

La seconde impression qui dérive de la première est celle que l'on ressent quelquefois dans un rêve, ou plutôt lorsque, éveillé mais encore somnolent, on tente de se remémorer ou d'analyser un rêve. Elle n'a pas, elle n'a plus le support de l'objet qui fit naître un souvenir. L'incertitude l'habite. Et ce sont les images qui échappent, qui sont comme vues du coin de l'œil, qui paraissent les plus brillantes et les plus séduisantes. Que le regard s'y fixe, et elles s'émoussent pour en laisser surgir d'autres à l'horizon du regard, qui ont tous les attraits de l'insondable. Elles tolèrent en toute quiétude les contradictions les plus extrêmes, car elles surgissent d'un lieu où la logique de l'exclusion n'est pas le principe organisateur. Le présent ne conditionne pas l'avenir immédiat.

C'est aussi l'état mental, pour ce que j'en sais, où s'aventure l'écrivain dans la jungle foisonnante des possibles de son thème. Il lui faudra, dans le roman classique, choisir — et retenir — entre des images, des thèmes, des phrases et des rythmes d'abord équivalents, et d'où l'effort insupportable de la conscience et la linéarité de la phrase tirent une seule direction. Ecrire, c'est souvent s'amputer soi-même.

Et c'est précisément un état d'avant cette amputation que Robbe-Grillet a choisi de rendre. J'ignore s'il a laissé courir sa plume ou s'il l'a fabriqué consciemment à partir d'une analyse de son mécanisme créateur. Mais il propose successivement, en les entremêlant de façon à laisser dans le souvenir l'impression de leur simultanéité, divers possibles de son action. A ce stade, on pourrait dire que le véritable sujet de son roman est la composition d'un roman, un art d'écrire.

DES UNIVERS PARALLELES

Un écrivain décrit une soirée ou un crime. A chaque moment, sous sa plume, se présentent des aiguillages. L'arme peut être le poignard ou le revolver. Dans la tradition classique, l'effet recherché est à la fois celui de la plus grande richesse et celui de la plus grande cohérence. La nécessité fait loi. Et cette nécessité s'exprime dans le temps du roman par une influence de l'avenir sur le passé. Le couteau dans tel roman policier sera retenu plutôt que le revolver, parce qu'il justifiera la conclusion. Ainsi le romancier projetait-il dans son œuvre, par un artifice, la cohérence du monde réel où le temps semble choisir une seule ligne de conduite.

Mais la réalité choisit entre tous les possibles selon des règles ignorées et ils coexistent toujours dans l'avenir. Mais l'imagination propose simultanément diverses solutions. C'est une erreur calculée que d'introduire dans l'espace du roman une causalité unique et linéaire. En proposant plusieurs morts différentes de Manneret, plusieurs versions du personnage de Laureen, Robbe-Grillet expose l'erreur et l'annule. Ici encore, la méthode introduit deux thèmes de science-fiction, au reste très étroitement liés, ceux du voyage dans le temps et des univers parallèles. Le voyage dans le temps, sauf mention contraire, implique le paradoxe temporel, c'est-à-dire la juxtaposition, selon une direction perpendiculaire au temps, de plusieurs possibles. De chaque point du temps foisonnent des gerbes d'univers parallèles.

Les personnages de Robbe-Grillet peuvent être considérés soit comme décrits dans divers univers parallèles, soit comme voyageant, en l'ignorant, d'un de ces mondes à l'autre. Ainsi l'écrivain nous dote-t-il d'une dimension que notre cons-

cience exclut, sauf dans la conjecture. Et le temps, dès lors, dans son déroulement, a moins d'importance que la juxtaposition des temps. Ramenés sans cesse à leur origine, les personnages se redéfinissent sans cesse, non sans tenir compte, comme le voyageur temporel — mais ici d'une manière confuse — de leurs expériences antérieures d'une situation similaire.

Car ils se trouvent ramenés, mais avec d'autres raisons, dans d'autres circonstances, à des événements comparables, comme si la plasticité de leur espace-temps n'était pas infinie. L'unité de l'œuvre apparaît en quelque sorte comme latérale à l'action. Les possibles divergent et convergent. Je dirais, si j'osais employer un vocabulaire que je réprouve volontiers par ailleurs, que le roman de Robbe-Grillet est non-aristotélicien, en ce sens qu'il ne privilégie, en principe, aucun des possibles exposés.

On voit, sans qu'il soit nécessaire de s'y attarder, les relations de cette méthode avec certaines idées exposées par Borges à propos du temps. L'action est ici un jardin aux sentiers qui bifurquent, enclos certes d'un mur, et dont toutes les allées nous sont révélées dans le coup d'œil où nous embrassons le mur — *« une forme de la vérité, non pas une vérité cohérente et centrale, mais bien latérale et divisée »*, comme l'écrivait Thomas de Quincey dans une formule saisissante qui sert d'exergue au *Cahier de l'Herne* consacré à Borges. Par là aussi, l'œuvre de Robbe-Grillet ressemble quelque peu au brouillon d'un roman classique ou à un collage que l'on aurait pu obtenir en juxtaposant des fragments de différents livres possibles, à partir d'un thème, de personnages et de situations.

UN LABYRINTHE CYCLIQUE

On conçoit, dans ces conditions, que ces situations ou ces événements ne soient pas, comme dans le roman classique, de simples attributs. Ces événements, le meurtre de Manneret par exemple, deviennent des objets qui ont autant de réalité que les personnages, ni plus ni moins. Le meurtre de Manneret existe à partir du moment où Manneret et son assassin existent.

Nous avons l'habitude, dans le roman, de voir des héros *commettre* des actes et de les considérer comme préexistants à ces actes, alors que nous sentons bien qu'il n'en est rien. Ici, on pourrait tout aussi bien inverser la proposition et dire que le meurtre commet Manneret et son assassin, que la scène nécessite leur présence. Elle ne peut exister en dehors d'eux, mais elle peut admettre différentes variations de leurs motivations ou de leur aspect. Le meurtre et quelques autres scènes sont donc bien, au même titre que les personnages, des points d'ancrage à partir desquels s'ordonnent les possibles.

Il en résulte deux conséquences qui ne sont peut-être pas complètement exploitées dans le roman, mais qui m'ont paru nettement esquissées. Selon la première, non seulement plusieurs versions d'un personnage peuvent coexister, mais encore les différents personnages sont plus ou moins interchangeables autour d'un événement considéré comme invariant. Chacun d'eux peut à son tour assumer le rôle tenu précédemment par les autres, compte tenu des distorsions que cette transformation entraînera dans la trame de l'histoire.

La seconde conséquence est que ce labyrinthe peut être apparemment circulaire. Le thème du roman circulaire est ancien et Borges a écrit, sur quelques œuvres de cette nature, des pages fort éclairantes. Mais ici, les cycles peuvent s'enfermer les uns dans les autres. Ralph Johnson a besoin d'argent pour fuir parce qu'il a tué Manneret qui lui refusait de l'argent et va trouver pour lui en demander Manneret qu'il tuera parce que celui-ci lui en refuse.

En fait, les labyrinthes ne peuvent être que *presque* circulaires, car ils impliquent au moins un espace qui les supporte et qui ne le soit pas, et une porte qui les rompt. L'espace est ici l'écriture qui connaît une première phrase et un point final. La porte, dans le cas considéré que j'ai peut-être simplifié exagérément, tient dans le fait que Ralph Johnson, initialement, va demander de l'argent à Manneret pour décider Laureen à le suivre.

La circularité du roman résulte de ce que les personnages, lorsqu'ils prennent un nouveau départ afin d'épuiser un nouveau possible, sont conditionnés par

leurs possibles antérieurs. (Peut-être cela est-il d'une profonde vérité psychologique ? Peut-être nos comportements sont-ils conditionnés, dans la réalité, par les possibles que nous avons vécus en rêve ?) L'ordre dans lequel ces possibles se situent, dans le roman, peut être considéré comme indifférent. On peut aussi bien reprendre le livre à la première page après en avoir achevé la dernière sans relever de profonde solution de continuité. Les personnages nous paraissent alors conditionnés par leurs possibles *ultérieurs* en raison de la connaissance que nous en avons.

Ce caractère cyclique est logique et nécessaire. Il serait absurde d'accorder un primat à l'un des possibles décrits, sous le prétexte qu'il est plus proche du titre du livre qu'un autre. S'ils entretiennent des relations, il importe qu'elles soient réciproques. Le seul primat réel est celui du lecteur, de l'observateur qui pénètre quelque part dans l'œuvre et découvre dans un certain ordre le labyrinthe. L'ordre des pages, est une convention qui n'influe plus complètement sur l'ordre des événements. On fera néanmoins remarquer que ce dernier est orienté et qu'il n'est pas réversible.

L'ESSENCE DE LA SCIENCE-FICTION

On voit que le lecteur éclairé de science-fiction et peut-être plus encore le lecteur de Borges seront mieux à même d'apprécier la dernière œuvre de Robbe-Grillet que la plupart des lecteurs tout court, qui seront sans doute enclins à lui trouver une originalité et une complexité, sinon une obscurité, qui ne s'y trouvent en réalité pas.

On voit aussi que Robbe-Grillet a mis une sorte de malicieux point d'honneur à utiliser des idées et des méthodes qui procèdent de la science-fiction, en s'attachant à éliminer toutes les conventions propres à cette littérature — en même temps qu'il brouillait les pistes en faisant au contraire l'usage le plus suivi des conventions d'autres genres populaires, sans doute mieux adaptés à sa sensibilité d'écrivain.

Pas de machinerie ici pour passer d'un monde parallèle à un autre, mais seulement le cerveau et la plume de l'écrivain. Revolver, jonques et robes fendues sont au contraire les attributs esthétiques de l'œuvre et ne sont nullement nécessaires à sa structure. La machine à prédire les possibles, qui aurait sans doute paru nécessaire à tout écrivain de science-fiction, a été ici biffée : la raison en est claire ; elle aurait impliqué une rationalisation, c'est-à-dire une référence, un renvoi à quelque chose d'extérieur à la littérature et de parfaitement inutile dans le domaine littéraire, à partir du moment où l'on entend se soustraire aux nécessités de la vraisemblance immédiate.

Œuvre de science-fiction achevée qui fait passer dans le domaine de la littérature générale, sans en souffler mot, quelques-uns des thèmes les plus riches de la science-fiction, le roman de Robbe-Grillet sort totalement du cadre de celle-ci. En un sens, il couronne des années d'efforts dans l'imaginaire et consacre le succès d'une méthode pédagogique et d'un mode de réflexion au moment où il nie jusqu'à leur existence.

Attitude, on le notera en passant, tout à fait opposée à celle de Godard dans *Alphaville*, qui utilise le vocabulaire et dans une certaine mesure le décor, les attributs de la science-fiction, sans jamais en faire. Seuls des spectateurs naïfs ou ignorants en matière de science-fiction ont pu s'y tromper. Il ne suffit pas de baptiser carpe un lapin pour qu'on puisse le tirer dans les airs. Le rapprochement, pour spécieux qu'il soit, valait d'être fait, car ces deux tentatives, aussi différentes qu'il est possible, sont le fait d'artistes a priori étrangers à notre genre mais qui en ont apparemment subi, directement ou indirectement, l'influence.

Reste le problème de la portée de l'œuvre de Robbe-Grillet. Très peu de critiques sont à même d'en apprécier l'originalité réelle, et il ne convient guère de se tourner vers nos confrères de la littérature générale pour en obtenir un avis. Autant interroger à brûle-pourpoint un géomètre du siècle dernier sur la moderne théorie des ensembles. En un sens, Robbe-Grillet leur a joué un bon tour : presque aucun des éléments de ce roman n'est original. Leur réunion en une œuvre achevée est incontestable-

ment un événement, et ce livre devrait avoir une postérité.

Nous dirons, de notre point de vue, qu'il s'agit d'une très intéressante étape dans l'histoire des littératures de l'imaginaire, certainement pas d'un commencement, mais que cette étape peut être l'occasion d'une véritable libération pour de nombreux thèmes qui étouffaient sous le poids d'un folklore désormais inutile. Je gage, pour peu que les écrivains veuillent tous se mettre à l'heure de ce que j'appellerai volontiers la littérature possibiliste ou encore parachronique, que les critiques de *Fiction* pourront bientôt se faire une petite fortune en donnant des cours par correspondance.

UN OBJET LITTERAIRE

Il demeure que le roman de Robbe-Grillet se ressent de l'élaboration d'une technique inhabituelle et qu'il fera sans doute un jour figure d'œuvre un peu simplette, un peu systématique malgré les qualités de plume incontestables de son auteur. L'intérêt du livre me parraît résider davantage dans la mécanique intellectuelle qui le sous-tend et que j'ai tenté d'analyser, que dans l'originalité de son expression ou de sa signification.

Après tout, comme dans beaucoup d'ouvrages de science-fiction du reste, son thème est un peu court, son intrigue bien schématique, soit que Robbe-Grillet ait craint d'effrayer son lecteur en embrassant dans une perspective aussi neuve pour lui un sujet plus vaste, soit qu'il se soit contenté de nous proposer aujourd'hui un divertissement et une maquette. Il ne profère pas seulement une boutade en parlant ici et là d'un roman policier, d'un roman d'aventures.

Riche de possibilités littéraires, suggérant des œuvres plus achevées, le roman de Robbe-Grillet est sans doute malgré ses limitations, le seul ouvrage réellement moderne qui ait été publié cette année, le seul qui doive quelque chose, en plus du talent de son auteur, à la réflexion continue de générations d'écrivains sur leur métier. La plupart des autres romans, quelles que soient leurs qualités, procèdent de la sociologie, de la psychologie ou du journalisme et auraient pu être écrits — leur sujet mis à part, et encore — il y a trente ou quarante ans au minimum. Je ne crois pas que le roman de Robbe-Grillet, malgré son cadre désuet, aurait pu l'être il y a dix ans.

Ce résultat témoigne d'une culture, c'est-à-dire d'une mise en perspective des efforts des hommes. La plupart des autres écrivains se comportent comme s'ils n'avaient rien appris au-delà de leur grammaire et d'une éducation sentimentale le plus souvent baclée. L'œuvre de Robbe-Grillet procède de cette idée que le rôle de l'écrivain n'est pas d'exprimer l'éternel humain, mais de montrer au contraire comment sa conception du monde et de lui-même se transforme, à mesure qu'il apprend et qu'il imagine. On en regrettera davantage que les jurys littéraires n'aient pas cru devoir couronner cette œuvre et convier ainsi lecteurs et auteurs à un effort salutaire. Je la signale, en défiant un peu leurs usages, aux jurés du Grand Prix du Fantastique dont je crois bien avoir eu, dans le passé, l'oreille.

Cela dit, plus qu'une grande œuvre, Robbe-Grillet a créé là un « objet littéraire », presque un *gadget*, comme les *Mille milliards de poèmes* de Raymond Queneau, et qui retient plus l'intelligence par les réflexions qu'elle suscite qu'elle ne s'impose par sa richesse interne. En tant que tel, son livre devrait plaire à une certaine catégorie de lecteurs. C'est un livre qui devrait se vendre comme des petits pains dans les divers Drugstores. Mais je crains bien que les amateurs habituels de *gadgets* n'y voient qu'obscurité et ne perçoivent pas tout le sel du piège que Robbe-Grillet, ce Buster Keaton de la littérature, dont l'humour ne s'habille jamais d'un sourire, leur a posé.

Certaines grandes œuvres renvoient à une vie, à une expérience, ce qui ne les retient pas d'être fantastiques. Mais d'autres semblent refuser d'exprimer quoi que ce soit de leur auteur, comme s'il avait revêtu pour se protéger le masque de la fiction. Certes, tout masque trahit qui le porte. Mais ces dernières œuvres sont comme des labyrinthes où l'auteur tente d'égarer le lecteur de crainte d'être rejoint, compris et en somme assassiné. Il arriva qu'un homme

construisit un labyrinthe, s'y enferma et y péri de soif.

N. B. : J'aurais aimé préciser certaines relations qui me paraissent évidentes entre divers aspects du roman de Robbe-Grillet et certaines données de la physique et de la mathématique contemporaines. Faute d'espace et de temps, je laisse au lecteur cultivé le soin de les établir lui-même.

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Répulsion

La véritable peur au cinéma est *subversive*. Elle choque le spectateur, le surprend là où il n'avait pas l'intention de se livrer, lui arrache la notion de spectacle, là où il la croyait le plus douillettement ancrée. *Répulsion* de Roman Polanski en est la preuve brutale.

Fiction a bien souvent entretenu ses lecteurs de films dits d'épouvante, ou de films d'horreur. Compte exclu de leur qualité, majeure ou moindre, ces films s'affilient volontiers à une catégorie, à une formule, au mieux à un rituel. Le film dit d'épouvante offre un simulacre immuable : introduction inquiétante, sensualité offerte de la victime, pressentiments visuels d'un événement horrible, puis révélation ou transformation spectaculaire, attendue donc efficace au millimètre, inversion de rôles, échange des personnalités ou retournement de situation, finalement consommation de l'inéluctable, clou effrayant, doté de sa musique emphatique, si possible de sa couleur dégoulinante et pourrissante, grand soupir de soulagement, et on peut là-dessus manger un mille-feuilles ou lire quelques vers de Levet.

Je ne dénigre pas ce genre de spectacle, auquel plus que tout autre je demeure sensible. Mais c'est un genre. Il a ses lois que tout le monde connaît. La surprise y est mêlée, mais c'est une surprise mécanique. On n'attendait pas tel élément au moment dit, ou s'il vient à point, il est en place de tel autre. C'est ce qu'on appelle le coup de théâtre : rien ne fait plus plaisir à la seconde, rien n'est plus fugitif dans la durée. Une véritable peur, une vraie angoisse ne répond à aucune de ces lois. Elle ne vous lâche pas, ne distribue pas les rôles, ne tient pas compte du bien-séant et ne choisit pas son moment. Elle est animale, inexplicable, et dégradante aussi. Elle s'exprime par exemple dans *The haunting* de Wise, au même moment où *La maison Usher* de Corman nous fait penser sur le même sujet à une belle page. Chez Wise, il y a la peur ; chez Corman, l'art de l'épouvante.

Répulsion se situe de même à l'opposé de certains films d'Alfred Hitchcock. Là où le gros Alfred édifie de beaux moments d'atrocité, place ses personnages toujours sophistiqués dans des situations affreuses, puis les regarde se retourner comme d'élégants asticots photogéniques, il crée de belles peurs momentanées, hygiéniques et parfaitement inoffensives. La censure peut y couper tel plan de hache, telle abondance de sang, tout cela donne l'effet d'un piège exotique accroché au mur d'un musée ripoliné. Nous restons dans le civilisé, Alfred hoquette de rire, il nous aura bien eus, et la belle blonde de se recoiffer, et le comédien bien habillé de reprendre à la sortie sa superbe Ford Mustang couleur acier.

Polanski n'a pas autant de tact. Jeune mufle central-européen, il salope toute cette convention ultra-bourgeoise, joue le jeu du sang jusqu'à plus soif, en remet dans la boue et l'ordure, et se prend à ses propres rets. Il va prendre non une inquiétude mais un malaise, va le développer non en une émotion mais en une nausée. Au lieu de rituel, il va vous jeter en pleine figure une authentique baffe de mauvais goût, et va vous couper la respiration que vous croyiez pouvoir régler

en beaux suspens. Alors, que vous le vouliez ou non, vous avez peur, pour du sujet, de l'héroïne, ou de Polanski lui-même. Cet homme-là ne plaisante pas.

Je m'explique. Polanski prend pour héroïne la plus mignonne des jeunes premières, Catherine Deneuve, et la transforme en refoulée homicide qui tue les hommes dès qu'ils veulent la palper, la respirer, la prendre. Départ conventionnel. Il y a des années que l'on nous a fait comprendre que le meurtrier, la meurtrière, avait son auréole propre de fascination. Seulement Polanski, systématiquement, va rechercher le vrai comportement clinique d'une telle névrose, la véritable régression utérine de la refoulée, et sombrer avec elle dans l'animalité, le sale, l'innommable. Il va la situer dans son appartement avec une précision digne d'Antoine, de Mirbeau, de Huysmans, cette insistance qu'on commence par définir comme naturaliste, et qui distingue l'authentique de l'approximatif. Elle a des soupirants, des voisins : autant de raisons de les fuir. Elle travaille comme manucure dans un institut de beauté : un enfer de vieilles momies aux doigts crochus et aux cous de reptiles. Au lieu de construire son histoire avec des repères, Polanski procédera par accumulation, lente montée de la répugnance titulaire. Tout est dégoûtant autour de son héroïne, cette escalope est immonde, ce lavabo exhale des relents virils, ce terrassier sue abominablement. Catherine Deneuve est peut-être détraquée mais nous le sommes aussi avec elle, et quand les choses deviendront vraiment horribles, elles ne nous feront plus l'effet d'un spectacle mais d'un cauchemar éveillé où nous sommes acteurs, condamnés à vivre et à regarder.

Hitchcock (encore lui) a su, dans *Spellbound*, rendre terrible une lame de rasoir. Il projetait dessus un beau reflet de lumière et Gregory Peck saisissait cette lame, la manipulait, finalement ne l'utilisait pas. Polanski, lui, qui a acquis à son jeune âge toute la technique du vieil Alfred (et en deux longs-métrages, s'il vous plaît !), ne prépare pas son beau rasoir à main. Il l'utilise. Peu lui importe la photogénie ou la perversité matérielle de l'objet : le rasoir n'est vraiment rasoir que dans l'action. Alors Catherine coupe une tête de lapin, la redécoupe encore et la lacère. C'est à peine le milieu du film. Puis elle déchiquette un homme corpulent, devant vous ; il est debout, elle lui porte un coup si rapide qu'on ne le voit pas. Mais le *geste* est réel. C'est de cette manière furtive, invisible, presque indolore, qu'un vrai rasoir doit entamer la chair. Et les coups pleuvent. L'horreur de la scène est dans la surprise de l'homme, son incrédulité. La vraie peur se tâtonne, s'examine. Comment, on est en train de me charcuter vivant ? Voilà qui n'est pas équitable, conforme à l'esthétique. (Qu'on se souvienne des beaux coups de rasoir jolis que Bava, dans un film récent, bariolait pittoresquement : c'était aussi marmoréen que certains accessoires de Visconti, *avant* la mise en scène.)

La sincérité totale de Polanski produit l'effet d'un cataclysme. Cruel et misogyne, certes, Polanski l'est naturellement. Qu'on se souvienne de ses courts-métrages : le souvenir de ses gags n'efface point la précision physique de ses portraits, la laideur dynamique de ses personnages et l'affrontement désabusé de ses situations. Dans *Le couteau dans l'eau*, l'apparence saine des protagonistes cachait une machine auto-destructrice de première grandeur. Le petit Roman, avec son physique de garnement ricaneur, trompe son monde et vaque à ses travaux de terroriste, amenant une réalité psychologique trop crue dans un pays qui raffole des brouillards et des spectres, mais non de certaine animalité sans fioritures, devant laquelle se paralyse la réserve anglo-saxonne.

C'est maintenant l'espace qui est malade. Les parois reculent, l'appartement se fait univers, dépasse de toute sa complexité la jolie créature qui s'abandonne et se néglige, dispersant son égo en gestes irréparables. Polanski, après nous avoir fait connaître dans ses moindres détails chaque pouce de l'appartement, chaque bibelot, chaque lézarde, nous retire cette réalité-là pour une autre, aberrante, où les murs éclatent, où des satyres grimaçants habitent chaque paroi. Les apparitions de Polanski ne sont pas graphiques ou picturales ; elles n'ont pas cet apprêt, ce *glamour* de l'horrible que Corman, Bava, Freda, Margheriti cultivent à des degrés divers de perfection (1). Elles sont physiques, ont un poids,

---

(1) Je les nomme dans l'ordre de valeur.

une odeur, et n'annoncent pas leur arrivée.

A la fin, comme dans *Les abysses*, il ne reste plus que la confrontation d'une erreur monstrueuse, d'un produit avorté de la société, avec cette société elle-même, faible, guindée, un peu grotesque, pleine d'un quotient de surprise aveugle et de condescendance. Les voisins envahissent l'appartement, le trouvent aussi maladif, aussi dévoyé que nous les trouvons eux-mêmes laids, corrompus et figés dans leur politesse hypocrite.

Alors, tout étant joué, il ne reste plus à Polanski qu'un geste de pitié pour celle qui, dans son optique, demeure la victime : Catherine, que Ian Hendry enlève avec une touchante sollicitude dans ses bras, l'emmenant *ailleurs*, déchargeant ces murs de leur potentiel anarchique et vidant le film de sa substance. Il n'en reste qu'une photo à peine révélatrice. Ce film n'explique rien, n'enseigne rien, il se contente de *hanter* une heure et demie de votre temps et de laisser derrière lui des traces ineffaçables. Qui dit mieux ?

Robert BENAYOUN

La dame de pique

André Gide, dans une préface à sa traduction de *La dame de pique*, remarquait que Mérimée, en adaptant le célèbre texte de Pouchkine, l'avait quelque peu altéré, ajoutant de ci, de là, quelques adjectifs, quelques mots, afin sans doute de pallier la sécheresse et le dépouillement du style original.

« *Cet écrivain charmant,* » ajoute Gide, « *marque ainsi sa manière, et si certains lui reprochent sa sécheresse, l'on voit ici que le reproche est mal fondé, ou du moins ce n'est qu'en regard du style fardé des écrivains de cette époque, que le style de Mérimée peut nous paraître si dépouillé.* »

Cette définition s'applique mot pour mot au film que vient de tirer du célèbre récit le réalisateur français Léonard Keigel, d'après une adaptation d'Eric Jourdan et Julien Green. A l'instar de Mérimée, les auteurs ont gommé certains partis pris, les jugeant trop voyants ; ils ont adouci les arêtes du récit, ont très légèrement humanisé le ton, les rapports des personnages entre eux. De même, Mérimée ajoutait à la fin des phrases de Pouchkine des adjectifs descriptifs (Lisa se penchait *gracieusement*), complétait des images (Hermann frémissait comme un tigre *à l'affût*).

Le résultat est plus qu'intéressant. *La dame de pique* s'inscrit parmi les rares tentatives françaises, dans le domaine du fantastique, qui méritent d'être étudiées. Et si, pour beaucoup de critiques, le film a paru froid, c'est qu'il se différencie très nettement du style abracadabrant qui sévit sur les écrans à l'heure actuelle et de tous les genres à la mode, où redondance et confusion mentale font bon ménage.

Tout le monde connaît l'histoire de cette comtesse à qui la rumeur publique prête un extraordinaire secret : pouvoir gagner au jeu grâce à une combinaison miraculeuse de trois cartes, qui lui aurait été donnée par le célèbre comte de Saint-Germain. Personne, pas même ses proches, ne parvient à lui arracher le nom des trois cartes. Hermann, un jeune officier allemand, arriviste acharné, décide de faire la cour à la pupille de la comtesse, afin de mieux approcher la vieille mégère. Il arrive à ses fins, mais en voulant lui extorquer le nom des cartes, Hermann lui cause une grande frayeur et la tue involontairement. Il est désespéré, mais le spectre de la comtesse, durant une nuit, vient lui révéler son secret, qui le fera gagner à condition qu'il épouse la pupille. Les trois cartes sont, dans l'ordre, le trois, le sept et l'as.

Hermann oublie l'avertissement donné par la comtesse et décide de jouer au lieu d'épouser d'abord la jeune fille. Il gagne le premier soir. Le second, il double sa mise et gagne encore. Le troisième, sûr de sa victoire, il annonce un as, mais ne sort qu'une dame de pique qui le fait perdre. Il devient fou, persuadé que la comtesse et la dame de pique ne font qu'un.

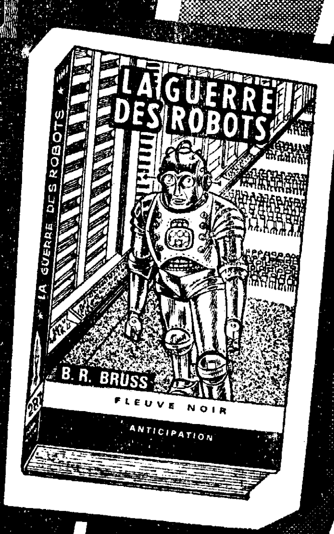
DANS LA COLLECTION



ANTICIPATION

à paraître...
MARS





LE PLUS FORT TIRAGE DU ROMAN ANTICIPATION

EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES 2 F. 50 + T.L.

EXIGEZ LA SIGNATURE
UNE GARANTIE DE QUALITÉ

Editions FLEUVE NOIR
★ 69, BOULEVARD SAINT-MARCEL ★ PARIS (13e) ★
Tél. : 707.57-49 *(5 lignes groupées)*

Les adaptateurs ont considérablement remanié, dans leur adaptation, cette nouvelle fort brève (une quarantaine de pages). N'ayant pas vu les précédentes versions filmées du même sujet, je ne puis comparer les modifications. Je me bornerai donc à les rappeler, du moins les principales. L'une d'elles, datant d'avant-guerre, est signée Fedor Ozep. Une autre adapte fort théâtralement l'opéra de Tchaikowski. Une troisième, anglaise celle-là, *La reine des cartes*, due à Thorold Dickinson, bénéficie d'une certaine réputation. On en parle comme d'un film maudit et quelques critiques comme Robert Benayoun le tiennent pour un chef d'œuvre. Une projection relativement récente provoqua une certaine déception parmi les cinéphiles. Léonard Keigel, lui, n'était connu que par quelques courts métrages *(La paysanne pervertie, Malraux)* et par *Léviathan*, transposition cinématographique du roman de Julien Green, dialogué par l'auteur, que je n'avais pas trouvé du tout convaincante La volonté de restituer le romantisme morbide de l'écrivain dégénérait en une suite d'effets plastiques extrêmement ennuyeux.

La dame de pique me semble une œuvre plus réussie, plus sobre, plus contrôlée malgré certaines maladresses. Le lien entre les deux films est toutefois évident et l'on voit ce qui a pu intéresser Keigel et Green dans la nouvelle de Pouchkine : réussir une analyse morale en restant aux frontières de l'horrible et du fantastique. A trop vouloir pénétrer dans la vie des autres, à essayer de percer leurs secrets, les héros des deux films trouvent, sinon la mort, du moins une sorte d'échec monstrueux, qui détruit tout autour d'eux.

De même que *Léviathan* tournait autour d'un meurtre, de même la construction de *La dame de pique* s'organise tout entière autour de quatre morts, sorte d'actes rituels, qui ponctuent le récit sans jamais le faire dérailler. Les victimes sont des faibles, des personnages qui ne sont pas de taille à lutter avec les autres, des victimes. Les héros, au contraire, veulent être maîtres de leur propre destin, veulent imposer leur volonté. Le film débute par une prise de position de la comtesse, qui déclenchera tout le drame, et se termine sur une décision identique d'Hermann. Entre temps, quatre personnes auront trouvé la mort : le mari de la comtesse, personnage faible qui périt en la sauvant ; Serge, un jeune homme amoureux de la comtesse, qui est tué en duel par sa faute (elle lui révèle le secret, ce qui était interdit) ; la comtesse, qui meurt victime de son secret ; enfin Lisa, la jeune pupille, dont le suicide termine l'histoire. Cette dernière mort nous amène tout naturellement au dernier plan : cette partie de cartes que les morts jouent pour l'éternité.

De nombreux personnages ont été ajoutés, et notamment celui qu'interprète Katarina Renn, double diabolique de Hermann, Serge, qui pour les mêmes motifs trouvera la mort, ce qui nous vaudra deux scènes extraordinaires. Un long prologue nous permet de mieux comprendre les motivations de la comtesse et nous éclaire sur certaines décisions prises par les protagonistes. Enfin un très court épilogue augmente le caractère fantastique de l'histoire.

Il est curieux de reprocher au film son identité à la nouvelle, puisque c'est justement cette infidélité qui lui donne tout son sens. En donnant de l'importance à tel ou tel acte, à telle séquence plutôt qu'à telle autre, les auteurs ont voulu éclairer le récit de manière morale. Tout le reste est oublié (discussions sur la littérature russe, sur les romans, description sociale d'une époque et d'un milieu). On assiste à une suite de heurts entre des volontés qui se brisent l'une l'autre, et ces volontés sont tellement fortes, tellement passionnées, que l'intrusion du fantastique ne les étonne pas. D'ailleurs, et c'est l'une des qualités du film, le fantastique n'est jamais présenté comme tel. On ne fait pas un sort à certains effets. On les accepte tout naturellement. Personne ne s'étonne ou ne paraît les remarquer.

Le fantastique est donc présent tout naturellement. Il fait partie de la vie quotidienne. Non qu'il fasse peur. Au contraire : il intervient, comme le Destin, pour détruire ou pour parfaire certains plans, pour annoncer inéluctablement un châtiment, une punition. Cette conception assez nouvelle pour le cinéma français méritait d'être signalée.

D'autant plus qu'au niveau de l'écriture du scénario, la réussite est presque totale. Julien Green, mieux inspiré que

par ses romans, a su trouver un ton de dialogue d'une prodigieuse acuité, évitant toute fausse littérature et donnant à chaque scène un mouvement tragique dont on aurait dû remarquer la grandeur et l'originalité. Voilà l'un des rares longs métrages qui soient construits sur un rythme de nouvelle. Non seulement de nombreuses ellipses éliminent certains détails, mais chaque scène n'est montrée que partiellement, l'accent étant toujours mis sur ce qu'il y a de plus mystérieux.

On pourrait presque dire que les auteurs n'ont pas traité une seule scène affirmative. Dès qu'un fait devient sûr, on nous ne le montre pas : le duel où Serge trouve la mort, le suicide de Lisa, la décision que prend Hermann de jouer immédiatement. Le rapprochement avec Mérimée n'est pas fortuit. Tout au long du film, on songe à l'auteur de *La Vénus d'Ille*. Evidemment, à une époque où l'atonal et le récit désarticulé ont de nombreux adeptes, cette suite de gammes précises et admirablement orchestrées peut paraître démodée. Personnellement, j'opterais plutôt pour une opinion contraire.

Non que certaines erreurs aient été évitées : par exemple, comment expliquer que les trois cartes n'aient pas pu être connues auparavant, puisque le jeu est public et la combinaison toujours identique ? De même, à quel jeu joue-t-on ? Pouchkine, sans fournir de véritables précisions, parle de la ponte... Ici, on ne nous donne aucun éclaircissement... Erreur regrettable, car les parties, séquences-clés du film, auraient paru moins incompréhensibles. Mais ces erreurs sont à mon avis compensées par des trouvailles fulgurantes : la danse de la comtesse (que les auteurs ont d'ailleurs humanisée comme Mérimée, alors que, chez le conteur russe, elle n'était qu'une horrible mégère), sa mort avec son long monologue, catalogue de souvenirs avec lequel son secret l'obligeait à vivre, le mensonge qu'Hermann fait à la gouvernante, lui révélant une fausse combinaison ; mensonge qui se retournera contre lui, donnant encore plus de poids à la dernière partie de cartes.

Et le lyrisme surgit, brutalement. Comme Mérimée avec ses adjectifs, Keigel et Green humanisent tout à coup un personnage, par un geste, une parole : un plan, un mouvement viennent soudain contrarier la pseudo-sécheresse de l'ensemble. De ces heurts, de ces trouvailles rapides, naît l'émotion que l'on ressent à plusieurs reprises durant le film.

Grâces soient rendues à Keigel pour avoir illustré avec humilité ces partis pris. Malgré quelques défauts, des maladresses, un style qui évoque parfois la télévision, il a su mettre en valeur les moments forts du récit et concrétiser parfaitement le sens que Julien Green et Eric Jourdan ont donné à la nouvelle. Servi par une très belle photographie d'Alain Levent, qui contribue à accentuer l'impression de fatalité ressortant de certaines scènes, il évite tous les pièges de la reconstitution, tous les effets tapageurs qu'une telle histoire pouvait autoriser. Il faut également le féliciter pour la manière remarquable dont il s'est servi de la musique, durant le monologue de Dita Parlo, et sur le choix des acteurs.

Malheureusement, ce ne sont pas là qualités qui inspirent le respect maintenant. Pour ma part, je regrette de voir de nombreux critiques se pâmer sur *Kwaidan*, aux qualités folkloriques et superficielles, et ne pas évaluer à sa juste valeur le très louable effort que constitue cette *Dame de pique*.

Bertrand TAVERNIER

Les maîtresses du docteur Jekyll

Le scénario laissait espérer davantage : le docteur Jekyll, installé en Allemagne, découvre un beau soir sa femme dans les bras de son propre frère. Comme l'honneur l'exige, il trucide son parent sous l'œil horrifié de l'épouse qui, traumatisée, versera dans l'alcoolisme. L'histoire ne s'arrête pas en si bon chemin. Jekyll, grâce au cadavre de son rival, met au point une sorte de robot

humain qui, téléguidé par ultra-sons, ira étrangler de peu vertueuses demoiselles et satisfaire ainsi la mysoginie de son créateur. Ajoutons qu'Agnès Spaak incarne ici la traditionnelle oie blanche menacée qui se transforme aux dernières images en peu sympathique « donneuse ».

Il y avait quinze façons d'aborder cette monstrueuse chronique familiale. Malheureusement, Jess Franck — alias Jesus Franco — en choisit une seizième : l'indifférence. Eclairages hâtifs, raccords chaotiques, direction d'acteurs aberrante, Jesus, sur qui nous avions misé, semble de film en film se désintéresser de son labeur. Il va cette fois jusqu'à choisir avec une coupable légèreté les victimes féminines pourtant chargées de cristalliser la libido du public. Rien à dire sur ce plan, si ce n'est un curieux fétichisme du podex (soyons décents) qui, pas plus que les *inside jokes* (Jesus Franco au piano, le Comte Orlof, etc.) de rigueur, ne parviendra à racheter un sujet aussi dédaigneusement baclé.

Michel CAEN

COURRIER DES LECTEURS

Attentive et fidèle lectrice de *Fiction*, j'ai été profondément choquée dans le n° 147, à la lecture de l'article de votre collaborateur, M. Wauters, sur Claude Seignolle (qui est-il pour se montrer si mauvais censeur ?), car moi je suis allée jusqu'au bout de *La Malvenue* au moins une demi-douzaine de fois sans lassitude. C'est d'ailleurs le premier livre que j'ai acheté de Claude Seignolle ; je les ai tous lus par la suite et toujours avec grand plaisir. Et je lui connais beaucoup de lecteurs fidèles et passionnés.

Quant aux critiques concernant la langue, elles sont proprement injustes. Si Seignolle écrivait aussi fadement que votre collaborateur, je comprendrais, mais ce n'est pas le cas. Evidemment je comprends la jalousie qu'on éprouve à voir quelqu'un d'autre réussir et je vous avouerai que c'est l'immédiate impression que j'ai eue à la lecture de cet article.

« *Médiocrement passionné* » : dois-je en déduire que tous ceux qui ont jusqu'ici parlé de Claude Seignolle chaleureusement (y compris *Fiction*) sont des imbéciles ou des flagorneurs ?

Mais après tout, est-ce moi qui n'ai qu'un très mauvais goût littéraire, dans le choix de mes lectures (livres, revues) ?

Je crois que Monsieur Wauters n'y connaît pas grand-chose en littérature fantastique. Le fantastique de Claude Seignolle n'est jamais gratuit et il ne se laisse pas aller à la facilité pédante de certains. A travers son œuvre, nous pouvons sentir une profonde connaissance de l'âme humaine.

Je ne comprends pas que l'on puisse être aussi injuste, et le succès continu et grandissant de Claude Seignolle n'est-il pas une preuve de sa qualité ?

Je pense que cet auteur est discret et n'appartient à aucune chapelle, et j'espère qu'il continuera, pour mon plaisir et pour celui de beaucoup d'autres, à publier de nouveaux livres.

M. Wauters doit être bien aigri pour écrire ainsi, ou peut-être a-t-il une rancune personnelle contre Claude Seignolle.

J'apprécie beaucoup votre revue habituellement, mais cet article m'a indignée.

J. D....
Paris.

*
**

Lecteur depuis deux ans de *Fiction*, j'ai pu constater, comme beaucoup d'amateurs, bien des hauts et des bas dans votre revue. Mais le n° 147 de février est assurément excellent. Toutes les nouvelles m'ont enthousiasmé ; elles sont en général d'un niveau assez élevé. Mais je crois que c'est à *La Voglebête* de Pangborn que va ma préférence. C'est un texte curieux, bien différent (ô combien) de sa *Corne d'or* ou bien de sa *Guerre sans importance*. Donnez-nous encore des textes comme celui-ci à lire, nous en avons trop peu l'occasion.

Un très bon point : le Banc d'Essai, terriblement utile. Quant aux rubriques, elles sont cette fois assez médiocres : la critique de Jakubowski est aussi mauvaise et aussi peu objective que son article sur la Convention de Londres ; un gros zéro de ce côté-là.

Quant à vous, M. Bruno Wauters, je vous tire mon chapeau. Vous êtes assurément un homme qui ne mâche pas ses mots, surtout lorsqu'il s'agit d'écrire des bêtises. Vous apportez une eau supplémentaire au moulin Seignolle, mais c'est une eau venimeuse, empoisonnée, qui sent la bassesse et la médiocrité. Au début de votre article, vous affirmez n'avoir, depuis 1952, que « *feuilleté d'un doigt négligent* » le « *talent de second ordre* » de l'auteur de *La*

Malvenue. On s'aperçoit, en lisant votre superposition d'imbécillités, que bien au contraire vous vous êtes livré à un minutieux pointage, de façon à savoir comment telle ou telle nouvelle avait été raccourcie de tant de lignes, et comment telle autre avait été changée d'une édition à l'autre. Vous déclarez : « J'avais mauvaise conscience. » Rassurez-vous, vous la possédez toujours. Et ajoutez-y aussi une bonne dose de mauvaise foi.

Je ne chercherai pas à savoir si « les images tarabiscotées » et « les néologismes balourds », pour reprendre vos expressions, constituent le « seignollisme ». Mais, « Il étripe sans pitié une fantastique toccata et nous en jette les lambeaux pantelants avec une satanique maestria », ça ne vous prend pas au ventre, ça, M. Wauters ? Ah ! vous en voulez des phrases ? Je pourrais, pêle-mêle, vous en citer des centaines. Même celles que vous décriez. Elles portent la griffe d'un Maître dont vous êtes bien incapable de reconnaître le prodigieux talent. Lorsque l'on a lu une œuvre de Claude Seignolle, il vous reste en tête une grisante senteur de terreau, et une poétique nostalgie. Le livre s'efface, et l'auteur reste. Quant à vous, Wauters, je ne vous demande que de vous en aller.

Bernard BLANGENOIS
Chignat (Puy-de-Dôme)

N.D.L.R. : Nous avons communiqué les deux lettres ci-dessus à notre collaborateur Bruno Wauters, qui nous a prié d'insérer simplement la réponse suivante :

Qu'une lectrice parisienne — dont la signature s'est révélée indéchiffrable — et que M. Blangenois admirent et défendent le talent de M. Seignolle, c'est un droit que je ne leur dénie point. J'aimerais qu'ils me reconnaissent celui de ne pas partager leur enthousiasme et d'écrire, comme je l'ai fait — puisque je le pense — que le talent en question n'est que de second ordre. Il serait vain de me prêter quelque arrière-pensée. D'autant que je ne connais pas personnellement l'auteur de La Malvenue, *au contraire de beaucoup de ceux qui lui ont consacré quelques études et un certain nombre de comptes rendus. Je crois que ce dernier point valait d'être signalé. Au surplus, il m'a toujours semblé que la discrétion ne nuisait en rien à une juste notoriété.*

Bruno WAUTERS

Revue des Arts

par Anne Tronche

Magritte

A l'occasion de la parution de l'ouvrage très complet de Patrick Waldberg consacré au peintre René Magritte, la Galerie la Hune présente quelques œuvres qui ont servi de point de départ à la décoration du casino de Knokke le Zoute. Né en Belgique en 1896, Magritte apparaît aujourd'hui non seulement comme l'un des plus grands peintres surréalistes, mais aussi comme l'un des artistes les plus importants de ces dernières années. Magritte se joignit au mouvement surréaliste en 1930, mais on peut considérer qu'il ne lui a jamais donné qu'un accord de principe. Ceci n'est pas pour surprendre, si l'on considère que le mouvement a été un assemblage d'individualités en perpétuelle transformation.

Ce n'est pas une des moindres forces de cette œuvre que de se situer à un moment particulier de l'art. Elle repose sur une suite de paradoxes : fantastique, elle aborde pourtant la peinture comme une leçon de choses ; lyrique, elle ne cède à aucun souci de théâtralisation ; poétique, elle saisit le réel à travers une suite d'images quotidiennes, pour ne pas dire banales. L'univers de Magritte est un problème de langage ; il pousse la logique jusqu'au vertige et met ainsi en cause la réalité de l'objet. Il organise un procès à la raison à l'aide de juxtaposition, de redistribution de rôles, de désorganisation apparente du temps et de l'espace. Magritte œuvre avec la sûreté et la sérénité d'un poète logicien contre les axiomes généraux et les lois d'une physique reconnue, pour ébaucher la genèse d'un monde clairvoyant, constitué d'instants privilégiés. Lorsque Magritte découpe ses montagnes en forme de gigantesques oiseaux, il perturbe notre géologie naturelle au moyen d'une imagerie familière. Ces associations d'idées créent des liaisons vertigineuses, provoquent la confusion mentale et sèment le désordre au cœur de la logique. Les paysages se bouleversent, la géologie se fait rêveuse. La notation d'une minuscule et innocente chaise de bois rouge posée sur une imposante chaise-montagne en roc nous fait basculer dans l'univers du **nonsense** et remet en question un monde qui a ses lois propres et semble régi par des exigences illusoires et inutiles. Le verbe n'a plus aucune prise sur ces affirmations et nous devons découvrir un nouveau langage pour l'identifier. Un langage onirique qui, débarrassé de toutes les contingences vulgaires du temps et de l'espace, permet de se jouer des équations posées par l'absurde et le merveilleux. Le visage féminin qui surgit du tronc d'un arbre confirme le triomphe de la folie sur la raison.

Nulle audace esthétique chez Magritte, qui peint avec application et courtoisie. Il s'attaque aux objets, aux êtres, aux choses pour leur conserver un contour habituel ; il utilise toutes les ressources d'un académisme qui finalement déroute. On peut reprendre à son endroit cette admirable phrase d'Eluard : **Peindre est un art souverain qui joint tous les prestiges du réel aux possibilités, les plus grandes, d'exaltation et de transformation.**

En bref

Un film de science-fiction prometteur

Bientôt va sortir en France un film que les amateurs de science-fiction doivent attendre en se pourléchant les babines. Il s'agit du *Voyage fantastique*, réalisé pour la Fox par Richard Fleisher. Le sujet, au départ, n'est pas tellement éloigné du *Microbe détective*. Il s'agit de plusieurs savants qui se font réduire à une taille microscopique pour pouvoir pénétrer à l'intérieur du corps humain, des vaisseaux sanguins, des artères et de tous les organes, afin de combattre le cancer. Le film a nécessité des mois de préparations en studios, d'extraordinaires effets spéciaux et surtout une collaboration très étroite entre Fleisher et son chef opérateur Ernest Lazlo. Tous deux ont déjà travaillé plusieurs fois ensemble, notamment dans *Bandido Caballero*. La plupart des décors en effet ont été reconstruits avec de la lumière. Il n'y a aucune matière solide, seulement des faisceaux lumineux. Connaissant le goût de Fleisher (cf. *20.000 lieues sous les mers)*, son prodigieux talent visuel (hérité sans doute de son père), son désir de recherche (il avoue avoir tourné un western, *Duel dans la boue*, en se référant perpétuellement à Mondrian) qui en font un metteur en scène très sous-estimé par la critique, on peut prendre à l'avance des paris sans grand risque d'être déçus.

Bertrand TAVERNIER

Une série de space-opera allemande

En 1971, l'astronaute américain Perry Rhodan atteint la Lune. Accompagné de son ami « Bully », il y découvre les restes d'une expédition interstellaire naufragée, celle des Arconides, race humaine dont l'empire se trouve à 30.000 années-lumière. Ils sauvent les deux survivants et reçoivent en signe de reconnaissance des armes nouvelles. Revenu sur la Terre, Rhodan fonde la « Troisième Force », pour éviter, à l'aide de ces armes, une nouvelle guerre mondiale. Ainsi commence la série de space-opera allemande : *Perry Rhodan — L'héritier de l'Univers*. Créée en 1961 par Karl-Herbert Scheer et Clark Darlton (sous ce pseudonyme, se cache Walter Ernsting qui a obtenu à la dernière Convention de Londres le E.E. Evans-Memorial-Award), cette série a eu tout de suite en Allemagne un grand succès. Ecrite en collaboration par sept auteurs, elle dépasse maintenant les 230 numéros. Publiée à l'origine sous forme de cahiers, elle fut par la suite réimprimée, deux anciens numéros formant un seul et nouveau volume relié. De la réimpression de cette gigantesque histoire du futur, les éditions Fleuve Noir viennent de présenter au lecteur français le premier volume : K. H. Scher, *Opération Astrée*, traduction par Jacqueline Osterrath, 3,30 F.

Jorg WEIGAND

Connaissez-vous « Désiré » ?

C'est un bien sympathique « *bulletin bimestriel d'études des illustrés, fascicules et livres populaires d'information et de liaison des collectionneurs* ». On le doit à l'initiative de M. Jean Leclercq (125, bd de Charonne, Paris-11e. Tél. 805.48.98). Pour-

quoi *Désiré ?* Parce que *« Désiré, c'est ce qu'est chaque illustré »* ; c'est aussi *« l'emblême de la longue quête de tout collectionneur »*. Ses dix à dix-huit pages ronéotypées (format 21 x 27) donnent à la fois d'intéressantes études sur les illustrés et publications populaires de jadis et des petites annonces, renseignements et nouvelles qui s'y rapportent. Le n° 2 (décembre 1965) publie, sous la signature du peintre Henri Cadiou, un sensible et légitime hommage à la mémoire du grand dessinateur André Galland récemment disparu, et qui collaborait depuis plus d'un demi-siècle aux principaux illustrés, magazines et quotidiens français. Le n° 3 (février 1966) contient quantité d'excellentes choses : de pittoresques souvenirs du romancier d'aventures Maurice Mario ; un très bon article de Jean Leclercq lui-même : *« Les requins du Pacifique » de José Moselli et la guerre de 1914 ;* des notes de Robert Barrier sur Jo Valle, le père de *L'aigle des Andes* et de *L'espiègle Lili* ; une étude de René Coudroy qui nous éclaire sur les fameux *Trois boy-scouts* de Jean de la Hire ; la suite d'une longue chronique de Gabriel Dufournet, commencée dans les précédents numéros et consacrée aux légendaires publications des éditions A. Eichler ; etc. Remercions *Désiré,* et souhaitons-lui beaucoup de succès. Il le mérite.

Roland STRAGLIATI

Prix de l'Humour Noir

Le Grand Prix de l'Humour Noir, section littéraire, Prix Xavier Forneret, fondé par Tristan Maya, a été attribué récemment au dernier roman de Boileau-Narcejac : *Et mon tout est un homme.* Ce curieux ouvrage marque un renouvellement complet de la manière des maîtres français du suspense. Sans négliger celui-ci, ils ont introduit dans leur livre une ambiance de science-fiction et d'humour qui rend un son tout à fait insolite.

Une revue littéraire fantastique

Le fanzine de Michaël Grayn, *Atlanta,* vient de devenir une véritable revue imprimée. On y lira régulièrement les meilleurs écrivains fantastiques, tels que Jean Ray, Michel de Ghelderode, Thomas Owen, Claude Seignolle ou des jeunes auteurs ayant déjà fait leurs preuves, comme Liliane Devis (Prix Interfrance du Conte 1964). On peut s'abonner pour un an à cette revue bimestrielle en versant auprès de Michaël Grayn 28 rue du Curé, Moxhe-Ciplet, Belgique (C.C.P. Bruxelles 1381-05) la somme de 200 francs belges (ou 20 francs français, les centres français de chèques postaux acceptant les versements et virements pour la Belgique).

Chronique Théâtrale

L'OPERA DU MONDE de Jacques Audiberti

Faute d'autres remèdes, le théâtre se met à l'heure de l'avenir. Ce n'est pas, il s'en faut, un avenir réjouissant. Après **L'esclave** de LeRoi Jones (1), qui nous proposait l'image d'un monde de 1990 déchiré par une guerre raciale, **L'opéra du monde** de Jacques Audiberti nous offre le spectacle de la terre ravagée par la Guerre Atomique. L'unique survivante, une jeune femme, sombre peu à peu dans la folie. Ne demeurent plus auprès d'elle que les hallucinantes silhouettes des humains carbonisés et que les mannequins d'un magasin de confection, formes humaines, formes de bois et de laine, masques qui ne recouvrent personne. Nul, nulle part, ne répond à ses appels. Mais tandis qu'elle développe une sorte de passion délirante et dérisoire pour l'un des mannequins, on s'émeut dans les cieux.

Les dieux, là-haut, curieusement orientaux, apparemment indifférents au sort de la création, ont laissé les hommes se détruire. Peut-être même les ont-ils poussés à leur perte. Mais la solitude de la Terre leur fait peur. La vanité des hommes donnait un poids à leur éternité. L'un d'eux, le plus grand, s'incarnera dans le mannequin afin que tout recommence.

A la fois pessimiste et laissant percer l'espoir (les hommes ont été incapables d'assurer leur survie, mais leur vie est nécessaire à l'équilibre du monde), **L'opéra du monde** mêle curieusement, dans la prose étincelante d'Audiberti, l'angoisse de l'actualité et la métaphysique. Le lyrisme sincère et désabusé d'Audiberti éclate dans l'énumération de toutes les choses mortes. Emmanuelle Riva fait admirablement passer l'hallucination de la terre désolée. La mise en scène de Marcel Maréchal et les décors de Frédéric Benrath servent avec efficacité et sobriété un texte difficile. Les sculptures de polyester de Benrath, notamment, et ses fonds de scène brossés à la manière de grands tableaux abstraits font éclater les limites étroites de la scène du Théâtre de Lutèce et projettent dans l'horreur des ombres et des cieux nus. Quelques acteurs, quelques morceaux de bois et de plastique, un très beau texte, trop peu de spectateurs malheureusement, voilà qui fait le poids en face de l'excellent **Docteur Folamour.**

Gérard Klein

(1) Critiqué dans notre dernier numéro.


1860


CRUZ
CORDON NOIR
OLD PORT
PORTO



Fiction

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction, administration et abonnements :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente : 24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

Recherche *Fiction* nos 6 et 21, *Hara-Kiri* nos 1 à 6 et 22 - 23. Offrirai bon prix. Robert PRADE, 7 rue Pierre Mélusson, 92 COLOMBES.

Vends *Planète* nos 5, 6 et 15. CARDON, 18 rue du Sablon, METZ.

Recherche Anticipation Fleuve Noir n° 105 : *Fléau de l'Univers*, no 111 : *Carrefour du temps*, n° 116 : *L'autre côté du monde*. Vends au plus offrant : Trilogie *Fondation* (C.L.A.), *La lettre et l'esprit* (Présence Planète) *Chroniques martiennes* (Bradbury), *Un rien de muscade* (Collier). Faire offres à P. MATHIEU, 3 rue d'Artois, 62 ARRAS.

Recherche : *Mercury* 1 et 2. Faire offre à B. Blangenois, 63 CHIGNAT.

A vendre : Rayon Fantastique nos 17, 75, 76, 83, 91, 94, 100, 104, 110, 111. *Fiction* nos 2, 6, 7, 8, 9 à 20 inclus, plus les nos 34 et 46. S'adresser à *Mercury* 90 rue Verlaine, La Plaine, 63 MONTFERRAND.

Vends *Planète* 3, 4, 5 et 6, le n° 40 F minimum ; *Fiction* 96 à 100, le numéro 5 F minimum ; *Les Métamorphoses de l'Humanité*, 1 vol. an 900-1100, prix : 50 F ; œuvres de Teilhard de Chardin, Editions du Seuil, 7 volumes brochés : 50 F. Ecrire à J. L. RUSSON, La Chaussée, 44 BESNE.

Echangerais anciens numéros de *Fiction* contre illustrés *Robinson* ou *Hop-Là !* Faire offres à MUGNIER, 158 rue du Camas, MARSEILLE (5e).

Dépôt légal : 1er trimestre 1966 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)